

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier-troisième (jusqu'à la vingt-deuxième journée) décimérons.

Description

Copie non autographe, Pontarlier, Arch. municipales.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 3-217 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 59-369.

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE.¹

PREMIER DÉCAMERON

Le Comte d'Olavidès n'avoit pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Moréna ; cette chaîne sourcilleuse qui sépare l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des Contrebandiers, des bandits & quelques Bohémiens, qui passaient pour manger les voyageurs, qu'ils avoient assassinés, et delà le proverbe Espagnol " Las Gitanas de Sierra Moréna quieren carne de hombres. "

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit (disoit-on) assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler au bruit des torrents, et aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, & des mains invisibles le pousoient vers des abîmes sans fond.

À la vérité quelques Ventas où auberges isolées, se trouvoient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes, avoient forcé ceux ci à leur céder la place, & à se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements ; Celui de l'hôtellerie d'Anduhar, attestoit St. Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit, que les archers de la S^{te} Hermandad avoient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Moréna, & que les voyageurs prenoient la route de Jaen, où celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis, que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le Roi Don Phélope quinto ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux gardes Wallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid, par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux.

" Mon jeune Seigneur (reprit l'hôte) vôtre merçed me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une Compagnie aux gardes, avant que l'age eut honoré du plus leger duvet le menton de vôtre merçed, il seroit expédient de faire des preuves de prudence, or je dis, que lorsque les démons s'emparent d'un pays "... Il en eut dit davantage, mais je piquai des deux, et ne m'arrêtai que lorsque je me crus hors de la portée de ses remontrances : Alors je me retournai, & je le vis qui gesticuloit encore, & me montrait de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez, et Moschito mon zagal me regardoient d'un air piteux, qui vouloit dire à-peu-près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre, et m'enfonçai dans les bruyères, où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota.

A la place même où est aujourd'hui la maison de poste, il y avoit alors un abri, fort connu des muletiers, qui l'apelloient " los Alcornos " où " les chênes verts " parce que deux beaux arbres de cette espèce y ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit la seule eau, et le seul ombrage que l'on trouva depuis Anduhar, jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette auberge étoit bati au milieu d'un désert, mais grande & spacieuse. C'étoit proprement un ancien chateau des Mores que le Marquis de Penna-Quemada avoit fait réparer, et delà lui venoit le nom de Venta-Quemada. Le Marquis l'avoit affermée à un bourgeois de Murcie, qui y avoit établi une hôtellerie, la plus considérable qu'il y eut sur cette route. Les voyageurs partoient donc le matin

¹ Cette copie compte 119 p. pour le premier décaméron, 133 p. pour le deuxième, et 13 p. pour le troisième qui n'est pas achevé.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

d'Anduhar, dinoient à Los Alcornouques des provisions qu'ils avoient apportées, & puis ils couchoient à la Venta Quemada ; Souvent même ils y passoient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage des montagnes & faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, & que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'étoit point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit que ce garçon étoit resté quelques cents pas en arrière, pour refaire quelque chose, au bât de sa monture. Nous l'attendimes — puis nous fimes quelques pas en avant — puis nous nous arrêtâmes pour l'attendre encore — nous l'appellâmes — nous retournâmes sur nos pas, pour le chercher : le tout en vain. Moschito avoit disparu, et emportoit avec lui nos plus chères espérances, c'est à dire, tout notre diner. J'étois le seul à jeun, car Lopez n'avoit cessé de ronger un fromage du Toboso dont il s'étoit muni, mais il n'en étoit pas plus gai, & marmotoit entre ses dents “ que l'aubergiste d'Anduhar l'avoit bien dit, et que les démons avoient surement emporté l'infortuné Moschito. ”

Lorsque nous fumes arrivés à los Alcornouques, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paroissoit avoir été plein de fruits, et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité, et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues & une orange. J'offris deux figues à Lopez, mais il les refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; Je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut-il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête, et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fut empressé à me secourir ; Il me fit revenir de ma défaillance, et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire. La campagne me sembloit émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintilloient à mes yeux, comme les astres dans les nuits d'été, et je sentois battre mes artères, surtout aux tempes, et à la gorge.

Lopez voyant que mon incommodité n'avoit point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances : “ Hélas ! (dit-il) pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Héronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de nôtre famille ; il est beau frère, du beau fils, de la belle sœur, du beau père, de ma belle mère, & se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans nôtre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre, et j'en suis justement puni ; il m'avoit bien dit, que les officiers aux gardes Wallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoit aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus, et à leurs joues rouges, aulieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de nôtre Dame d'Atocha, peinte par Saint Luc ”

J'arrêtai ce torrent d'impertinences, en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups, et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito, où d'ailleurs sa trace. A cette proposition Lopez fondit en larmes, et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les Saints, de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte, mais ce parti lui parût encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons, pour aller chercher Moschito, qu'il me laissa partir. Puis, il tira un rosaire de sa poche, et se mit en prières auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulois gravir, étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus, je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux, ou d'habitation, nulle route que le grand chemin que j'avois suivi, & personne n'y passoit — partout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris, que les échos répétèrent au loin — Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre, mais Lopez, Lopez avoit disparu.

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Anduhar, et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint pas seulement à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval, et le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guad-al-Quivir, qui n'est point là, ce fleuve tranquile et superbe, dont le cours majestueux embrasse les murs de Séville. Le

Guad-al-Quivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent ses efforts.

La vallée de los Hermanos commence à l'endroit où le Guad-al-quivir se répand dans la plaine ; elle étoit ainsi appelée, parceque trois frères, moins unis encore par les liens du sang, que par leur goût pour le brigandage, en avoient fait longtemps le théâtre de leurs exploits. Des trois frères deux avoient été pris, et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la Vallée. Mais l'aîné appelé Zoto, s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharras.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus ; on n'en parloit pas comme de revenants, mais on prétendoit que leurs corps animés, par je ne sais quels démons, se détachent la nuit et quittoient le gibet, pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certain, qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation, dans laquelle il prouvoit, que les deux pendus étoient des espèces de Vampires, & que l'un n'étoit pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accordoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit, que ces deux hommes étoient innocents, & qu'ayant été injustement condamnés, ils s'en vengeoient avec la permission du ciel, sur les voyageurs et autres passants. Comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoûtant, que les hideux cadavres, agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tiraillèrent pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir, que la vallée de los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits, et à² leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent, ou passoit devant des cavernes profondes, dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre, et je découvris la Venta qui devoit être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai, qu'il ne s'y trouvoit ni fenêtres, ni volets, les cheminées ne fumoient point, je ne voyois point de mouvement dans les environs, & je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret étoit un de ceux, que l'on avoit abandonné comme me l'avoit dit l'Aubergiste d'Anduhar.

Plus j'approchois de la Venta, et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai, et je vis un tronc à mettre des aumônes accompagné d'une inscription ainsi conçue : “ Messeigneurs les voyageurs, ayez la charité de prier pour l'ame de Gonzalés de Murcie, ci devant cabaretier de la Venta-Quemada. Sur toute chose passez vôtre chemin, et ne restez pas ici la nuit sous quelque prétexte que ce soit. ”

Je me décidai aussitôt à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin, que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur, et je le faisois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisoit que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté, et parcourir tous les recoins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales, qui en avoient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avois mangé à Los Alcornos avoit pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plupart étoient revêtues en mosaïque jusques à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie, où les maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers, & les caves ; celles ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquaient avec des routes souterraines, qui paroisoient pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part. — Enfin comme le jour finissoit tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre, où il y avoit un grabat, le seul que l'on eut laissé dans

² *Interl.*

toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim qui me tourmentoit avoit cela de bon, c'est qu'elle m'empêchoit de dormir.

Cependant plus la nuit devenoit noire, et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensois, que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine, avoient attaqué successivement Lopez & Moschito, lorsqu'ils se trouvoient seuls, et que je n'avois été épargné que parce que ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste ; mais j'avois vu des chèvres sur la montagne ; elles devoient être gardées par un chevrier, et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain, pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas, et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Anduhar, c'est là ce que j'étois bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces sortes de réflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres du même genre, dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois aussi à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyois pas que le diable eut tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passoient ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusques au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avois raison de l'être, car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me sembloit avoir quelque chose de lugubre. — Un instant après la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas éffrayante, car c'étoit une belle négresse demi-nue et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence, & me dit en très bon Espagnol “ Seigneur Cavalier, des dames étrangères qui passent la nuit dans cette hotellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre ” Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu de laquelle étoit une table garnie de trois couverts, & couverte de vases du Japon, et de carafes de cristal de roche. Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées de servir, mais elles se rangèrent avec respect, & je vis entrer deux Dames dont le tein de lys & de roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un goût bizarre, où du moins il me parut tel, mais la vérité est, qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel étoit ce costume ; il ne consistoit proprement qu'en une chemise, & un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas, c'étoit une gaze de Mèquines, sorte d'étoffe qui seroit tout à fait transparente, si de larges rubans de soye mêlés à son tissu, ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants couvroit le sein, assez exactement ; Il n'avoit point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étoient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant aux poignets qu'au dessus du coude. Les pieds de ces dames, qui, si elles eussent été des diablesses, auroient été fourchus où garnis de griffes n'étoient rien de tout cela, mais ils étoient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe étoit orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi, d'un air aisé & affable. C'étoient deux beautés parfaites, l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille admirable, & les traits de même. La cadette avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elles laissoient [*sic*] voir, étoit caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en Castillan, et me dit “ Seigneur Cavalier, nous vous remercions de la bonté que Vous avez eue d'accepter cette petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin ” Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyen de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table, et la même Dame, avançant vers moi un vase du Japon, me dit “ Seigneur Cavalier, vous trouverez ici une Olla-potrida, composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue (lui répondis-je) il me semble que vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidelles, c’est la religion de l’amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur Cavalier (reprit la belle Maure) ce n’est pas avec vous, que nous garderons l’incognito. Je m’appelle Emina, & ma sœur Zibeddé ; nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne, où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; Nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Soha et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume, et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc, que notre voyage est un secret important que nous avons confié à votre loyauté. ”

J’assurai les belles qu’elles n’avoient aucune indiscretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger, un peu goulument à la vérité, mais pourtant avec de certaines graces contraintes, qu’un jeune homme a volontiers, lorsqu’il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu’on se fut aperçu que ma première faim étoit apaisée, et que je m’en prenois à ce que l’on appelle en Espagne “ Las dolces ” — la belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même, qu’il eut été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maitresses, si elles dansoient quelques fois. Pour toute réponse elles se levèrent & demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa, que l’on danse dans les Algarves ; Ceux qui ont été dans ces provinces, pourront s’en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu’y ajoutoient les graces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contemplai quelque temps avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j’étois avec des femmes ou bien avec d’insidieuses Succubes. Je n’osois voir — je ne voulois pas regarder. Je mis ma main sur mes yeux, & je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d’elles prit une de mes mains. Emina demanda si je me trouvois mal ? Je la rassurai — Zibeddé me demanda ce que c’étoit qu’un médaillon qu’elle voyoit dans mon sein, et si c’étoit le portrait d’une maitresse — “ c’est (lui répondis-je) un joyau que ma mère m’a donné, et que j’ai promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix... ” à ces mots je vis Zibeddé reculer et pâlir.

“ Vous vous troublez (lui dis-je) cependant la croix ne peut épouvanter que l’esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur : “ Seigneur Cavalier (me dit-elle) vous savez que nous sommes Musulmanes, et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage, nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous, qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n’étoit-elle pas une Gomélèz ? nous sommes de la même famille, qui n’est qu’une branche de celle des Abencerrages, mais mettons nous sur ce sofa, et je vous en apprendrai davantage. ”

Les négresses se retirèrent. Emina me plaça dans le coin du Sofa, et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s’assit de l’autre côté, s’appuya sur mon coussin, et nous étions si près les uns des autres, que leur haleine se confondoit avec la mienne. Emina parut rêver un instant, puis me regardant avec l’air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit : “ Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher, ce n’est pas le hasard qui nous amène ici. Nous vous y attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina (lui répondis-je) et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous (reprit la belle Maure) mais peut-être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à-peu-près le premier homme que nous ayons vû — Ce que je dis vous étonne, et vous semblez en douter — Je vous avois promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t'il mieux que je commence par la notre. ”

Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé.

Nous sommes filles de Gasir Goméléz, oncle maternel du Dey de Tunis actuellement régnant, nous n'avons jamais eù de frère, nous n'avons point connu nôtre père, si bien que renfermées dans les murs du Sérail, nous n'avions aucune idée de vôtre Sexe. — Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on vouloit nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous, et il prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans, et ma sœur quatorze. Depuis longtemps nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenoit à lire ; Mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevames à la hâte un petit volume, qui se trouva être : *Les amours de Medgénoun et de Léillé*, traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de votre Sexe, mais nous répétions ses expressions. Nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur maniere. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léillé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux, fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les Zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs je croyois embraser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jettai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maitresse faisoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos ames sembloient se confondre, & même j'ignore encore, ce qui pourroit nous rendre plus heureux que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus, combien de temps nous nous amusames de ces scènes passionnées, mais enfin nous leurs fimes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes, que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroës.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des sérails, vit avec plaisir que nous aimions à nous occuper. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne, que l'on appelloit Hazéréta, où la sainte par excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du Prophète ; ses leçons étoient conçues dans ce langage si pur, et si harmonieux, que l'on parle dans la tribu des Koreïsch. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, & nous savions par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de notre maison, et mit entre nos mains, un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah ! cher Alphonse, combien votre loi nous y parût odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés, dont le sang couloit dans nos veines.

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Goméléz, qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïss, qui mena longtemps dans les montagnes une vie sauvage, et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulu en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour appercevoir de loin les gens

qui s'embarquoient sur le lac de la Golette, ou ceux qui alloient aux bains de Hamam-Nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgenoun, au moins nous ne les répétions plus ensemble. Il me parût même, que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion ; mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une Princesse du Tafilet, femme d'un certain âge ; nous la reçûmes de notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit, qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils, et que ma sœur épouserait un Goméléz. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fumes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre, se peignit à nos yeux avec tant de force, que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée, promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura qu'il nous seroit permis de rester filles, où d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque temps après, ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de notre famille, et qu'il avoit permis que nous eussions le même mari, à condition, que ce seroit un homme du sang des Goméléz.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux, nous rioit tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vû d'homme, ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fut jeune. Nous espérions aussi, qu'il nous expliqueroit quelques passages du livre de Ben-Omri, dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur, et me serrant dans ses bras, elle me dit “ Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman ; quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina, d'ajouter à vos délices, de m'unir à vos étreintes — Car enfin cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits, que la branche masculine. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous, d'être le chef de notre maison, qui est prête à s'éteindre. Il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi. ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse, et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention, je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Goméléz, dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avois à vous dire. ”

Histoire du Chateau de Cassar-Gomelez.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben Taher, frère de Youssouf Ben Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes, et a donné son nom à la montagne de Gebal-Taher, que vous prononcez Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du Calife de Bagdad, le gouvernement de Grenade, où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus longtemps, car il étoit chéri des Musulmans et des Mossarabes, c'est à dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes : Mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du Calife. Il sut que sa perte étoit résolue, et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens & se retira dans les Alpuharras, qui sont comme vous le savez une continuation des montagnes de la Sierra-Morena, et cette chaîne sépare le royaume de Grenade, d'avec celui de Valence.

Les Visigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avoient point pénétré dans les Alpuharras ; La plupart des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Turdules : Ils ne reconnoissoient ni Mahomet, ni votre

prophète Nazaréen ; Leurs opinions religieuses et leurs loix étoient contenues dans des chansons que les pères enseignoient à leurs enfants ; ils avoient eu des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : Il apprit leur langue, et leur enseigna la loi Musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages : c'est à ce mélange, et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé, que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui distingue les filles des Gomelez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk, et fit bâtir un château très fort, qu'il appella Cassar-Gomelez. Plutôt juge que souverain de sa tribu, Massoud étoit en tout temps accessible, et s'en faisoit un devoir, mais au dernier Vendredi de chaque lune, il prenoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du château, & y restoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu, à différentes conjectures : Les uns disoient que notre Scheik avoit des entretiens avec le douzième Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antichrist étoit enchaîné dans notre cave. D'autres pensoient que les sept dormants y reposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits ; Il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain, & se retira dans un hêrmitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheik gouverna comme avoit fait son prédécesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied, jusqu'au temps où Cordoue eut ses Califes particuliers, indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharras qui avoient pris part à cette révolution, commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom d'Abencerages, tandis que l'on conserva le nom de Goméléz, à ceux qui restèrent attachés au Scheïk de Cassar-Goméléz.

Pendant les Abencerages achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public, on supposa que le souterrain du Scheik renfermoit un trésor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes ayant attiré sur eux les vengeances célestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise, et huit jours après, le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpuharras à la tête de trois mille hommes. Hatem Goméléz étoit alors nôtre Scheik, il alla au devant de Gonzalve et lui offrit les clefs de son château ; L'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonzalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, & se hâta de retourner à Valadolid, où le rappeloient l'amour & la galanterie.

Ensuite la paix régna sur nos montagnes, jusqu'au temps où Charles monta sur le trône. Alors notre Scheïk étoit Sefi-Goméléz. Cet homme par des motifs que l'on n'a jamais bien sû, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur, en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruïs de Tolède se présenta aux Gomelez, de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Scheïk avoit été assassiné la veille. Don Ruïs persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions, et retourna à la cour.

Pendant le secret des Scheïks étoit resté au pouvoir de l'assassin de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah-Goméléz, rassembla les anciens de la tribu, & leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Goméléz, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne seroit qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit " Chère Emina, ne croyez vous pas, qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves ? Ah ! qui peut en douter ? Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman, d'immenses trésors seroient peut-être en votre pouvoir "...

Ceci ressembloit encore tout à fait à l'esprit de ténèbres, qui n'ayant pû m'induire en tentation par la volupté, cherchoit à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les

deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps, et non pas des esprits. Après un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Cher Alphonse (me dit-elle) vous savez assez les persécutions que nous avons essuyées sous le règne de Philippe, fils de Charles. On enlevait des enfants, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux ci tous les biens de leurs parents qui étoient restés fidelles. Ce fut alors qu'un Goméléz fut reçu dans le Teket des Dervis de S^t Dominique, et parvint à la charge de Grand-Inquisiteur...

Ici nous entendîmes le chant du coq, et Emina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses & préoccupées...

Emina fut la première à rompre le silence. “ Aimable Alphonse (me dit-elle) le jour est prêt à paroître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses, pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses, qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez vous ?... ” Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez (reprit Emina avec l'air de la plus grande dignité) ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les loix sacrées de l'honneur, à ne jamais trahir nos noms, notre existence, et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ?... ” Je promis tout ce³ qu'on voulut.

“ Il suffit (dit Emina) ; ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef... ” Tandis que Zibeddé alloit chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitoit des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut tenant une coupe qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses levres. Emina en fit autant, et m'ordonna d'avalier, d'un seul trait, le reste de la liqueur. — Je lui obéis — Emina me remercia de ma docilité, & m'embrassa d'un air fort tendre. — Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir l'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant, que je les reverrois, et qu'elles me conseilloyent de m'endormir le plustot possible.

Tant d'évènements bizarres, de récits merveilleux, & de sentiments inattendus, auroient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit ; mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis, m'occupoyent plus que tout le reste. Je me hâtai de me deshabiller, et de me mettre dans un lit, que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir, que mon lit étoit très large, et que des rêves n'ont pas besoin de tant de place. Mais à peine avois-je eù le temps de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit, s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, mais ma pensée emportée sur l'aile des desirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des sérails de l'Afrique, et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver, et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvois toujours avec mes belles cousines. Je m'endormois sur leur sein, je me réveillais dans leurs bras. — J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

SECONDE JOURNÉE

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — je les ouvris avec peine — je vis le ciel — je vis que j'étois en plein air — mais le sommeil appesantissoit encore mes yeux — Je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplice se succédèrent les unes aux autres — J'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut, et me mis sur mon séant...

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi... J'étois couché sous le

³ *Interl.*

gibet de Los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto, n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes cotés. J'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de cordes, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons, que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé, et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flancs. — Je vis qu'un vautour s'étoit perché sur moi, et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causoit l'impression de ses serres, acheva de me réveiller. Je vis que mes habits étoient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée, et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence, je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de los hermanos, et non loin des bords du Guad al Quivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner, & l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes, que mon premier mouvement fut de leur crier, " Agour, Agour ! " ce qui veut dire en Espagnol " bonjour " ou " je vous salue " Les deux voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au plus grand galop, et prirent le chemin des Alcornouques. — Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criois, et plus ils donnoient de coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdus de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre, et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad al Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à-propos, car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat, qui cuisait encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces, après quoi je me mis à réfléchir, sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus, mais ce que je me rappellois bien, c'étoit, d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret, & j'étois fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est à dire le chemin que j'avois à prendre : et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais, à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir si occupé de ma gloire, et si peu des évènements de la veille ; mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit — Pour le moment j'en reviens à celui de mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que les diables avoient fait de mon cheval, que j'avois laissé à la Venta Quémada, et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied toute la vallée de Los hermanos, et celle de la Venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer, et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet, il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroisoit fringant, bien soigné & étrillé de frais. Je ne savois qui pouvoit avoir pris ce soin, mais j'avois vu tant de choses extraordinaires, que celle là de plus ne m'arrêta pas longtemps. Je me serois mis tout de suite en chemin, si je n'eusse eù la curiosité, de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hotellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché, mais quelque recherche que j'en fisse il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtemps, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de Los hermanos, le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la Venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun, je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique, avec une cabane qui paroisoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre. Puis je frappai à la porte de l'hermitage, et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit : " Entrez mon fils ; hâtez vous.

Ne passez pas la nuit dehors — craignez le tentateur — Le Seigneur a retiré sa main de dessus nous. ”

Je remerciai l’hermite de la bonté qu’il me témoignait, et je lui dis que je ressentais un extrême besoin de manger.

Il me répondit “ Songez à votre âme, O ! mon fils. — Passez dans la chapelle — Prosternez vous devant la croix. — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal, tel qu’on peut l’attendre d’un hermite. ”

Je passai à la chapelle, et je priai réellement, car je n’étais pas esprit fort, et j’ignorais même qu’il y en eût ; tout cela était encore un effet de mon éducation.

L’hermite vint me chercher au bout d’un quart d’heure et me conduisit dans la cabane, où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avait d’excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce, & du biscuit au lieu de pain. Il y avait aussi une petite bouteille de vin. L’hermite me dit qu’il n’en buvait jamais, mais qu’il en gardait chez lui, pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvais pas plus de vin que l’hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j’y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante, que tout ce que j’avais vu jusqu’alors. C’était un homme qui paraissait jeune, mais d’une maigreur hideuse — Ses cheveux étaient hérissés, un de ses yeux était crevé, et il en sortait du sang — Sa langue pendait hors de sa bouche, et laissait couler une écume baveuse — Il avait sur le corps un assez bon habit noir, mais c’était son seul vêtement, il n’avait même ni bas, ni chemise.

L’affreux personnage ne dit rien à personne, et alla s’accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu’une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu’il tenait à la main. Lorsque j’eus achevé de souper je demandai à l’hermite ce qu’était cet homme ? L’hermite me répondit :

“ Mon fils, cet homme est un possédé que j’exorcise, sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l’ange des ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut être utile à votre salut, et je vais lui ordonner de le faire. ” Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit :

“ Pascheco ! Pascheco ! au nom de ton rédempteur je t’ordonne de raconter ton histoire ”

Pascheco, poussa un horrible hurlement, et commença en ces termes :

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue, mon père y vivait dans un état au-dessus de l’aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d’abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Séville, il y devint amoureux d’une jeune veuve appelée Camille de Tormés. Cette personne ne jouissait pas d’une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce, mais en dépit des soins qu’ils voulurent bien en prendre, le mariage eut lieu, deux ans après la mort de ma mère. La nôce se fit à Séville, et quelques jours après, mon père revint à Cordoue, avec Camille sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s’appelait Inésille.

Ma nouvelle belle mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l’on avait eue d’elle, et débuta dans la maison par vouloir m’inspirer de l’amour. Elle n’y réussit pas. Je devins pourtant amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte, que j’allai me jeter aux pieds de mon père, et lui demander la main de sa belle sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit : “ Mon fils, je vous défends de songer à ce mariage, et je vous le défends pour trois raisons. Premièrement : il serait contre la gravité, que vous devins[s]iez en quelque façon le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l’église n’approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : Je ne veux pas que vous épousiez Inésille. ” Mon père m’ayant fait part de ces trois raisons, me tourna le dos et s’en alla.

Je me retirai dans ma chambre, où je m’abandonnai au désespoir. Ma belle mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s’était passé, vint me trouver, et me dit : que j’avais tort de m’afliger ; que, si je ne pouvais devenir l’époux d’Inésille, je pouvais être son cortehho, c’est à dire son amant, et qu’elle en faisait son affaire : mais en même temps elle me déclara l’amour qu’elle avait pour moi, &

fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit, en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion. Mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible, qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce temps là, mon père se détermina à faire le voyage de Madrid, dans l'intention d'y briguer la place de Corrégidor de Cordoue, et il conduisit avec lui, sa femme & sa belle sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois, mais ce temps me parut très long, parceque j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu-près passés, je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il m'ordonnoit d'aller à sa rencontre, et de l'attendre à la Venta Quemada, à l'entrée de la Sierra Moréna. Je ne me serois pas aisément déterminé à passer par la Sierra Moréna quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande étoit dispersée, et les chemins passoient pour être assez surs.

Je partis donc de Cordoue vers les dix heures du matin, & j'allai coucher à Anduhar, chez un hôte des plus bavards qu'il y ait en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai une partie, et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornos, de ce que j'avois réservé la veille, et j'arrivai le même soir à la Venta Quemada. Je n'y trouvai point mon père, mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers que je me trouvois dans une hôtellerie spacieuse et commode. L'aubergiste qui la tenoit alors, étoit un certain Gonzalés de Murcie, assez bon homme quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad al Quivir, et lorsque je revins à l'hôtellerie, j'y trouvai un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eus mangé je dis à Gonzalés de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troublait, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hôtellerie étoit obsédée par des revenants, que lui et sa famille passoient toutes les nuits dans une petite ferme sur les bords du fleuve, et il ajouta, que si j'y voulois coucher aussi il me feroit faire un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis, qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit, et qu'il eut à m'envoyer mes gens. Gonzalés m'obéit, et se retira en hochant la tête et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après, ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement, et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obéirent quoiqu'à regret, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d'eux, pour m'aller coucher : cependant ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes façons à leur égard. Ils avoient laissé près de mon lit, une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets, & quelques volumes, dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est, que j'avois perdu le sommeil.

Je passai une couple d'heures, tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche, ou d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris, parceque je n'avois pas entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit, et je vis entrer ma belle-mère ; elle étoit en déshabillé de nuit, et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi, en marchant sur la pointe de ses pieds, et le doigt sur sa bouche, comme pour m'imposer silence. Puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains, et me parla en ces termes : “ Mon cher Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend, et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois, deux soient heureux aux dépens du troisième. Je pretens qu'un seul lit nous serve cette nuit. Venez... ” Ma belle mère ne me laissa pas le temps de lui répondre, elle me prit par la main, et me conduisit de

corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fumes arrivés à une porte où elle se mit à regarder par le trou de la serrure.

Lorsqu'elle eut assez regardé, elle me dit : " Tout va bien, voyez vous mère... "

Je pris sa place à la serrure, et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit ; mais qu'elle étoit loin de la modestie que je lui avois toujours vue. L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvoit, qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien regarder, me dit " Mon cher Pascheco restez à cette porte, quand il en sera temps je viendrai vous avertir. "

Lorsqu'elle fut entrée je remis mon œuil au trou de la serrure, et je vis mille choses, que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se déshabilla assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur elle lui dit " Ma pauvre Inésille est-il bien vrai que tu veuilles avoir un amant ? Pauvre enfant, tu ne sais pas le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera, et puis il t'écrasera, te déchirera. "

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur, & se coucha avec nous. — Que vous dirai-je de cette nuit fatale : J'y épuisai les délices et les crimes. Longtemps je combattis contre le sommeil et la nature, pour prolonger d'autant mes infernales jouissances — Enfin je m'endormis, et je m'éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto, & couché entre leurs infames cadavres.

L'hermite interrompt ici le Démoniaque et me dit : " Eh bien mon fils, que vous en semble, je crois que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus. "

Je lui répondis : " Mon père vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore, lorsqu'il a l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Mais mon fils (reprit l'hermite) avez vous jamais ouï dire, qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ? "

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis : " Mon père, si cette aventure est arrivée au Seigneur Pascheco, elle peut être arrivée à d'autres, j'en jugerai encore mieux si vous voulez lui ordonner de continuer son histoire. "

L'hermite se tourna du côté du possédé, et lui dit : " Pascheco, Pascheco ! Au nom de ton redempteur je t'ordonne de continuer ton histoire. " Pascheco poussa un affreux hurlement, et continua en ces termes :

J'étois à demi-mort lorsque je quittai le gibet. Je me trainai sans savoir où. Enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi & me ramenèrent à la Venta Quemada. J'y trouvai le Cabaretier et mes gens, fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent, que personne n'étoit venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus longtemps à la Venta, et je repris le chemin d'Anduhhar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge étoit pleine, on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit, les horreurs de la nuit précédente. — J'avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel, qui me glaça les veines. —

L'on tira ma couverture — puis j'entendis une petite voix qui disoit " Je suis Camille ta belle mère, j'ai froid mon petit cœur, fais moi place sous ta couverture. "

Puis une autre petite voix dit : " Moi je suis Inésille, laisses moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid. "

Puis je sentis une main glacée qui me prenoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces, pour dire tout haut " Satan, retire-toi ! "

Alors les petites voix me dirent : " Pourquoi nous chasses tu ? N'ès tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire un peu de feu. "

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l'âtre de la cuisine. Elle devint plus claire, et j'aperçus non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit ; Je sautai par la fenêtre, et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d'avoir échappé à tant d'horreurs, mais je me

retournai, et je vis que j'étois suivi par les deux pendus — Je me mis encore à courir, et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joye ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue, et furent en un instant sur moi — Je courus encore, enfin mes forces m'abandonnèrent.

Alors je sentis qu'un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m'en débarrasser, mais l'autre pendu me coupa le chemin — Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables, et tirant une langue rouge comme du fer, que l'on sortiroit du feu. Je demandai grace, ce fut en vain — D'une main il me saisit à la gorge & de l'autre il m'arracha l'œil qui me manque — À la place de mon œil, il entra sa langue brulante — Il m'en lècha le cerveau, et me fit rugir de douleur.

Alors l'autre pendu, qui m'avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D'abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu'il tenoit — Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nud, et voulut jouer dessus, comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons, & se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe — Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psaltérion — J'entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m'arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l'Enfer firent Chorus. Mais lorsque j'en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla, que chacune de mes fibres étoit broyée sous leurs dents — Enfin je perdis connoissance.

Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne, et me portèrent à cet hermitage. J'y ai confessé mes péchés, et j'ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux — Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole, et me dit : “ Jeune homme, vous voyez la puissance de Satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de coucher dans ma cellule, car Pascheco fait pendant la nuit des cris, qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix, qui triomphe des démons ”

Je répondis à l'hermite que je coucherois où il voudroit. Nous portâmes à la chapelle un petit lit de sangles. Je m'y couchai, et l'hermite me souhaita le bonsoir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l'esprit. J'y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures, et j'y réfléchissois encore lorsque j'entendis sonner minuit. Je ne savois pas, si c'étoit l'hermite qui sonnoit, ou si j'aurois encore à faire à des revenants. Alors j'entendis gratter à ma porte. J'y allai, et je demandai : “ Qui va là ? ”

Une petite voix me répondit : “ Nous avons froid, ouvrez nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui dà, maudits pendus (leur répondis-je) retournez à vôtre gibet, et laissez moi dormir ”

Alors la petite voix me dit : “ Tu te moques de nous, parceque tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J'y vais à l'instant (leur répondis-je aussitôt). ” J'allai chercher mon épée, et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants, qui ne répondirent point. J'allai me coucher, et je dormis jusqu'au jour.

TROISIÈME JOURNÉE.

Je fus reveillé par l'hermite, qui parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes, et me dit : “ Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis moi vrai ; as tu couché à la Venta Quemada ? les démons se sont ils emparés de toi ? Il y a encore du remède. Viens aux pieds de l'autel. Confesses tes fautes. Fais pénitence ” L'hermite se répandit en exhortations pareilles. Puis il se tut, pour attendre ma réponse. Alors je lui dis : “ Mon Père, je me suis confessé en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis aucun péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est véritable que j'ai couché à la Venta Quemada ; mais si j'y ai vu quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler ” Cette réponse parut surprendre l'hermite ; Il

m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil, & voulut me persuader qu'une confession générale m'étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, & prenant un air plus naturel, il me dit : “ Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites moi qui vous êtes ? l'éducation que vous avez reçue ? et si vous croyez aux revenants, ou bien si vous n'y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité. ”

Je lui répondis : “ Mon père, le desir que vous montrez de me connoître, ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève ; j'irai vous trouver à votre hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. ” L'hermite m'embrassa encore, et se retira.

Lorsque je fus habillé, j'allai le trouver. Il réchauffoit du lait de chèvre, qu'il me présenta avec du sucre et du pain, lui même mangea quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'hermite se tourna du côté du démoniaque et lui dit : “ Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton rédempteur, je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne ” Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire, que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration, et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne, et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné, dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieutenant Colonel aux Gardes Wallones.

Il régnoit alors dans l'armée espagnole un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse, et mon père enchérissoit encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'ame et la vie d'un Militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel, dont mon père ne réglât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en monroit pas content, il avoit aussitôt à faire avec mon père lui même, qui ne manquoit pas de soutenir à la pointe de l'épée, la valeur de chacune de ses décisions. De plus, mon père avoit un livre blanc, dans lequel il inscrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes ses circonstances, ce qui lui donnoit réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants.

Presqu'uniquement occupé de son tribunal de sang, mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attrait d'une demoiselle, encore assez jeune, appelée Uraque de Gomélez, fille de l'Oidor de Grenade, & du sang des anciens Rois du Pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées, et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos, d'inviter à sa noce, tous les gens avec qui il s'étoit battu, s'entend ceux qu'il n'avoit pas tué. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid, et trente trois avec qui il s'étoit battu à l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent, que cette fête avoit été extraordinairement gaye, et que l'on y avoit vu régner la plus grande cordialité, ce que je n'ai pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur, & il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étoit très attaché à l'Espagne et jamais il ne l'eût quittée, mais deux mois après son mariage, il reçut une lettre, signée par le magistrat de Bouillon. On lui annonçoit que son frère étoit mort sans enfans, et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jeta mon père dans le plus grand trouble, et ma mère m'a conté, qu'il étoit alors si distrait, que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid, qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, & leur tint ce discours : “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois, j'ai mis vôtre conscience en repos, dans les cas où l'honneur sembloit compromis.

Aujourd'hui je me vois moi même obligé de m'en rapporter à vos lumières, parceque je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plustôt je crains qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les Magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable, bien qu'ils ne soyent pas gentilshommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, où si je dois continuer à servir le Roi Don Philippe, qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de Brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demie heure savoir ce que vous aurez décidé. ” Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il rentra au bout d'une demie heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus, que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être, afin de représenter l'Espagne, au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit temps de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garcias Hierro, le meilleur prévôt de salle, qu'il y eut à Madrid. Ce jeune homme las de recevoir tous les jours des bourrades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté, ma mère ne voulant point partir sans un aumônier, fit choix d'Innigo Velez, Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion catholique, et la langue Castillane. Tous ces arrangements pour mon éducation furent pris, un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du Roi, & selon l'usage de la cour d'Espagne, il mit un genou en terre, pour lui baiser la main, mais en le faisant, il eut le cœur si serré, qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire, et lui apprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales, avec le grade de Serhente hénéral, qui revient à celui de Maréchal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang, pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre, une partie des sentiments dont son cœur étoit plein — Enfin, il quitta Madrid en répandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne, pour revoir encore une fois, les pays où il avoit fait la guerre, et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades, qui avoient des commandements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun évènement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère, arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant après, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée, et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un colonel Français, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussi son épée, pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge, qui étoit vis-à-vis de la poste, et demandèrent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur ; “ Seigneur Cavalier, vôtre chaise a devancé mon carosse, pour arriver à la poste avant moi. Ce procédé, qui en lui même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison ”

Le colonel, très surpris, rejeta toute la faute sur les postillons et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part.

“ Seigneur cavalier, (reprit mon père) je ne prétens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse, & je me contenterai du premier sang. ” En disant cela, il tira son épée.

“ Attendez encore un instant, (dit le français) il me semble que ce ne sont point mes postillons, qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres, qui allant plus lentement, sont restés en arriere. ”

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au Colonel : “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison, et si vous m'eussiez fait cette observation plustôt, et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense, que nous ne nous serions pas battus ; mais vous sentez bien, qu'au point où en sont les choses, il faut un

peu de sang. ”

Le Colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée, et fit beaucoup d'excuses au colonel, de la peine qu'il lui avoit donnée ; Celui-ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en étoit si couvert, qu'un nouveau coup, ne pouvoit guere porter que sur une ancienne cicatrice. En effet, le coup d'épée du colonel, avoit rouvert un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin, après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au Colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfé. C'étoit un des hommes de la cour, dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance, & lui offrit de le présenter au ministre, ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia, et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes, qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parcequ'il voulut être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur, dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées, et dont il avoit souvent parlé en Espagne, comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le Royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse, et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messeigneurs les Maréchaux, & rapporteur de leur tribunal.

Comme le Chevalier venoit souvent chez mon père, il eut connoissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique en son genre, et il demanda la permission de le communiquer à Messeigneurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt, et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie, qui seroit gardée au greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter davantage mon père, et il en ressentit une joye inexprimable.

De pareils témoignages d'estime, rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeoit autrement. Elle s'étoit fait une loi, non seulement, de ne point apprendre le françois, mais même de ne pas écouter, lorsqu'on parloit cette langue. Son confesseur Inigo Velez ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'Eglise Gallicane, et Garcias Hierro terminoit toutes les conversations, par décider que les Français étoient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnoître du magistrat, et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maitres, l'étoit aussi d'une partie de ses tuiles, si bien, qu'il pleuvoit dans les chambres, autant que dans la cour ; avec la différence, que le pavé de la cour séchoit très promptement, au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des mares, qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père, parcequ'elle lui rappelloit le siège de Lérida, ou il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le salon de compagnie une cheminée à la Flamande, autour de laquelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère, avec sa table de nuit, et une chaise, et comme l'âtre étoit élevé d'un pied au-dessus, il formoit une espèce d'Isle assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon, sur deux tables jointes avec des planches, et de son lit, à celui de ma mère, on pratiqua une jetée, fortifiée dans le milieu, par une espèce de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au chateau, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre, qui le combla de joye. Elle étoit signée par le Marechal de Tavannes, et ce Seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence, qu'il la voulut célébrer, en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisin, si bien que la fête se borna à un fandango, exécuté par le maitre d'armes et la Signora Frasca, première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal, demanda, qu'on voulût bien dans la suite, lui communiquer les extraits des procédures portées au tribunal. Cette grâce lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois, il en recevoit un pli, qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens & menus devis, dans les soirées d'hiver, autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs, qui étoient devant la porte du chateau.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchoit pour le Maréchal de Tavannes ou pour le Marquis d'Urfé. Mon père convenoit, que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée, il se décida pour le chevalier de Bélièvre qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde, à trois ans, je tenois déjà un petit fleuret, et à six, je pouvois tirer un coup de pistolet, sans cligner les yeux... J'avois environ sept ans, lorsque nous eumes la visite de mon parrain. Ce gentilhomme s'étoit marié à Tournay, et y exerçoit la charge de Lieutenant de la Connétable, & rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois, dont l'institution remonte au temps des jugements par champions, et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des Maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate, & son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eût pu être soignée, dans une contrée aussi solitaire, que l'étoit celle du chateau de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit, que dans la maison de Bélièvre, je ne manquerois pas, d'être imbû de bonne heure, de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parceque mon père jugeoit, que la plus noble manière de se battre, étoit à l'épée et le poignard dans la main gauche ; genre d'escrime tout à fait inconnu en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro, et que cet exercice étoit devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi, le Théologien Inigo Velez, mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel, qu'elle ne put se passer d'un confesseur qui sût cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes, qui avant ma naissance avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre espagnol, pour m'entretenir dans l'usage de la langue Espagnole.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passâmes deux mois, nous fîmes un voyage en Hollande, et nous arrivâmes à Tournay vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui, et pendant six ans, il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce temps, Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre, pour venir s'établir à Paris, & je fus rappelé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez fâcheux, j'arrivai au chateau environ deux heures après le soleil couché, & j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père bien que charmé de me voir, ne s'abandonna pas à des démonstrations, qui eussent pu compromettre, ce que vous autres Espagnols appelez " la Gravedad " Ma mère me baigna de ses larmes. Le Théologien Inigo Véléz me donna sa bénédiction & le Spadassin Hierro me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut, dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur, pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper, & l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée, et mon père dit au Théologien : " Révérend Don Inigo, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume, dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, & de nous en lire quelqu'une. " Le Théologien monta dans sa chambre, et en revint avec un in-folio, relié en parchemin blanc, que le temps avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hazard, & y lut ce qui suit :

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne, un jeune homme appelé Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisoit. Ou s'il prenoit quelquefois un peu de goût pour l'une ou pour l'autre, il ne le lui témoignoit pas, dans la crainte de lui faire trop d'honneur ; enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le Seigneur Trivulce lui faisoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei-Gieraci, et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — A cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après, qui étoit un Dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'Eglise métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule, Thebaldo, donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez, et les suivit. Lorsque l'on fut entré dans l'Eglise, où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau les deux amants se seroient facilement apperçus que Trivulce les suivoit, mais ils n'étoient occupés que de leur amour, & ils y songeoient plus qu'à la Messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours, et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit : “ Mes frères ! Je suis ici pour publier les bans de Thebaldo et de Nina Dei-Gieraci ; quelqu'un fait il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition (s'écria Trivulce) ” et en même temps il donna vingt coups de poignard, aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce étoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son ame étoit sensible. Les remords vengerent ses victimes, et il traîna de ville en ville, une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire, et il revint à Ravenne ; mais ce n'étoit plus ce même Trivulce, rayonnant de bonheur, et fier de ses avantages. Il étoit si changé, que sa nourrice elle même, ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? On lui dit qu'elle étoit enterrée avec son cousin, dans l'église de Saint-Pierre, tout auprès de la place, où ils avoient été assassinés. Trivulce y alla en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau, il l'embrassa & versa un torrent de larmes.

Quelle que fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au Sacristain, et obtint de lui, de pouvoir entrer dans l'église, toutes les fois qu'il le voudroit. Si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé y faisoit peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se réveilla, il trouva que l'église étoit fermée. Il prit aisément le parti d'y passer la nuit, parcequ'il aimoit à entretenir sa tristesse, et nourrir sa mélancolie. Il entendoit successivement sonner les heures, & il auroit voulu être à celle de sa mort.

Enfin, minuit sonna ; Alors la porte de la Sacristie s'ouvrit, et Trivulce vit entrer le Sacristain, tenant sa lanterne dans une main, & un balai dans l'autre. — Mais ce Sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage, et comme des yeux fort creux ; mais son surplis qui colloit sur ses os, faisoit assez voir, qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux Sacristain posa sa lanterne sur le maître autel, et alluma les cierges, comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église, et à épousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la sacristie, et sonna la petite cloche qui y est toujours. Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs lindeils, & entonnèrent des Litanies sur un ton

fort mélancolique.

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié, pendant quelque temps, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole, monta sur la chaire, & dit : “ Mes frères ! Je suis ici pour publier les bans de Thebaldo & de Nina dei-Gieraci, damné Trivulce ! y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompit ici le Théologien, et se tournant vers moi, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez vous eù peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eù grand peur. ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée, et voulut me la passer au travers du corps. On se mit audevant de lui, et enfin on l'appaisa un peu. Cependant lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible, et me dit : “ Fils indigne de moi, ta lâcheté deshonoré en quelque façon le Régiment des Gardes Wallones, où j'avois intention de te faire entrer ”

Après ces durs reproches, qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier, et s'adressant à mon père il lui dit : “ Monseigneur, si j'osois dire mon avis à Votre Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur votre fils, qu'il n'y a point de revenants, ni de spectres, ni de morts qui chantent des litanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière là, il n'en auroit surément pas peur

— Monsieur Hierro (répondit mon père, avec un peu d'aigreur) vous oubliez que j'ai eù l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants, écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur (reprit Garcias) je ne donne pas un démenti au Bisaïeul de Votre Excellence.

— Qu'appelez vous (dit mon père) je ne donne pas un démenti ? Savez vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti, donné par vous à mon Bisaïeul.

— Monseigneur (dit encore Garcias) Je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur votre Bisaïeul voulut tirer aucune satisfaction de moi ”

Alors, mon père prenant un air encore plus terrible, dit : “ Hierro, que le ciel vous préserve de faire des excuses, car elles supposeroient une offense.

— Enfin (dit Garcias) il ne me reste plus, qu'à me soumettre au châtement, qu'il plaira à Votre Excellence de m'infliger au nom de son Bisaïeul, seulement pour l'honneur de ma profession, je voudrois que cette peine me fut administrée par notre aumônier, pour que je pusse la considérer comme pénitence ecclésiastique

— Cette idée n'est point mauvaise (dit alors mon père, d'un ton plus tranquille) Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité, sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir. ”

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de reflexions en reflexions, il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien, & Garcias ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passé la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garcias. J'allai à la chasse, on soupa, et lorsqu'on fut levé de table, mon père pria encore le Théologien, d'aller chercher son gros volume. Le Révérend obéit, l'ouvrit au hasard, et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferrare.

Dans une ville d'Italie appelée Ferrare, il y avoit un jeune homme nommé Landulphe. C'étoit un libertin sans religion, et en horreur à toutes les bonnes ames, qu'il y avoit dans ce pays. Ce méchant aimoit passionnément le commerce des courtisannes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant, que Blanca de Rossi, parce qu'elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca étoit non seulement libertine intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore, que ses amants fissent pour elle des actions qui les deshonoreroient, et elle exigea de Landulphe, qu'il la conduisit tous les soirs chez lui, et la fit souper avec sa mère & sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère & lui

en fit la proposition, comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes, et conjura son fils d'avoir égard à la réputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourroit, puis il alla chercher Blanca et la conduisit chez lui.

La mère & la sœur de Landulphe reçurent la courtisanne mieux qu'elle ne méritoit. Mais celle ci voyant leur bonté, en redoubla d'insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère, qu'elles feroient bien de s'en aller, parce qu'elle vouloit reste seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisanne raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l'on n'offensoit point impunément. Il crut l'être dans la personne de sa sœur, et fit dès le jour même assassiner l'infame Blanca. Landulphe étant allé voir sa maitresse, la trouva poignardée & nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle qui avoit fait le coup, il courut chez lui pour l'en punir, mais il le trouva environné des plus braves de la ville, qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère, avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendroit souper ?

“ Puisse-t-elle venir (dit Landulphe) et te mener en enfer, avec ton frère, et toute ta famille des Zampi ! ”

La pauvre mère tomba à genoux, et dit : “ O mon Dieu, pardonne lui ses blasphèmes. ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, & l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignard, et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance.

La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prières, et Dieu leur fit la grace de pouvoir soutenir ce spectacle, sans expirer d'horreur.

Le fantôme s'avança à pas lents, et s'assit à table, comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande, que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brulée, prit un morceau, l'avalâ, et on l'entendit tomber sous la table. Il engloutit ainsi tout le plat, et tous les morceaux tombèrent sous la table. Lorsque le plat fut vuide, le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit : “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons mets toi au lit. ”...

Ici mon père interrompit l'aumônier, & se tournant de mon côté, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe, auriez vous eù peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père je vous assure, que je n'aurois pas eù, la plus légère frayeur. ” Mon père parut satisfait de cette réponse, et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passoient ainsi, sans que rien en altérât l'uniformité. Si ce n'est, que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée, on s'asseyoit sur des bancs, qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité, & aprésent il me semble que ce soyent autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix septième année, mon père songea à me faire entrer au régiment des gardes Wallones, et en écrivit à ceux de ses anciens camarades, sur lesquels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit, et obtinrent une comission de Capitaine. Quand mon père en reçut la nouvelle, il éprouva un saisissement si vif, que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement, et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer, afin d'entrer en Espagne par Cadix, et me présenter d'abord à Don Henry de Sà, commandant de la province, et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà tout attellée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre, et après en avoir fermé la porte, il me dit : “ Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret, que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez

digne. ”

Comme je ne doutois pas, qu’il ne s’agit de quelque trésor caché, je répondis, que je n’avois jamais regardé l’or, que comme un moyen, de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit “ Non mon cher Alphonse, il ne s’agit ici, ni d’or, ni d’argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre, et marquant la flanconade, vous êtes sûr de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question, me donna sa bénédiction, et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère, et je partis.

J’allai en poste jusqu’à Flessingue, où je trouvai un vaisseau, qui me porta à Cadix. Don Henry de Sà me reçut comme si j’eusse été son propre fils, il s’occupa de mon équipage, et me recommanda deux domestiques, dont l’un s’appelloit Lopez, et l’autre Moschito. De Cadix, j’ai été à Séville, & de Séville à Cordoue, puis je suis venu à Anduhar, où j’ai pris le chemin de la Sierra Morena. J’ai eù le malheur d’être séparé de mes domestiques près de l’abreuvoir de Los Alcornos. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta Quemada, et hier au soir dans votre hermitage.

“ Mon cher enfant (me dit l’hermite) votre histoire m’a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d’avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent, que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta Quemada, je crains bien, que vous ne soyez exposé aux obsessions des deux pendus, et que vous n’ayez le triste sort du démoniaque.

— Mon père (répondis-je à l’Anachorète) j’ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du Seigneur Pascheco. Bien qu’il ait le diable au corps, il n’en est pas moins Gentilhomme, et à ce titre, je le crois incapable de manquer à ce que l’on doit à la vérité. Mais Inigo Velez aumônier de notre chateau m’a dit, que bien qu’il y ait eù des possédés dans les premiers siècles de l’Eglise, il n’y en avoit plus aprésent ; et son témoignage me paroît d’autant plus respectable, que mon père m’a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais (dit l’hermite) n’avez vous pas vu la mine affreuse du possédé, et comme les demons l’ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis : “ Mon père, le Seigneur Pascheco peut avoir perdu l’œil d’une autre manière. Au reste je m’en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n’avoir peur, ni des revenants, ni des Vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique, pour me préserver de leurs entreprises, je vous promets de la porter avec foi et vénération. ”

L’hermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit : “ Je vois mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n’y persistiez pas. Ces Goméléz de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont, à ce que l’on dit Musulmans au fond du cœur. S’ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l’accepteriez vous ?

— Non assurément (lui répondis-je) il me semble que renoncer à sa religion, où d’abandonner ses drapeaux, sont deux choses également déshonorantes. ”

Ici l’hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin, que vos vertus reposent sur un point d’honneur beaucoup trop exagéré, et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi féraillant qu’il étoit au temps de votre père. De plus les vertus ont d’autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter d’avantage, car vous avez une forte journée à faire, avant que d’arriver à la Venta del Pegnon, ou cabaret du rocher. L’hôte y est resté en dépit des voleurs, parcequ’il compte sur la protection d’une bande de Bohémiens, campés dans les environs. Après demain vous arriverez à la Venta de Cardognas, où vous serez déjà hors de la Sierra Moréna. J’ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle. ” Ayant dit ces choses, l’hermite m’embrassa tendrement, mais il ne me donna pas de relique pour me préserver des démons. Je ne voulus plus lui en parler, & je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venois d’entendre, ne pouvant concevoir, qu’il y eût pour les vertus des bases plus solides, que le point d’honneur, qui me sembloit comprendre à lui seul, toutes les vertus. J’étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu’un cavalier, sortant tout à coup de derrière un rocher, me coupa le chemin, et me dit : “ Vous apellez vous

Alphonse ? ” Je répondis qu’oui.

“ Si cela est (dit le cavalier) je vous arrête de la part du Roi, et de la très sainte inquisition. Rendez moi votre épée. ” J’obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de sifflet, et de tous les côtés je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m’attachèrent les mains derrière le dos, et nous prîmes dans les montagnes un chemin de traverse, qui au bout d’une heure nous conduisit à un château très fort. Le pont-levis se baissa, et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le donjon, l’on ouvrit une petite porte de côté, & l’on me jeta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garotté.

Le cachot étoit tout à fait obscur, et n’ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j’aurois eù de la peine à y marcher, sans donner du nez contre les murailles. C’est pourquoi je m’assis à la place où je me trouvois, & comme on l’imagine aisément, je me mis à réfléchir, sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première, et ma seule idée fut, que l’inquisition s’étoit emparée de mes belles cousines, et que les négresses avoient dit, tout ce qui s’étoit passé à la Venta Quemada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n’avois que le choix, ou de les trahir, et de manquer à ma parole d’honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m’auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m’être un peu consulté sur le parti que j’avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu. Après m’être un peu consulté sur le parti que j’avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu [*sic*], et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux évènements des deux jours précédents. Je ne doutai pas, que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J’en étois averti par je ne sais quel sentiment plus fort que tout ce qu’on m’avoit dit sur la puissance des démons. Quant au tour qu’on m’avoit joué, de me mettre sous la potence, j’en étois fort indigné.

Pendant les heures se passoient. Je commençai d’avoir faim, et comme j’avois entendu dire, que les cachots étoient quelquefois garnis de pain, et d’une cruche d’eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger, qui se trouva être la moitié d’un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain, et je voulus le saisir avec les dents, mais il m’échappoit et glissoit faute de résistance. Je le poussai tant, que je l’appuyai contre le mur, alors je pus manger, parceque le pain étoit coupé par le milieu. S’il avoit été entier, je n’aurois pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. À peine avois-je humecté mon gosier, que toute l’eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin, & je m’y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c’est à dire très fort, mais sans me faire mal. Si bien, que je n’eus pas de peine à m’endormir.

QUATRIÈME JOURNÉE

Il me semble que j’avois dormi plusieurs heures, lorsque l’on vint me réveiller — Je vis entrer un moine de S^t Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambeaux, d’autres des instruments qui m’étoient tout à fait inconnus, et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions & je m’y raffermis. Je songeai à mon père. Il n’avoit jamais eù la torture. Mais n’avoit-il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses ? Je savois qu’il les avoit souffert sans proférer une seule plainte. Je résolus de l’imiter, de ne pas proférer une seule parole, et s’il étoit possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L’inquisiteur se fit donner un fauteuil, s’assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à peu-près ce discours : “ Mon cher, mon doux Enfant ! rends grâces au ciel, qui t’a conduit dans ce cachot. Mais dis-moi pourquoi y es tu ? Quelles fautes as tu commises ? Confesses toi, répands tes larmes dans mon sein... Tu ne me réponds pas ? Hélas ! mon enfant tu a tort... Nous n’interrogeons point, c’est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s’accuser lui même. Cette confession, quoiqu’un peu forcée, n’est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable, dénonce ses

complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi... Allons, il faut te mettre sur les voyes ; Connois-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables, et démons incarnés... Tu ne dis rien ! Que l'on fasse venir ces deux Infantes de la cour de Lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi, les mains liées derrière le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes. “ Eh bien, mon cher fils, les reconnois tu ? Tu ne dis rien encore ! — Mon cher fils, ne t'effrayes point de ce que je vais te dire — On va te faire un peu de mal ; Tu vois ces deux planches : On y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, & on les enfoncera à coups de marteau. D'abord tes pieds enfleront, ensuite le sang jaillira de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crevera, & l'on en verra sortir une graisse, mêlée de chairs écrasées — Cela te fera beaucoup de mal — Tu ne réponds rien ? Aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire... Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons, remplis de divers esprits, avec lesquels on te fera revenir... Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins, et l'on mettra ceux ci, qui sont beaucoup plus gros... Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront ; Au second tes jambes se fendront dans leur longueur. La moëlle en sortira, et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. — tu ne veux pas parler ? — Allons ! qu'on lui serre les pouces. (Les bourreaux prirent mes jambes, et les attachèrent entre les planches).

Tu ne veux pas parler ? Placez les coins ! — Tu ne veux pas parler ?... Levez les marteaux !... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria : “ Ô Mahomet nous sommes sauvés... Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau, qu'il y avoit dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarrota, les deux Moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras, fut de se jeter dans les miens. On nous sépara. Zoto me dit, de monter à cheval, et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant garde avec laquelle je partis, étoit de quatre cavaliers. À la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets, et des crêtes de montagnes chenues.

Vers les quatre heures, nous arrivâmes à de certains creux de rocher, où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien, d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour, car la vue en étoit admirable, et devoit surtout me paroître telle à moi, qui n'avois vu que les Ardennes et la Zélande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Grenada, que les Grenadins appellent, pur [*sic*] contre vérité, la nuestra Vegilla. Je la voyois toute entière avec ses six villes, et ses quarante villages. Le cours tortueux du Hénil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharras, des bosquets, de frais ombrages, des jardins, des édifices, et une immense quantité de Quintas où métairies. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines ; cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis : “ Mesdames ! je ne me plains point de la nuit que j'ai passée à la Venta Quemada, mais je vous avoue, qu'elle a fini d'une manière qui ma [*sic*] infiniment déplu. ”

Emina me répondit : “ Mon Alphonse ne nous accusez que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? N'avez-vous pas eù occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment (lui répondis-je) quelqu'un douteroit-il de mon courage ? Si je savois le trouver, je me battois avec lui, sur un manteau, où le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit : “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire ; il y en a d'autres que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien, que par les ordres du chef de notre famille, successeur du Scheik Massoud et qui sait tout le secret du Kassar-Goméléz. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes notre très proche parent. L'Oïdor de Grenade, père de votre mère, avoit eù un fils, qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion musulmane, et épousa les quatre filles du Dey de Tunis alors règnant. La cadette seule eut des enfants, et elle est notre mère. Peu de temps après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois

autres femmes moururent dans une contagion, qui à cette époque désola toute la Barbarie... mais, laissons là toutes ces choses que peut être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnaissance que nous vous devons, ou plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour votre parole ! Oui ! Alphonse, vous surpassez tous les héros de notre race, et nous sommes devenues votre bien. ”

Zibeddé, qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse, reprenoit ses droits, lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin je fus flatté, caressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper, et Zoto nous servit lui même, avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit, dans une espèce de grotte. J'allai me coucher dans une autre, et nous goûtâmes tous un repos dont nous avions besoin.

CINQUIEME JOURNÉE.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes, et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices, qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupoient la chaîne des monts, sur tant des directions différentes, qu'il étoit impossible de s'y orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, & nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée & déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : “ Seigneur Alphonse, faites moi la grace de regarder dans ce puits, et de me dire ce que vous en pensez. ”

Je lui répondis que j'y voyois de l'eau, et que je pensois que c'étoit un puits.

“ Eh bien ! (reprit Zoto) vous vous trompez, car c'est l'entrée de mon palais. ” Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits, & cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches qui sortirent d'un côté du puits, et qui furent posées à quelques pieds au-dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture, et puis un autre. Ils grimpèrent hors du puits, et lorsqu'ils furent dehors Zoto me dit : “ Seigneur Alphonse, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps attachés à une certaine potence, mais ils ne s'en portent pas moins bien, et vous seront toujours dévoués, étant ainsi que moi, au service et à la solde du grand Scheïk des Goméléz ” Je lui répondis que j'étois charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de cordes, dont les deux sœurs se servirent avec plus d'aisance, que je ne l'avois espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fûmes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cent marches. Enfin nous entrâmes dans une demeure souterraine, composée d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit, étoient tapissées en liège ; ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra près de Lisbonne, un couvent taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle à cause de cela, le couvent de liège. De plus, de bons feux, bien disposés, donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavalerie étoient dispersés dans les environs. Cependant en un besoin, on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre, par une ouverture qui donnoit sur un vallon voisin, et il y avoit une machine faite exprès pour les hisser, mais on s'en servoit rarement.

“ Toutes ces merveilles (me dit Emina) sont l'ouvrage des Goméléz. Ils creusèrent ce rocher dans le temps qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est à dire, qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée, en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent, qu'en ce lieu même étoient les mines d'or natif de la Bétique, & d'anciennes prophéties annoncent, que toute la contrée doit retourner un jour, au pouvoir des Goméléz. Qu'en dites vous Alphonse ? ce seroit un joli patrimoine. ”

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui témoignai, puis changeant de propos, je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir.

Emina me répondit, qu'après ce qui s'étoit passé, elles ne pouvoient plus rester en Espagne, mais qu'elles vouloient se reposer un peu, jusqu'à ce que l'on eût préparé leur embarquement.

On nous donna un diner très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes. Emina en convint, et s'adressant à Zoto, elle lui dit : " Vous et vos frères, vous devez avoir eù des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter. "

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous, et commença en ces termes :

Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du Duché de ce nom. Mon père qui s'appelloit Zoto comme moi, étoit un armurier habile dans sa profession. Mais comme il y en avoit deux autres dans la ville, qui avoient même plus de réputation, son état ne suffisoit qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfants, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présent de nêces, des boucles d'oreilles en or, avec une chaîne du même métal à mettre autour du cou. Ma mère en revenant de la nêce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit longtemps de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mouroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avoit un fusil de chasse du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tiroit quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreilles furent trouvées un peu plus riches, que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo, vint chez ma mère, pour lui rendre sa visite. Elle avoit les cheveux tressés tournés en limaçon, et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête étoit une rose de filigrane, enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie, et n'en sortit, que lorsque mon père lui eut promis, une aiguille pareille à celle de sa sœur. Cependant, comme mon père n'avoit ni argent, ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint presque aussi mélancolique, que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint chez lui, pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison, et mon père ne la lui cacha point. Monaldi après un moment de reflexion, lui parla en ces termes : " Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite, et vendue à moi même. Si vous eussiez dit la vérité, vous pouviez me causer quelqu'embarras. Voici donc les quarante cinq onces dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte. " Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or, enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même, de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle, ne douta point de revoir Madame Lunardo ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'église, suivie d'un laquais de louâge en livrée, et elle en avoit fait la proposition à son mari. Lunardo qui étoit très avare, avoit bien

consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or, qui au fond lui sembloit aussi en sûreté sur la tête de sa femme, que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demie heure derrière le banc de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes, et si souvent répétées, qu'il se détermina enfin, à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari étoit pour cet emploi aussi bon qu'un autre, & dès le dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée, et lui crièrent dans leur jargon : “ Mira Lunardo che fa lù criadu de sua mugiera. ” Cependant comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'église, où on lui rendit toutes sortes d'honneurs. On lui présenta l'eau bénite, et on la plaça dans un banc, tandis que ma mère étoit debout, et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père, et se mit à en orner les manches d'un reste de bandoulière jaune, qui avoit appartenu à la giberne d'un Miquelet. Mon père surpris lui demanda ce qu'elle faisoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avoit eù la complaisance de la suivre en habit de livrée — Mon père l'assura qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louâge qui suivit ma mère à l'église, où elle joua un rôle encore plus beau, que Madame Lunardo, n'avoit fait le dimanche précédent.

Ce même jour tout de suite après la messe, Monaldi vint chez mon père, et lui tint ce discours : “ Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagances, qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie ; Vous n'avez donc que deux partis à prendre : L'un, de corriger votre femme, l'autre, d'embrasser un état, qui vous mette à même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme, tant qu'elle a vécu. On a d'autres baguettes de coudrier qu'on prend par les deux bouts ; elles tournent dans la main, et servent à découvrir les sources d'eau, et même les trésors ; Cette baguette ci, n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout, et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément de tous ses caprices.

Si au contraire, vous prenez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent, parceque c'est une ville frontière. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions. ” Après avoir ainsi parlé Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur l'établi de mon père & s'en alla.

Pendant ce temps là, ma mère étoit allée après la messe, montrer son laquais de louage au corso, et chez quelques unes de ses amies. Enfin, elle rentra toute triomphante, mais mon père la reçut tout autrement, qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche, il saisit son bras gauche, et prenant la baguette de coudrier de la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi ; sa femme s'évanouït — Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint, et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après, mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire, que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se recommandoit aux braves, dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit : “ Monsieur Zoto, il est assez surprenant, que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant, que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs, lorsque vous aurez fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier, vers le portail de la Madonne, peut être quelqu'un viendra vous employer. Adieu ! puisse le ciel bénir vos entreprises. ”

Mon père fit, ce que Monaldi lui avoit conseillé, & bientôt il s'aperçut, que divers cavaliers de sa trempe, et les sbirres, le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir acosté par un homme bien mis, qui lui dit : “ Monsieur Zoto, voici cent onces que je

vous donne. Dans une demie-heure vous verrez passer deux jeunes gens, qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux, avec l'air de vouloir leur faire une confidence, et vous direz à demi-voix : Qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi ! Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'enfuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église. Retournez tranquillement chez vous, et je vous suivrai de près ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avoit données ; et lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu, dont il avoit servi le ressentiment. Celui ci lui dit : “ Monsieur Zoto je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces, que je vous prie d'accepter, et en voici encore une autre de même valeur, que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous. ” Après avoir ainsi parlé, l'inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des Sbirres se présenta chez mon père, qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui ci invita mon père, à venir faire chez lui un souper d'amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique, et ils y trouvèrent pour convives, le Barigel et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému, et ainsi qu'on l'est d'ordinaire après un premier assassinat. L'Ecclésiastique remarquant son trouble, lui dit : “ Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze taris la pièce. On dit que le Marquis Feltri a été assassiné. Faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son ame, et l'on vous donnera par-dessus le marché, une absolution générale. ” Après cela, il ne fut plus question de ce qui s'étoit passé, et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père, et lui fit compliment sur la manière dont il s'étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces, qu'il en avoit reçu. Mais Monaldi lui dit : “ Zoto vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez, de n'en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service, et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus, que je suis moi même le chef de la troupe, dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d'honneur, et d'une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusil, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la Croce d'oro, et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours, & fit une campagne aussi honorable, que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père qui n'étoit pas encore au fait du métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d'hiver dans le sein de sa famille, & son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d'or à son corset noir, et un crochet d'or, où pendoient ses clefs.

Vers le printemps il arriva, que mon père fut appelé dans la rue, par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d'un certain âge, et quatre hommes à cheval. Le Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un chateau voisin, & de permettre que l'on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout, et après une assez longue traite, & plusieurs détours, ils arrivèrent au chateau du vieux Seigneur. On le fit monter, et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil, et ayant un baillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici encore cent sequins ; ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit : “ Monsieur, vous vous êtes mépris sur mon compte. J'attends les gens au coin d'une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu'il convient à un homme d'honneur, mais je ne me charge pas de l'office d'un bourreau. ” Après avoir ainsi parlé il jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux ; celui ci n'insista pas davantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d'honneur à mon père, mais ensuite il en fit une autre, qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Bénévent deux hommes de qualité, dont l'un s'appelloit le Comte Montalto, et l'autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto fit appeler mon père, et lui promit cinq cent sequins pour assassiner Serra. Mon père s'en chargea, mais il demanda du temps, parce qu'il savoit que le marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours après, le Marquis Serra fit appeler mon père dans un lieu écarté, et lui dit : “ Zoto, voici une bourse de cinq cent sequins ; Elle est à vous, donnez moi votre parole d’honneur de poignarder Montalto. ”

Mon père prit la bourse, et lui répondit : “ Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d’honneur de tuer Montalto. Mais il faut que je vous avoue, que je lui ai aussi donné parole de vous faire périr. ”

Le Marquis dit en riant : “ J’espère bien, que vous ne le ferez pas. ”

Mon père répondit très sérieusement : “ Pardonnez moi, Monsieur le Marquis, je l’ai promis, et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arrière, et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture, et cassa la tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto, et lui annonça que son ennemi n’étoit plus. Le Comte l’embrassa, et lui remit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua, d’un air un peu confus, que le marquis avant de mourir, lui avoit donné cinq cent sequins pour l’assassiner. Le Comte dit, qu’il étoit charmé d’avoir prévenu son ennemi. “ Monsieur le Comte (lui répondit mon père) cela ne vous servira de rien, car j’ai donné ma parole. ” En même temps il lui donna un coup de poignard. Le comte en tombant poussa un cri, qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d’eux à coups de poignard, et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient, vantèrent à l’envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure que ce trait est encore, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, et que pendant longtemps on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto en étoit à cet endroit de l’histoire de son père, un de ses frères vint lui dire, qu’on demandoit des ordres au sujet de l’embarquement. Il nous quitta donc, en nous demandant la permission, de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu’il avoit dit, me donnoit beaucoup à penser. Il n’avoit cessé de vanter l’honneur, la délicatesse, l’exacte probité de gens, à qui l’on auroit fait grace de les pendre. L’abus de ces mots, dont il se servoit avec tant de confiance, brouilloit toutes mes idées.

Emina, s’apercevant de ma rêverie, m’en demanda le sujet. Je lui répondis, que l’histoire du père de Zoto, me rappelloit ce que j’avois entendu dire, il y avoit deux jours, à un certain hermite, à savoir : qu’il y avoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d’honneur. Emina me répondit : “ Mon cher Alphonse, respectez cet hermite, et croyez ce qu’il vous dit. Vous le retrouverez plus d’une fois, dans le cours de votre vie. ” Puis, les deux sœurs se levèrent, et se retirèrent avec les négresses, dans l’intérieur de l’appartement, c’est à dire, dans la partie du souterrain qui leur étoit destinée. Elles revinrent pour le souper, et puis chacun s’alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d’une main, et conduisant de l’autre sa petite sœur, qui étoit plus jolie que l’amour. Mon lit étoit fait de façon, qu’elles purent s’y asseoir toutes les deux. Puis Emina me dit : “ Cher Alphonse, je t’ai dit que nous étions à toi, que le grand Scheïk nous le pardonne, et [*sic*] nous prévenons un peu sa permission. ”

Je lui répondis : “ Belle Emina, pardonnez moi, vous même. Si c’est encore là une épreuve où vous mettez ma vertu, j’ai peur qu’elle ne s’en tire pas trop bien

— L’on y a pourvû (repondit la belle Africaine) ” et mettant ma main sur sa hanche, elle me fit sentir une ceinture, qui n’étoit point celle de Vénus, bien qu’elle tint à l’art et au génie de l’époux de cette Déesse. La ceinture étoit fermée par un cademat, dont la clef n’étoit pas au pouvoir de mes cousines, où du moins elles me l’assurèrent.

Le centre de toute pruderie ainsi mis à couvert, l’on ne songea point à m’en disputer les surfaces. Zibeddé se rappella le rôle d’amante, qu’elle avoit autrefois étudié avec sa sœur. Celle ci voyoit dans mes bras, l’objet de ses feintes amours, et livroit ses sens à cette douce contemplation. La cadette souple, vive, brûlante, dévoroit par le tact, et pénétoit par ses caresses — Nos moments furent encore remplis, par je ne sais quoi — Par des projets sur lesquels on ne s’expliquoit pas, par tout ce doux babil de jeunes gens, qui sont entre le souvenir récent, et l’espoir d’un bonheur prochain.

Enfin le sommeil vint appesantir les belles paupières de mes cousines, et elles se retirèrent dans

leur appartement. Lorsque je me trouvais seul, je pensai qu'il me seroit bien désagréable de me réveiller encore sous le gibet. Je ne fis que rire de cette idée, mais néanmoins elle m'occupait jusqu'au moment où je m'endormis.

SIXIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Zoto, qui me dit que j'avois dormi très longtemps, et que le dîner étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leurs yeux me caressaient encore, et elles sembloient occupées de la veille, plus que du dîner qu'on leur servoit. Lorsque l'on eut ôté la table Zoto prit place auprès de nous, et reprit en ces termes le récit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Monaldi, je pouvois avoir sept ans, et je me rappelle, qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères & moi. Mais ce ne fut que pour la forme ; comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus, que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le chef des Sbirres eut un soin tout particulier de nous, pendant notre détention, et même il en abrégua le terme. Ma mère, au sortir de la prison, fut très bien reçue par les voisins et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avions notre part, dans l'estime universelle, et moi en particulier, j'étois regardé comme le Prince des polissons de notre rue.

Vers ce temps Monaldi fut tué dans une affaire, & mon père, qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent, qu'envoyoit le viceroy de Sicile. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé d'un coup de mousquet dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtemps. Le moment où il prit congé de la troupe, fut extraordinairement touchant. L'on assure même, que plusieurs bandits y pleurèrent ; ce que j'aurois de la peine à croire, si moi même je n'avois pleuré une fois en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane ; les autres furent joindre Testalunga, qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le détroit, et se rendit à Messine, où il demanda un asyle aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur église, où il menoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins, et les cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe, et il faisoit chercher un couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison, pansoit encore ses blessures, par-dessus le marché.

Je suppose qu'alors mon père nous faisoit tenir de fortes remises, car l'abondance règnait dans notre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval, et dans le carême elle fit une crèche (ou Présèpe) représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre, et autres enfantillages de cette espèce, qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples, & forment un objet de luxe pour le bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présèpe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble, qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer, sur les dangers auxquels s'exposoit son époux ; mais quelques triomphes remportés sur sa sœur, ou sur ses voisines, sècheient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche, fut le dernier plaisir de ce genre. Je ne sais comment elle gagna une pleurésie, dont elle mourut au bout de quelques jours.

A sa mort nous n'aurions su que devenir, si le Barigel ne nous eut retirés chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier, qui nous fit traverser toute la Calabre, et

arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne, et nous présenta aux moines, qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffés polissons, que nous l'avions été à Bénévènt. Lorsque nous avons mangé la soupe des moines, mon père nous donnoit un tari à chacun, dont nous achetions des chataignes, et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port, et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin, nous étions d'heureux polissons — Lorsqu'un évènement, qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme l'on alloit chanter vèpres, je revins au portail de l'église, chargé de marons que j'avois achetés pour mes frères & pour moi, et j'en faisois les dividendes ; lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux, et précédée de deux chevaux de même couleur, qui couroient en liberté, sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit, et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme bracièr, qui donna le bras à une belle dame, ensuite un abbé, et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la hongroise, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. La petite hongreline étoit de velour bleu, brodée en or et garnie de zibeline, elle lui descendoit à la moitié des jambes, et couvroit même une partie de ses bottines, qui étoient en maroquin jeaune. Sa ceinture étoit en glands & cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries ; son bonnet également de velour bleu garni de zibeline étoit surmonté d'une houe de perles, qui tomboit sur une épaule. Enfin il avoit à la main, un livre de prières, monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit, à un garçon de mon âge, que ne sachant trop ce que je faisois, j'allai à lui, et lui offris deux chataignes que j'avois à la main ; mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisois, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre, étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon, que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble, qu'alors j'entendis aussi le petit Seigneur, pousser des cris affreux, mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance ; lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père, et de mes frères, qui me lavoient le visage, et cherchoient à arrêter l'hémorragie.

Cependant comme j'étois encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit Seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme bracièr, et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots, que Madame la Princesse de Rocca fiorita exigeoit, que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur que je lui avois causée, ainsi qu'à son Principino — et tout de suite les valets de pied mirent la sentence en exécution. Mon père, qui craignoit de perdre son asyle, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au gentilhomme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit : “ Faites finir ceci, où rappelez vous, que j'en ai assassiné qui en valoient dix de votre sorte. ” Le gentilhomme considérant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice ; mais comme j'étois encore couché sur le ventre, le Principino s'approcha de moi, et me donna un coup de pied dans le visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire, que depuis ce moment je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les douces joyes de cet âge, et longtemps après, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays, car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit, comme le jour, je ne songeai plus qu'à punir le Principino. Je me réveillais en sursaut, rêvant que je le tenois aux cheveux, et le rouois de coups, et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien, qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir, après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but, contre lequel je m'exerçois presque toute la journée.

Une fois, mon père me demanda ce que je faisois. Je lui répondis, que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino, et puis de m'enfuir & de me faire bandit. Mon père parut ne pas croire à ce

que je disois, mais il me sourit d'une manière, qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche, qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir, et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrai un petit ramoneur de ma connoissance qui me demanda où j'allois. Je lui racontai mon histoire, & il me conduisit aussitôt à son maître. Celui ci, qui manquoit de garçons, et ne savoit où en prendre pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit, que personne ne me reconnoîtroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent du la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des cheminées, & l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai, car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environ six mois, que j'exerçois ma profession, lorsque m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit, et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyeau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis ; mais je trouvai que sous le toit le tuyeau se séparoit en deux. Là j'aurois encore du appeler, mais je ne le fis point, et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser, et je me trouvai dans un beau salon ; mais le premier objet que j'y aperçus, fut mon Principino, en chemise & jouant aux volants.

Quoique ce petit sot eut sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux, & me pria de ne point l'emporter, et promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage, étoit devenue trop forte ; de plus, je m'étois bien vengé du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières, et en partie des coups de verges, mais j'avois encore sur le cœur, le coup de pied, qu'il m'avoit donné au visage, en me disant : " Managia la tua faccia de banditu ". Enfin, un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus, qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai. Puis je déchirai la chemise du Principino, et quand son dos fut à nud, je le déchirai aussi, ou du moins, je l'accommodai assez mal ; mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage, et lui dis : " Ciucio Maledetto, io no zuno lu diavolu, io zuno lu piciolu banditu delli Augustini. " Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint, et je remontai par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelloit, mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie, devant laquelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot, et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au Portail des Augustins, où je racontai à mon père, tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père m'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit : " Zoto, Zoto ! Gia vegio che tu sarai banditu. " Ensuite se tournant vers un homme qui étoit à côté de lui, il lui dit : " Padron Lettereo, prendete lo chiuostosto vui. "

Lettereo est un nom de baptême particulier à Messine. Il provient d'une lettre, que la vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville, et qu'elle doit avoir datée " l'an 1452 de la naissance de mon fils ". Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre, que les Napolitains au sang de Saint Janvier. Je vous fais ce détail, parcequ'un an & demi après, j'ai fait à la Madonna della lettera, une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque armé (soi disant) pour la pêche du corail, mais au fond contrebandier & même forban, selon que l'occasion s'en présentoit ; Ce qui lui arrivoit rarement, parcequ'il ne portoit pas de canons, et qu'il lui falloît surprendre des bâtiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine, mais Lettereo faisoit la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douane y avoient leur part, et d'ailleurs, le patron passoit pour être très libéral de Coltellades, ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin

il avoit une figure véritablement imposante ; sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien, que les gens d'un caractère timide, ne le voyoient point, sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé, étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques, et sa peau bise, étoit chamarrée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée, ont presque tous l'usage, de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de galère, des croix, et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit enchéri sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix, & sur l'autre une Madonne, desquelles images l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe épaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls, contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, les bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or, — tel étoit le Patron.

L'on prétend que dans sa jeunesse il avoit eu des bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore il étoit la coqueluche des femmes de son état, & la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connoître Lettereo, je vous dirai, qu'il avoit été l'ami intime d'un homme d'un vrai mérite, qui depuis a fait parler de lui, sous le nom du Capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble, dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voyes, et en même temps, il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asyle n'avoit rien à faire, qu'à panser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison, entroit volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer, que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père, que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura, que puisque j'avois été ramoneur, il ne me faudroit pas deux jours, pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté, car mon nouvel état me paroissoit plus noble, que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père & mes frères, et pris gayement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le Patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes, dont les figures répondoient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs, et leur tint ce discours : “ Anime managie quista criadura e lu filiu de Zotu, se uno de vui a outri, li mette la mano sopra, io li mangio l'anima. ” Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune, mais comme je vis deux mousses de mon âge, qui servoient les matelots, et mangeoient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire, et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite, comme je montois l'antenne, chacun s'empessa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue, dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mîmes à la voile, et arrivâmes le troisième jour au détroit de S^t Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques, occupées de la pêche du Corail. Nous nous mîmes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisons le semblant. Mais moi, en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageois & plongeois, comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flotille fut dispersée par une Grégalade, c'est le nom, que dans la Méditerranée l'on donne à un coup de vent de Nord-Est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage, connu sous le nom de la rade de S^t Pierre. C'est une plage déserte, sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une Polacre Vénitienne, qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire, et jetta l'ancre tout proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale, afin de paroître avoir du monde [*sic*]. Ce qui étoit presque une précaution superflue, car les batiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Vénitien vit, qu'il n'étoit composé que du Capitaine, du

Contre maître, de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus, que la voile de hune étoit déchirée, et qu'on la descendoit, pour la raccommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Muni de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile goudronnée, et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le temps se fut remis au beau, les matelots ne manquèrent pas de monter sur le hunier, pour déferler la voile ; mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre maître monta aussi, & fut suivi du Capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s'y glissa avec sept matelots, et aborda par l'arrière de la Polacre. Le Capitaine qui étoit sur la vergue leur cria : " A larga, Ladron, a larga ! " Mais Lettereo le coucha en joue, avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le Capitaine qui paroissoit un homme déterminé se jeta dans les haubans pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer, et on ne le revit plus. Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes pour les tenir en arrêt, & avec les trois autres, il se mit à parcourir l'intérieur du vaisseau. Dans la chambre du Capitaine il trouva un baril, de ceux où l'on met les olives. Mais comme il étoit un peu pesant, et cerclé avec soin, il pensa qu'il s'y trouveroit peut-être d'autres objets ; il l'ouvrit et fut agréablement surpris, d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas davantage, et sonna la retraite. Le détachement revint à bord, et nous mêmes à la voile ; comme nous rangions l'arrière du Vénitien, nous lui criâmes encore par raillerie " Viva S^t Marco " !

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne ; Aussitôt le Patron se rendit chez le consul de Naples, avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration : " Comme quoi son équipage avoit pris querelle avec celui d'une Polacre Vénitienne, & comme quoi le Capitaine Vénitien avoit malheureusement été poussé par un matelot, et étoit tombé dans la mer. " Une partie du baril d'olives fut employée, à donner à ce récit l'air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un goût décidé pour la piraterie auroit sans doute tenté d'autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa à Livourne un nouveau commerce, auquel il donna la préférence. Un juif appelé Nathan Lévi ayant observé que le Pape, et le roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoyes de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C'est pourquoi il fit fabriquer des monnoyes pareilles, dans une ville d'Angleterre, appelée Birmingham. Lorsqu'il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola, hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, & Lettereo se chargea du soin d'y transporter & débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable, et pendant plus d'un an, nous ne fîmes qu'aller et venir, toujours chargés de nos monnoyes Romaines et Napolitaines. Peut être même eussions nous pu continuer longtemps nos voyages, mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations, proposa aussi au juif, de faire fabriquer des monnoyes d'or et d'argent. Celui ci suivit son conseil, et établit à Livourne même, une petite fabrique de Sequins & de Scudi. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne, & prêt à mettre à la voile, on vint lui dire, que le Capitaine Pepo avoit ordre du Roi de Naples de l'enlever, mais qu'il ne pouvoit se mettre en mer, qu'à la fin du mois. Ce faux avis, n'étoit qu'une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent étoit favorable, il crut pouvoir faire encore un voyage, et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadrille de Pepo, composée de deux Galliottes et de deux Scampavies. Nous étions entourés, il n'y avoit nul moyen d'échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors, et gouverna sur la capitaine. Pepo étoit sur le pont, et donnoit des ordres pour l'abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue, et lui cassa un bras. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtiments mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés : " Mayna Ladro, mayna can senzafede " Lettereo mit à l'orse, en sorte que notre bande rasoit la surface de l'eau. Puis s'adressant à l'équipage, il nous dit : " Anime managie, io in galera non civado — Pregate per me la santissima Madonna della lettera " — Nous nous mêmes tous à genoux ; Lettereo mit des boulets de canon dans sa poche. Nous crûmes qu'il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s'y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s'arma d'une hache, et coupa l'amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l'autre bande, et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout à fait. D'abord, nous autres qui étions à genoux, nous

tombâmes tous sur les voiles, & lorsque le navire s'engouffra, celles ci par leur élasticité, nous rejettèrent heureusement, à plusieurs toises de l'autre côté.

Pepo nous repêcha tous, à l'exception du capitaine, d'un matelot et d'un mousse. À mesure que l'on nous tiroit de l'eau, l'on nous garottoit, et l'on nous jetoit dans le gavon de la capitane. Quatre jours après, nous abordâmes à Messine. Pepo fit avertir la justice, que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'étoit précisément l'heure du Corso — où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la marine. Nous marchions gravement, précédés et suivis par des sbirres.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu, et s'écria : “ Ecco lu picciolu banditu des Augustini ” En même temps il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux, et m'égratigna le visage. Comme j'avois les mains liées derrière le dos, j'avois de la peine à me défendre.

Cependant, me rappelant un tour, que j'avois vu faire à Livourne à des matelots anglois, je débarassai ma tête, et j'en donnai un grand coup au principino. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux, il tira un petit couteau de sa poche, et voulut m'en frapper. Je l'évitai, et lui donnant un croc en jambes, je le fis tomber lui même fort rudement, & même en tombant, il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en mains. La princesse qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens. Mais les Sbirres s'y opposèrent, et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long ; ils furent condamnés à recevoir l'estrapade, et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant au mousse qui étoit échappé, et à moi, nous fûmes relâchés, comme n'ayant pas l'âge compétent. Dès que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit, qu'il étoit mort, et que mes frères étoient mousses sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au Père Prieur. Je fus introduit, et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête, & le croc en jambes donnés au Principino.

Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit : “ Mon enfant, votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable. C'étoit un bien mal-acquis, auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu, et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant, nous avons osé en détourner quelques écus, que nous avons donnés au capitaine Espagnol, qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asyle dans ce couvent, par égard pour Madame la Princesse de Rocca-florita, notre illustre bienfaitrice. Mais mon enfant, vous irez à la ferme que nous avons au pied de l'Etna, et vous y passerez doucement les années de votre enfance. ” Après m'avoir dit ces choses, le Prieur appella un frère Laï, et lui donna des ordres relatifs à mon sort.

Le lendemain je partis avec le frère Laï. Nous arrivâmes à la ferme et je fus installé. De temps à autre l'on m'envoyoit à la ville, pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible, pour éviter le Principino. Cependant, une fois que j'achettois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut, et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelque temps après, je m'introduisis chez lui, à la faveur d'un déguisement, et sans doute, il m'eût été facile de l'assassiner, et je me repens tous les jours, de ne l'avoir point fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois, ni même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi, l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans, et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étois presque un homme, pour la force et le courage, ce qui ne doit point surprendre, si l'on considère, que l'air de la mer, et ensuite celui des montagnes, avoient fortifié mon tempérament.

J'avois donc quinze ans, lorsque je vis pour la première fois, le brave et digne Testa Lunga, le plus honnête & vertueux bandit, qu'il y ait eu en Sicile. Demain, si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter. Le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs, auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta, et chacun de nous fit sur son récit des réflexions analogues à son propre caractère. J'avouai, ne pouvoir refuser une sorte d'estime, à des hommes aussi courageux, que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie pour faire respecter la vertu — Zibeddé dit, qu'un petit bandit de seize ans, pouvoit bien inspirer de l'amour.

Nous soupâmes, et puis chacun fut se coucher. Les deux sœurs vinrent encore me surprendre. Emina me dit : “ Mon Alphonse, seriez vous capable de nous faire un sacrifice ? Il s'agit de votre intérêt, plus que du nôtre.

— Ma belle cousine (lui répondis-je) tous ces préambules ne sont point nécessaires. Dites moi naturellement ce que vous desirez.

— Cher Alphonse, (reprit Emina) nous sommes choquées, glacées par ce joyau, que vous portez au cou, et que vous appelez un morceau de la vraie croix.

— Oh ! pour ce joyau (dis-je aussitôt) ne me le demandez point. J'ai promis à ma mère de ne le point quitter, & je tiens toutes mes promesses ; ce ne seroit pas à vous d'en douter. ”

Mes cousines, ne répondirent point, furent un peu boudeuses, se radoucirent, et la nuit se passa à peu près comme la précédente. C'est à dire, que les ceintures ne furent point dérangées.

SEPTIEME JOURNÉE.

Le lendemain matin, je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines. Emina lisoit le Coran, Zibeddé essayoit des perles et des shawls. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses, qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le dîner Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-lunga. Je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit bourg, au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme, qui étoit venue le complimenter avec les autres femmes des notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage que ses vassaux lui offroient, par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de Madame Testa-lunga. Il lui expliqua sans détour l'effet qu'elle faisoit sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche, & l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place, tout homme d'honneur en eût fait autant.

Testa-lunga après avoir fait ce coup, se retira dans une église, où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se résolut à joindre quelques bandits qui s'étoient depuis peu, réfugiés sur les sommets de l'Etna. Il y alla, et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi, une prodigieuse quantité de lave, et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testa-lunga fortifia sa troupe, dans des repaires dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au vice roi, & lui demanda sa grace, et celle de ses compagnons. Le Gouvernement refusa, dans la crainte à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testa-lunga entra en pourparler avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit : “ Volons en commun ; je viendrai, et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres. ” C'étoit toujours voler, mais Testa-lunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui, que l'absolu nécessaire. Au

contraire, s'il traversoit un village, il faisoit tout payer au double ; si bien, qu'il devint en peu de temps, l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit, que plusieurs bandits de la troupe de mon père, avoient été joindre Testa-lunga, qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna, pour faire des courses dans le Val di Noto & le Val di Mazara. Mais, à l'époque dont je vous parle, c'est à dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val demoni, & un beau jour nous les vîmes arriver à la ferme des moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant n'approcheroit pas encore des hommes de Testa-lunga. Des habits de Miquelets, les cheveux dans une résille de soye, une ceinture de pistolets et de poignards ; une épée de longueur, et un fusil de même, tel étoit à peu près leur équipage de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules, et boire notre vin. Le quatrième on vint leur annoncer qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit, avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade dans une chemin creux, attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix, mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire les bandits revinrent à la ferme, et moi, qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé, que je me jettai aux pieds du chef, pour le conjurer, de me recevoir dans sa troupe. Testa-lunga demanda qui j'étois ? Je répondis que j'étois le fils du bandit Zoto ; — À ce nom chéri tous ceux qui avoient servi sous mon père, poussèrent un cri de joye. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras, me posa sur la table et dit “ Mes camarades, le lieutenant de Testa-lunga a été tué dans le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit notre Lieutenant. Ne voyez vous pas, que l'on donne des régiments aux fils des ducs et des princes, faisons pour le fils du brave Zoto, ce que l'on fait pour eux. Je réponds qu'il se rendra digne de cet honneur. ” Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur, et je fus proclamé à l'unanimité.

Mon grade, d'abord n'étoit que plaisanterie, et chaque bandit éclatoit de rire, en m'appellant “ Signor tenente ”. Mais il leur fallut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque, et le dernier à couvrir la retraite ; mais aucun d'eux, n'en savoit autant que moi, lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi, où d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissois le sommet des rochers, pour découvrir plus de pays, et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entières, tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre, que pour grimper sur un autre. Souvent même, il m'est arrivé, de passer les nuits sur les plus hauts chataigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvois plus résister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroye ; Tout cela ne m'étoit pas bien difficile, puisque j'avois été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin, que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimoit comme son fils, mais si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile, le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire, ne me rendit pas insensible aux douces distractions, que m'inspiroit mon âge. Je vous ai déjà dit, que chez nous les bandits étoient les héros du peuple, et vous jugez bien, que les bergères de l'Etna, ne m'auroient pas disputé leur cœur ; mais le mien étoit destiné, à se rendre à des charmes plus délicats, & l'amour lui réservoir une conquête plus flatteuse.

J'étois Lieutenant depuis deux ans, et j'en avois dix sept finis, lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le sud, parce qu'une nouvelle irruption du volcan, avoit détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à un chateau, appelé Rocca-florita, fief & manoir principal du Principino mon ennemi.

Je ne pensois plus guères aux injures que j'en avois reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit pas vous surprendre, dans nos climats, les cœurs sont implacables. Si le principino eût été dans son château, je crois, que je l'aurois mis à feu, et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connoissoient mes motifs, me secondoient de leur mieux. Les domestiques du château, qui avoient d'abord voulu nous résister, ne résistèrent point au bon vin de leur maître, que nous répandions à grands flots. Ils furent des nôtres. Enfin nous fîmes de Rocca-florita, un véritable pays de cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième nos espions m'avertirent, que nous allions être attaqués par

tout le régiment de Siracuse, et que le Principino viendrait ensuite avec sa mère, & plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester, & je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu, qui étoit à l'extrémité du jardin ; cependant j'avois eù la précaution de faire un trou dans la muraille du jardin, pour faciliter mon évacion.

Enfin je vis arriver le régiment, qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de Litières, dans lesquelles étoient les Dames, et dans la dernière étoit le Principino lui même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de soldats, et lorsqu'il sut, que personne de nous, n'étoit resté dans le château, il y entra avec les dames, et quelques Gentilhommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre, une source d'eau fraîche, une table de marbre, et des bancs. C'étoit la partie du jardin, la plus ornée. Je supposai, que la société ne tarderoit pas à s'y rendre, et je résolus de l'attendre, pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demie heure, je vis venir une jeune personne à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté, et l'impression qu'elle fit sur moi, fut si forte et si subite, que je serois peut être tombé du haut de mon arbre, si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisois quelquefois, pour me reposer avec plus de sureté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre, et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai de manière, à ce que je pouvois la voir, sans être moi même aperçu. Alors je vis le Principino, qui s'avançoit, tenant un bouquet à la main. Il y avoit près de trois ans, que je ne l'avois vû. Il s'étoit formé. Sa figure étoit belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière, dont je lui sus bon gré. Cependant le Principino l'aborda d'un air content de lui même, & lui dit : “ Ma chère promise, voici un bouquet, que je vous donnerai, si vous me promettez, de ne jamais plus me parler de ce petit gieux de Zoto. ”

La demoiselle répondit : “ Monsieur le Prince, il me semble que vous avez tort de mettre des conditions à vos faveurs, & puis, quand je ne vous parlerois pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendroit. Votre nourrice elle même, ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vu, un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. ”

Le Principino fort piqué repliqua : “ Mademoiselle Sylvia, souvenez vous que vous êtes ma promise. ” Sylvia ne répondit point, & fondit en larmes.

Alors le Principino furieux, lui dit : “ Meprisable créature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voilà ce que tu mérites ” En même temps il lui donna un soufflet.

Alors la Demoiselle s'écria : “ Zoto, que n'es tu ici, pour punir ce lâche ! ” Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus, & je dis au Prince : “ Tu dois me reconnoître, je suis bandit et je pourrois t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeller à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres nobles. ” J'avois sur moi deux poignards et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'une de l'autre, et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanoui sur un banc.

Sylvia prit alors la parole, et me dit : “ Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince, ou bien être mise au couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie. ” et elle se jeta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas prier. Cependant il falloit empêcher le Prince, de troubler notre retraite. Je pris un poignard, et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc sur lequel il étoit assis. Il poussa un cri, et retomba évanoui. — Nous sortîmes par le trou que j'avois fait dans le mur du jardin, et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maitresses ; ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obéir en tout à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Silvia, lorsque je fus obligé de la quitter, pour reconnoître les changements que la dernière éruption avoit fait dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes, qu'auparavant je n'avois pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux, où je n'aurois auparavant vu, que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Silvia

avoit attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas, à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi, parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours " il monte " ou le mont par excellence. Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appelons la tour du philosophe ; mais je ne pus y parvenir. Un gouffre qui s'étoit ouvert sur les flancs du volcan, avoit vomi un torrent de lave, qui se divisant un peu, audessus de la tour, et se rejoignant un mille audessus, y formoit une isle tout à fait inabordable.

Je sentis tout de suite l'importance de cette position, et de plus, nous avions dans la tour même, un dépôt de chataignes, que je ne voulois pas perdre. À force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passé d'autres fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plustôt dans la tour elle même. Aussitôt je résolus, de placer dans cette isle, tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillages. J'en ornai une, autant que je le pus. Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la colonie, qui fut enchantée de son nouvel asyle.

Aprésent, lorsque je reporte ma mémoire au temps que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé, au milieu des cruelles agitations, qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes, par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obéissoit à mes ordres, et tout étoit soumis à ma chère Silvia. Enfin, pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer, que si quelque jour vous voulez en entendre le récit, il vous donnera plus de satisfaction, que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes qui ne puissent compter de beaux jours ; Mais je ne sais, s'il y en a, qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi, ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entre eux. Nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maitresse de son camarade, et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de notre isle, ou plustôt elle n'en étoit qu'exilée pour un temps, car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino devint amoureux de Silvia, et sa passion étant très forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maitresse n'y répondoit pas, et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guérir Antonino, que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro, que je détestois au contraire à cause de sa lâcheté, et si Testa-lunga m'en avoit cru, il l'auroit dès longtemps chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino, et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Silvia, et lui fit accroire, que j'avois une maitresse dans un village voisin. Silvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint, que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même temps Antonino instruit par Moro, redoubla d'assiduités auprès de Silvia, et il prit un air de satisfaction, qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démêler des trames de ce genre. Je poignardai Sylvia & Antonino. Celui ci qui ne mourut pas sur le champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scélérat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua, que le Prince de Rocca-fiorita l'avoit payé, pour me faire périr ainsi que Silvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à notre troupe, que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine, et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde joindre son confident, & mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur, et même de ma gloire. Mon courage tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sureté de mes camarades, je perdus bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer, que depuis lors, je suis devenu un brigand des plus ordinaires.

Peu de temps après Testa-lunga mourut d'une pleuresie, et toute sa troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne, me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baie de Taormine, et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparâmes d'un Senaut, sur lequel nous arrivâmes aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaînes de montagnes, qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena, et je n'eus point lieu de m'en repentir.

J'enlevai deux convois de piastres, et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le Gouverneur de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs, et fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté le grand Scheïk des Gomelez me proposa d'entrer à son service, et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti ; voyant qu'on ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée, et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connoissois ces deux hommes, et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités d'avoir été pendus à notre place, et que la nuit ils se détachent du gibet, pour commettre mille désordres. Je n'en ai pas été témoin, & je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de lune, j'ai bien vu, que les deux pendus n'y étoient point, et le matin ils y étoient de nouveau.

Voilà mes chers maitres, le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en auront pas le temps, car notre embarquement est prêt, et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira, et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur : “ Cet homme avoit bien raison, le temps du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours, que nous ne retrouverons peut être jamais. ” Le souper ne fut point gai, et je me hâtai de souhaiter le bon soir à mes cousines. J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher, et réussir mieux, à dissiper leur mélancolie.

Elles y vinrent aussi plustôt que de coutûme, et pour comble de plaisir, elles avoient leurs ceintures dans leurs mains ; cet emblème n'étoit pas difficile à comprendre ; cependant Emina prit la peine de me l'expliquer — Elle me dit : “ Cher Alphonse, vous n'avez point mis de bornes à votre dévouement pour nous, nous ne voulons point en mettre à notre reconnaissance. Peut être allons nous être séparés pour toujours. Ce seroit pour d'autres femmes un motif d'être sévères ; mais nous voulons vivre dans votre souvenir, et si les femmes que vous verrez à Madrid l'emportent sur nous, pour les charmes de l'esprit et de la figure, elles n'auront du moins pas l'avantage de vous paroître plus tendres ou plus passionnées. Cependant mon Alphonse, il faut encore que vous nous renouvellez le serment que vous avez déjà fait, de ne point nous trahir, et jurez encore de ne pas croire le mal, que l'on vous dira de nous. ” Je ne pus m'empêcher de rire un peu, de la dernière clause, mais je promis ce qu'on voulut, et j'en fus recompensé par les plus douces caresses. Puis Emina me dit encore : “ Mon cher Alphonse, cette relique qui est à votre cou nous gêne. Ne pouvez vous la quitter un instant ? ” Je refusai, mais Zibeddé avoit des ciseaux à la main, elle les passa derrière mon cou, et coupa le ruban. Emina se saisit de la relique et la jeta dans une fente du rocher. “ Vous la reprendrez demain ; (me dit-elle) en attendant mettez à votre cou cette tresse tissue de mes cheveux, et de ceux de ma sœur, et le talisman qui y est attaché, préserve aussi de l'inconstance, du moins si quelque chose peut en préserver les amants. ” Puis Emina tira une épingle d'or qui retenoit sa chevelure, et s'en servit pour fermer exactement les rideaux de mon lit.

Je ferai comme elle, et je jetterai un rideau sur le reste de cette scène. Il suffira de savoir que mes charmantes amies devinrent mes épouses. Il est sans doute des cas où la violence ne peut sans crime répandre le sang innocent. Mais il en est d'autres, où tant de cruauté sert l'innocence en la faisant paroître dans tout son jour. Ce fut aussi ce qui nous arriva, et j'en conclus que mes cousines n'avoient pas eu une part bien réelle à mes songes de la Venta-Quemada.

Cependant nos sens se calmèrent, et nous étions assez tranquilles, lorsqu'une cloche fatale vint à sonner minuit. Je ne pus me défendre d'un certain saisissement, et je dis à mes cousines, que je craignois que nous ne fussions menacés de quelqu'évènement sinistre. “ Je le crains comme vous (dit Emina) et le danger en est prochain, mais écoutez bien ce que je vous dis : Ne croyez pas le mal qu'on vous dira de nous. N'en croyez pas même à vos yeux. ”

En cet instant les rideaux de mon lit s'ouvrirent avec fracas, et je vis un homme d'une taille majestueuse, habillé à la moresque. Il tenoit l'Alcoran d'une main, et un sabre dans l'autre. Mes cousines se jettèrent à ses pieds, et lui dirent : “ Puissant Scheïk des Gomelez ! pardonnez nous ” Le

Scheïk répondit d'une voix terrible : " Adonde estan las fahas ? " (où sont vos ceintures ?)

Puis se tournant vers moi, il me dit : " Malheureux Nazaréen, tu as déshonoré le sang des Gomelez. Il faut te faire mahométan ou mourir. "

J'entendis un affreux hurlement, et j'aperçus le démoniaque Pascheco, qui me faisoit des signes dans le fond de la chambre ; mes cousines l'aperçurent aussi, elles se levèrent avec fureur, saisirent Pascheco, et l'entraînaient hors de la chambre.

" Malheureux Nazaréen (reprit encore le Sheïk des Gomelez) avale d'un trait le breuvage contenu dans cette coupe, ou tu périras d'une mort honteuse, et ton corps suspendu entre ceux des frères de Zoto y sera la proie des vautours, et le jouet des esprits de ténèbres, qui s'en serviront dans leurs infernales métamorphoses " Il me parut qu'en pareille occasion l'honneur me commandoit le suicide. Je m'écriai avec douleur : " Oh mon père ! à ma place vous eussiez fait comme moi. " Puis je pris la coupe, et la vidai d'un trait. Je sentis un malaise affreux, et tombai sans connaissance.

HUITIEME JOURNÉE.

Puisque j'ai l'honneur de vous raconter mon histoire, vous jugez bien que je ne suis point mort du poison que j'avois cru prendre. Je tombai seulement en défaillance et j'ignore combien de temps j'y suis resté. Tout ce que j'en sais, c'est que je me suis réveillé sous le gibet de Los Hermanos, et pour cette fois je me réveillai avec une sorte de plaisir, car au moins j'avois la satisfaction de voir que je n'étois point mort ; Je ne me réveillai pas non plus entre les deux pendus, j'étois à leur gauche, et je vis à leur droite un autre homme, que je pris aussi pour un pendu, parcequ'il paroisoit sans vie, et qu'il avoit une corde au cou. Cependant je reconnus qu'il dormoit, et je le réveillai. L'inconnu voyant où il étoit, se mit à rire, et dit " Il faut convenir que dans l'étude de la cabale on est sujet de fâcheuses méprises. Les mauvais Génies savent prendre tant de formes, que l'on ne sait à qui l'on a à faire. Mais (ajouta-t-il) pourquoi ai-je une corde au cou ? je croyois y avoir une tresse de cheveux. " Puis il m'aperçut et me dit : " Ah ! vous êtes bien jeune pour un cabaliste ; mais vous avez aussi une corde au cou. " Efectivement j'en avois une. Je me rappelai qu'Emina avoit passé à mon cou, une tresse tissée de ses cheveux & de ceux de sa sœur, et je ne savois qu'en penser.

Le cabaliste me fixa quelques instants, et puis il me dit : " Non, vous n'êtes pas des nôtres ; vous vous appelez Alphonse, votre mère étoit une Gomelez ; Vous êtes Capitaine aux Gardes Wallones, brave, mais encore un peu simple. N'importe, il faut sortir d'ici, & puis nous verrons ce qu'il y aura à faire. "

La porte du gibet se trouvoit ouverte. Nous en sortîmes, et je revis encore la vallée maudite de Los hermanos. Le cabaliste me demanda où je voulois aller ? Je lui répondis que j'étois décidé à suivre le chemin de Madrid. " Bon, (me dit-il) je vais aussi de ce côté là, mais commençons d'abord par prendre quelque nourriture. " Il tira de sa poche une tasse de vermeil, un pot rempli d'une sorte d'opiat, & un flacon de cristal, qui contenoit une liqueur jaunâtre. Il mit dans la tasse une ceuillerée d'opiat, versa dedans quelques gouttes de liqueur, et me dit d'avalier le tout. Je ne me le fis point répéter, car le besoin me faisoit défaillir. L'elixir étoit merveilleux. Je m'en sentis tellement restauré, que je n'hésitai point à me mettre en marche à pied, ce qui sans cela m'eût paru difficile.

Le soleil étoit déjà assez haut, lorsque nous aperçûmes la malencontreuse Venta Quemada. Le Cabaliste s'arrêta et dit : " Voici un cabaret où l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions ; J'y ai laissé de certaines provisions qui nous feront du bien. "

Nous entrâmes en effet dans la désastreuse Venta, et nous trouvâmes dans la salle à manger, une table couverte, et garnie d'un pâté de perdrix, et de deux bouteilles de vin. Le cabaliste paroisoit avoir bon appetit, et son exemple m'encouragea, sans cela je ne sais si j'aurois pu prendre sur moi, de manger, car tout ce que j'avois vu depuis quelques jours, bouleversoit tellement mes esprits, que je ne savois plus ce que je faisois, et si quelqu'un l'eût entrepris, il seroit parvenu à me faire douter de ma propre existence.

Lorsque nous eûmes achevé de diner, nous nous mîmes à parcourir les chambres, et nous arrivâmes

à celle où j'avois couché le jour de mon départ d'Anduhar. Je reconnus mon malheureux grabat, et m'y étant assis, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m'étoit arrivé, et surtout aux évènements de la caverne. Je me rappelai qu'Emina m'avoit averti de ne pas croire le mal qu'on me diroit d'elle — J'étois occupé de ces réflexions, lorsque le cabaliste me fit remarquer quelque chose de brillant entre les ais mal joints du plancher. J'y regardai de plus près, et je vis que c'étoit la relique, que les deux sœurs avoient otée de mon cou. J'avois vu qu'elles l'avoient jettée dans une fente du rocher de la caverne, & je la retrouvais dans une fente du plancher. Je me mis à imaginer que je n'étois réellement pas sorti de ce malheureux cabaret, et que l'hermite, l'inquisiteur, et les frères de Zoto, étoient autant de fantômes produits par des fascinations magiques. Cependant à l'aide de mon épée je retirai la relique, et je la remis à mon cou.

Le cabaliste se prit à rire, et me dit : “ Ceci vous appartient donc Seigneur Cavalier. Si vous avez couché ici, je ne suis point surpris, que vous vous soyez réveillé sous le gibet. — N'importe il faut nous remettre en marche, nous arriverons bien ce soir à l'hermitage. ”

Nous nous remîmes en route, et nous n'étions pas encore à moitié chemin, lorsque nous rencontrâmes l'hermite qui paroissoit avoir bien de la peine à marcher. Du plus loin qu'il nous aperçut il s'écria : “ Ah ! mon jeune ami, je vous cherchois, revenez à mon hermitage. Arrachez votre ame des griffes de Satan, mais soutenez moi. J'ai fait pour vous de cruels efforts. ” Nous nous reposâmes et puis, nous continuâmes à marcher, et le vieillard put nous suivre, en s'appuyant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Enfin, nous arrivâmes à l'hermitage.

La première chose que j'y vis fut Pascheco, étendu dans le milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, ou du moins il avoit la poitrine déchirée par ce râle affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas. L'hermite prit de l'eau bénite, et en aspergea le démoniaque en lui disant : “ Pascheco, Pascheco ! au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de nous dire, ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco frémit, fit entendre un long hurlement, et commença en ces termes :

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle, et vous y chantiez des Litanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte, et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chèvre blanche. Je crus donc que c'étoit elle, et je pensai, qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit m'en rappeler. Je le crus d'autant plus aisément, que la même chose étoit réellement arrivée quelques jours auparavant. Je sortis donc de votre cabane, et je vis effectivement votre chèvre blanche, qui me tournoit le dos, et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir, pour lui rendre le service qu'elle me demandoit, mais elle s'échappa de mes mains, et toujours s'arrêtant & m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice, qui est près de votre hermitage.

Lorsque nous y fumes arrivés, la chèvre blanche se changea en un bouc noir ; cette métamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin, et puis, se dressant sur ses pieds de derrière, et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur, que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi, et me reçut sur son dos, sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tardèrent pas à m'assaillir ; car dès que ce maudit bouc, m'eut senti sur son dos, il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne faisoit qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés. Enfin il se secoua, et je tombai je ne sais comment, dans le fond d'une caverne ; Là je vis le jeune cavalier, qui ces jours derniers a couché dans notre hermitage. Il étoit sur son lit, et avoit auprès de lui, deux filles très belles, habillées à la moresque ; Ces deux jeunes personnes après lui avoir fait quelques caresses, ôtèrent de

son cou, une relique qui y étoit, et dès ce moment elles perdirent leur beauté à mes yeux, et je reconnus en elles les deux pendus de la vallée de Los Hermanos. Mais le jeune cavalier les prenant toujours pour des personnes charmantes, leur prodigua les noms les plus tendres. Alors l'un des pendus ôta la corde qu'il avoit à son cou, et la mit au cou du cavalier, qui lui en témoigna sa reconnaissance par de nouvelles caresses. Enfin ils fermèrent leurs rideaux, & je ne sais ce qu'ils firent alors, mais je pense, que c'étoit quelque affreux péché.

Je voulois crier, mais je ne pus proférer aucun son ; cela dura quelque temps ; enfin, une cloche sonna minuit, et bientôt après je vis entrer un démon, qui avoit des cornes de feu, et une queue enflammée, que quelques petits diables portoient derrière lui.

Ce démon tenoit un livre dans une main, et une fourche dans l'autre. Il menaça le cavalier de le tuer, s'il n'embrassoit la religion de Mahomet. Alors voyant le danger où se trouvoit l'âme d'un chrétien, je fis un effort, et il me semble que j'étois parvenu à me faire entendre. Mais au même instant, les deux pendus sautèrent sur moi, et m'entraînèrent hors de la caverne, où je trouvai le bouc noir. L'un des deux pendus se mit à cheval sur le bouc, et l'autre sur mon cou, et puis ils nous forcèrent à galopper par monts et par vauds. Le pendu que je portois sur mon cou, me pressoit les flancs, à coups de talons, mais trouvant que je n'allois pas encore à son gré, tout en courant, il ramassa deux scorpions, les attacha à ses pieds, en manière d'éperons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Enfin, nous arrivâmes à la porte de l'hermitage, où ils me quittèrent. Ce matin, mon père, vous m'y avez trouvé sans connoissance. Je me crus sauvé, lorsque je me vis dans vos bras, mais le venin des scorpions a pénétré dans mon sang. Il me déchire les entrailles ; je n'y survivrai point. — Ici, le démoniaque poussa un affreux hurlement & se tût.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Mon fils ! Vous l'avez entendu, se peut-il, que vous ayez été en conjonction charnelle avec ces deux démons ? Venez, confessez vous, avouez votre coulpe. La clémence divine est sans bornes. Vous ne répondez pas, seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Après avoir donné quelques instants à la réflexion, je répondis : “ Mon père, ce gentilhomme démoniaque a vu d'autres choses que moi ; L'un de nous a eu les yeux fascinés, et peut être avons nous mal vu tous les deux. Mais voici un Gentilhomme Cabaliste, qui a aussi couché à la Venta Quemada. S'il veut nous conter son aventure, peut être y trouverions nous de nouvelles lumières sur la nature des évènements, qui nous occupent depuis quelques jours.

— Seigneur Alphonse, (répondit le cabaliste) les gens qui comme moi s'occupent des sciences occultes, ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai cependant, de contenter votre curiosité autant que cela sera en mon pouvoir ; mais ce ne sera pas ce soir, s'il vous plait. Soupons & allons nous coucher, demain, nos sens seront plus rassés. ”

L'Anachorète nous servit un souper frugal, après lequel chacun ne songea plus, qu'à se coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons, pour passer la nuit auprès du démoniaque, & je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore. Je m'y couchai. L'hermite me souhaite le bon-soir, et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermeroit la porte en s'en allant.

Lorsque je me vis seul, je songeai au récit de Pascheco ; Il étoit certain que je l'avois vu dans la caverne. Il l'étoit aussi, que j'avois vu mes cousines sauter sur lui & l'entraîner hors de la chambre ; mais Emina m'avoit averti de ne point mal penser d'elle, ou de sa sœur. Enfin les démons qui s'étoient emparés de Pascheco, pouvoient aussi troubler ses sens, et l'assaillir de toutes sortes de visions. Enfin, je cherchois encore des motifs pour justifier et aimer mes cousines, lorsque j'entendis sonner minuit...

Bientôt après j'entendis frapper à la porte, et comme les bélements d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte, et je dis d'une voix forte : “ Si tu es le diable, tâches d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ”

La chèvre se tut... J'allai me coucher, et dormis jusqu'au lendemain.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit, & me dit : " Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit, assailli mon malheureux hermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de Satan. Je ne sais non plus, que penser de l'homme qui est venu avec toi, et qui se dit Cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco, et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est pas servi des exorcismes, prescrits par le rituel de notre sainte église. Viens dans ma cabane, nous déjeunerons, et puis nous lui demanderons son histoire, qu'il nous a promise hier au soir. "

Je me levai, et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco, étoit devenu plus supportable, et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche. Il n'écumoit plus, et son œuil unique paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste, qui me répondit que ce n'étoit là, qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeuner qui consistoit en lait bien chaud, et des châtaignes.

Tandis que nous déjeunions, nous vîmes entrer un homme sec et hâve, dont toute la figure avoit quelque chose d'effrayant, sans que l'on put dire précisément, ce que c'étoit en lui, qui inspiroit ainsi l'épouvante. L'inconnu se mit à genoux devant moi, et ôta son chapeau. Alors je vis qu'il avoit un bandeau sur le front. Il me présenta son chapeau, de l'air dont on demande l'aumône. J'y jettai une pièce d'or. L'extraordinaire mendiant me remercia, et ajouta : " Seigneur Alphonse, votre bienfait ne sera pas perdu, je vous avertis, qu'une lettre importante vous attend à Puerto-Lapiche. N'entrez pas en Castille, sans l'avoir lue. " Après m'avoir donné cet avis, l'inconnu se mit à genoux devant l'hermite, qui remplit son chapeau de châtaignes. Puis il se mit à genoux devant le cabaliste, mais se relevant aussitôt, il lui dit : " Je ne veux rien de toi. Si tu dis ici qui je suis, tu t'en repentiras. " Puis il sortit de la cabane.

Lorsque le mendiant fut sorti, le cabaliste se prit à rire, et nous dit : " Pour vous faire voir, le peu de cas que je fais des menaces de cet homme, je vous dirai d'abord qui il est ; c'est le Juif errant, dont peut être, vous avez entendu parler. Depuis environ mille sept cent ans, il ne s'est ni assis, ni couché, ni reposé, ni endormi. Tout en marchant, il mangera vos châtaignes, et d'ici à demain matin, il aura fait soixante lieues. Pour l'ordinaire il parcourt en tous sens, les vastes déserts de l'Afrique. Il s'y nourrit de fruits sauvages, et les animaux féroces ne peuvent lui faire de mal, à cause du signe sacré du Thau, imprimé sur son front, et qu'il voile avec un bandeau, comme vous l'avez vu. Il ne paroît guères dans nos contrées, à moins d'y être forcé par les opérations de quelque cabaliste. Au reste je vous assure que ce n'est pas moi, qui l'ai fait venir, car je le déteste. Cependant je conviens qu'il est informé de beaucoup de choses, et je ne vous conseille point Seigneur Alphonse, de négliger l'avis qu'il vous a donné.

— Seigneur Cabaliste, (lui répondis-je) le juif m'a dit qu'il y avoit à Puerto-Lapiche une lettre pour moi. J'espère y être après demain, et je ne manquerai pas de la demander.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre si longtemps (dit le cabaliste) et il faudroit que j'eusse bien peu de crédit dans le monde des génies, pour ne pas vous faire avoir cette lettre plutôt. " Alors il se retourna du côté de son épaule droite, et prononça quelques mots d'un ton impératif. Au bout de cinq minutes nous vîmes tomber sur la table une grosse lettre à mon adresse. Je l'ouvris, et j'y lus, ce qui suit :

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de notre roi Don Fernand quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu, de mécontenter le saint tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci joint un congé de trois mois. Passez ce temps sur les frontières de la Castille et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquiliser votre respectable père, et de lui faire voir cette affaire sous un point de vue, qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné, Don Sanche de Tor de Pennas
Ministre de la guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme, et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés.

Nous fîmes compliment au Cabaliste sur la célérité de ses couriers. Puis nous le priâmes de tenir sa promesse, et de nous conter, ce qui lui étoit arrivé la nuit dernière, à la Venta Quemada. Il nous répondit comme la veille, qu'il y auroit bien des choses dans son récit, que nous ne pourrions comprendre ; mais après avoir réfléchi un instant, il commença en ces termes :

Histoire du Cabaliste.

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom, que je possède un joli chateau, à une lieue d'ici. Mais mon véritable nom, est Rabi Sadok ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des astres sur ma destinée, commença à se manifester dès l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joye, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde, précisément à l'entrée du soleil, dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art, pour que cela arrivât ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamon étoit le premier astrologue de son temps. Mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé celle de la cabale, jusqu'à un degré, où nul Rabbin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille, qui naquit sous le signe des gémeaux. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans, et ma sœur huit, que nous savions déjà l'Hébreu, le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin, & plusieurs autres langues mortes, ou mourantes. De plus, nous pouvions sans le secours d'un crayon, combiner toutes les lettres d'un mot, de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année, que l'on nous boucla tous les deux, avec beaucoup d'exactitude, & pour que rien ne démentit la pruderie du signe sous lequel j'étois né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles, et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous initier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoohâr, ou livre lumineux appelé ainsi, parcequ'on n'y comprend rien du tout, tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de l'entendement. Ensuite nous étudiâmes le Siphra Dzaniutha, ou livre occulte, dont le passage le plus clair, peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba, et Hadra Sutha, c'est à dire au grand & petit Sanhédrin. Ce sont des dialogues, dans lesquels Rabbi-Siméon fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaisant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples, et leur révèle cependant les plus étonnans mystères, ou plutôt toutes ces révélations, qui nous viennent directement du prophète Elie, lequel quitta furtivement le séjour céleste, et assista à cette assemblée, sous le nom supposé du Rabin Abba. Peut être vous imaginez vous, vous autres, avoir acquis quelqu'idée de ces divins écrits, par la traduction latine, que l'on a imprimée avec l'original chaldéen en l'année 1684. dans une petite ville de l'Allemagne, appelée Francfort, mais nous nous rions de la présomption de ceux, qui imaginent que pour lire, il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourroit suffire en effet, pour de certaines langues modernes, mais dans l'hébreu, chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations et les accents convenables, pourroit abîmer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunai créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même. La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'ame. Quoique profane, vous pouvez aisément en conclure, qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les

intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances, mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces, et d'en avoir la conviction intérieure — Mais nos félicités Cabalistiques, furent bientôt interrompues, par le plus funeste de tous les évènements. Tous les jours nous remarquions, ma sœur et moi, que nôtre père Mamon, perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur, qui auroit revêtu une forme humaine, seulement pour être perceptible aux sens grossiers, des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air étoit si vénérable et divin, que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à genoux — Il nous y laissa, et nous montrant une horloge de sable, il nous dit : “ Avant que ce sable se soit écoulé, je ne serai plus... Ne perdez aucune de mes paroles... Mon fils ! je m'adresse d'abord à vous... Je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon, et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu'à être de simples mortelles. Mais Salomon avoit révélé à la Reine, le grand nom de celui qui est. La Reine le proféra à l'instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent, et reçurent les deux jumelles, avant qu'elles eussent touché le séjour impur, que l'on nomme terre — Ils les portèrent dans la sphère des filles d'Elohim, où elles reçurent le don de l'immortalité, avec le pouvoir de le communiquer à celui qu'elles choisiroient pour leur époux commun — Ce sont ces deux épouses ineffables, que leur père a eù en vue, dans son Schir-haschirim, ou cantique des cantiques. Etudiez ce divin Epithalame de neuf en neuf versets — Pour vous, ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires ; en un mot, les Gémeaux célestes. Ils seront vos époux — que dis-je — votre cœur sensible, je crains qu'un mortel... le sable s'écoule... je meurs... ”

Après ces mots, mon père s'évanouit, et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu'un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux ; Je les renfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes des Chérubins.

Vous jugez bien, que l'espoir de jouir de l'immortalité et de posséder deux épouses célestes, me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques ; mais je fus des années, avant que d'oser m'élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix huitième ordre. Cependant m'enhardissant peu à peu, j'essayai l'année passée, un travail sur les premiers versets du Schir-haschirim. A peine en avois-je composé une ligne, qu'un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s'écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m'effraya point ; au contraire j'en conclus, que mon opération étoit bien faite. Je passai à la seconde ligne ; lorsqu'elle fut achevée, une lampe que j'avois sur ma table, sauta sur le parquet, y fit quelques bonds, et alla se placer devant un grand miroir, qui étoit au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très jolis. Puis, deux autres petits pieds. J'osai me flatter, que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas, devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds, jusqu'à la cheville. Puis la nuit d'après, je vis les jambes jusqu'aux genoux ; mais le soleil sortit du signe de la vierge, et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des gémeaux ma sœur fit des opérations semblables aux miennes, et eut une vision non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison, qu'elle ne fait rien, à mon histoire.

Cette année ci, je me préparois à recommencer, lorsque j'appris qu'un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j'eus à son sujet avec ma sœur, m'engagea à l'aller voir à son passage. Je partis un peu tard, & n'arrivai ce jour là, qu'à la Venta Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m'établis dans la chambre à manger, et j'ordonnai au petit Nemraël de m'apporter à souper. Ce Nemraël est un petit génie d'une nature très abjecte, que j'emploie à des commissions pareilles, et c'est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Anduhar, où couchoit un prieur de Bénédictins, s'empara sans façons de son souper, et me l'apporta. Il consistoit dans ce pâté de perdrix, que vous avez trouvé le lendemain

matin. Quant à moi, j'étois fatigué, et j'y touchai à peine. Je renvoyai Nemraël chez ma sœur, & j'allai me coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une cloche, qui sonna douze coups. Après ce prélude je m'attendois à voir quelque revenant, et je me préparois même à l'écarter, parcequ'en général ils sont incommodes & fâcheux. J'étois dans ces dispositions, lorsque je vis une forte clarté sur une table, qui étoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel, qui s'agitoit devant un pupitre, comme les rabbins font, quand ils prient. Il n'avoit pas plus d'un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupître, et son livre. Je reconnus bientôt, que ce n'étoit pas là un revenant mais un génie du vingt-septième ordre. Je ne savois pas son nom, et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule, qui a quelque pouvoir, sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel, se tourna de mon côté et me dit : " Tu as commencé tes opérations à rebours, et voilà pourquoi les filles de Salomon se sont montrées à toi, les pieds les premiers. Commence par les derniers versets, & cherche d'abord le nom des deux beautés célestes. " Après avoir ainsi parlé, le petit rabbin disparut. Ce qu'il m'avoit dit, étoit contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schir-haschirim, et cherchant le nom des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé. J'en fus très surpris ; cependant je commençai les évocations. Alors la terre s'agita sous mes pieds, d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête, et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière, dans les bras de quelques jeunes gens, plus beaux que des anges ; L'un d'eux me dit : " Fils d'Adam ! reprends tes esprits, tu es ici, dans la demeure de ceux, qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le patriarche Hénoch, qui a marché devant Elohim, et qui a été enlevé de dessus la terre. Le prophète Elie est notre grand prêtre, et son chariot sera toujours à ton service, quand tu voudras te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Egregors, nés du commerce des fils d'Elohim, avec les filles des hommes. Tu verras aussi parmi nous, quelques Néphelims, mais en petit nombre. Viens, nous allons te présenter à nôtre Souverain. "

Je les suivis, et j'arrivai au pied du trône sur lequel siég[e]oit Hénoch ; Je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens, plus haut que sa barbe, qui ressembloit assez à cette lumière pâle, que nous voyons autour de la lune, dans les nuits humides — Je craignis que mon oreille ne pût soutenir le son de sa voix, mais sa voix étoit plus douce, que celle des orgues célestes — Cependant il l'adoucit encore, pour me dire. " Fils d'Adam ! l'on va t'amener tes épouses. " Aussitôt je vis entrer le prophète Elie, tenant les mains de deux beautés, dont les appas ne sauroient être conçus par les mortels. C'étoient des charmes si délicats, que leurs ames se voyoient au travers, et l'on appercevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines, et se mêloit à leur sang. Derrière elles deux Néphélins portoient un trépied, d'un métal aussi supérieur à l'or, que celui ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains, dans celles des filles de Salomon, & l'on mit à mon cou une tresse tissée de leurs cheveux. Une flamme vive et pure, sortant alors du trépied, consuma en un instant, tout ce que j'avois de mortel — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire, et embrasée d'amour. On ouvrit une grande fenêtre, qui communiquoit avec le troisième ciel, et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement... Mais, vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gibet de los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infâmes cadavres, aussi bien que le cavalier que voilà. J'en conclus, que j'ai eù à faire à des esprits très malins, et dont la nature ne m'est pas bien connue ; je crains même beaucoup, que toute cette aventure ne me nuise, auprès des véritables filles de Salomon, dont je n'ai vu que le bout des pieds.

" Malheureux aveugle (dit l'Hermite) et que regrettes tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier, qui par un endurcissement funeste, ne veut point nous avouer ses fautes. Alphonse ! mon fils Alphonse, repens toi, il en est encore temps ! "

Cette obstination de l'hermite, à me demander des aveux, que je ne voulois point lui faire, me déplut beaucoup ; j'y répondis assez froidement, en lui disant, que je respectois ses saintes

exhortations, mais que je ne me conduisois, que par les loix de l'honneur ; ensuite on parla d'autres choses.

Le Cabaliste me dit : “ Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ce désert, je vous offre mon château, vous y verrez ma sœur Rebecca, qui est presque aussi belle que savante — Oui, venez, vous descendez des Gomèlez, et ce sang a droit de nous intéresser. ”

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux, ce qu'il pensoit de cette proposition — Le Cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite il lui dit : “ Mon père, je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voyes ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques — Venez aussi chez moi, avec Pascheco dont j'achèverai la guérison. ”

L'hermite avant de répondre, se mit en prières, puis après un instant de méditation, il vint à nous, d'un air riant, et dit qu'il étoit prêt à nous suivre — Le Cabaliste se tourna du côté de son épaule droite, et ordonna qu'on lui amenât des chevaux. Un instant après, on en vit deux, à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur lesquelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun, nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun, m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur, et je m'attendois à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de grimoire, mais cette idée, étoit tout à fait fausse. L'aimable Rebecca, qui nous reçut à la porte du château, étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer ; ses beaux cheveux dorés tombaient sans art sur ses épaules. Une robe blanche la couvroit négligemment, mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eût été difficile, de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère, et lui dit : “ Combien vous m'avez inquiété ; j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous étoit-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela, (répondit Ben Mamoun) pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène ; Celui ci est l'hermite de la vallée, et ce jeune homme est un Goméléz. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle parut rougir, et dit d'un air assez triste, “ J'espère pour votre bonheur, que vous n'êtes pas des nôtres. ”

Nous entrâmes, et le pont levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste, et tout y paroissoit dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulatte [*sic*] du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde, qui servoit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une Olla-potrída, et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire, et parut aussi s'humaniser davantage. Pascheco toujours borgne, ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement, il étoit sérieux & silencieux. Ben Mamoun, mangea avec assez d'appétit, mais il avoit l'air préoccupé, et nous avoua que son aventure de la veille, lui avoit donné beaucoup à penser ; Dès que nous fumes sortis de table, il nous dit : “ Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important. Vous ne nous reverrez que demain à l'heure du dîner. ” Ben Mamoun se retira éfectivement et nous laissa pour ainsi dire, les maitres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert, et ordonna à Pascheco, de lui en lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la terrasse dont la vue se portoit vers un précipice, au fond duquel rouloit un torrent, qu'on ne voyoit pas, mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir, que je me mis à le considérer, où plustôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés, produit par les cruelles agitations auxquelles j'avois été livré depuis quelques jours. À force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé, et de n'y rien comprendre, je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espoir de passer quelques jours tranquille dans le château d'Uzeda, étoit pour le moment, ce qui me flattoit le plus. De la terrasse je revins à la

bibliothèque ; Puis, le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs, et de viandes froides, parmi lesquelles, il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre, & moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis — mais bientôt après, je fus réveillé par la belle Rebecca, qui me dit : “ Seigneur Alphonse, pardonnez moi, d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère, nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits auxquels il a eu à faire dans la Venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vu. Tout cela est d'une grande conséquence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez. ” Après avoir ainsi parlé Rebecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir, et sembloit uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point, et je me contentai de lui dire, que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse, (reprit Rebecca,) comment pouvez-vous imaginer, qu'une parole donnée à deux démons, puisse vous engager ? Or nous savons que ce sont deux démons femelles, et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien, la nature de ces démons, parceque dans notre science, comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative, et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance, et me dit : “ Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience ; Combien notre sort est différent ! Nous avons voulu voir, ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les démons. Je me serois bien contentée de règner sur le cœur d'un époux ; Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée. ” En disant ces mots, Rebecca tira son mouchoir, et parut cacher quelques larmes ; puis elle ajouta : “ Seigneur Alphonse permettez moi, de revenir demain, à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la vierge, alors il ne sera plus temps, et il en arrivera ce qui pourra. ”

En me disant adieu, Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié, et parut retourner avec peine à ses opérations cabalistiques.

DIXIEME JOURNÉE

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire, et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise, avant que le soleil eût embrasé l'atmosphère. L'air étoit calme ; Le torrent lui même sembloit mugir avec moins de fureur, et laissoit entendre les concerts des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame, et je pus réfléchir avec quelque tranquillité, sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelques mots échappés à Don Emanuel de Sà, gouverneur de cette ville, et que je ne me rapellai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez, et qu'il savoit aussi une partie de leur secret. C'étoit lui, qui m'avoit donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quittés à l'entrée de la vallée de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la Venta une boisson pour m'endormir, et que pendant mon sommeil, l'on m'avoit transporté sous le gibet. Pascheco pouvoit être devenu borgne, par un tout autre accident, que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire pouvoit être un conte. L'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Goméléz, qui vouloit éprouver ma discrétion. Il me parut enfin que je commençois à voir plus clair dans mon histoire, et à l'expliquer sans avoir recours aux être surnaturels ; lorsque j'entendis au loin une musique fort gaye, dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts, et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens, qui s'avançoient en cadence chantants et s'accompagnants de leurs son-ahhas, et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près

de la terrasse, et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance, répandu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection desquels s'étoit mis l'aubergiste de la Venta de Cardegnas, à ce que m'avoit dit l'hermite, mais ils me paroissoient trop galants pour des brigands. Tandis que je les examinai, ils dressèrent leurs tentes, mettoient leurs olles sur le feu, suspendoient les berceaux de leurs enfants, aux branches des arbres voisins ; Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau, aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux, est la fainéantise.

Le pavillon du chef étoit distingué des autres, non seulement par le baton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore, parcequ'il étoit bien conditionné, et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais, quelle ne fut pas ma surprise, en voyant le pavillon s'ouvrir, et mes deux cousines en sortir, dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne Hitana-Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appellèrent leurs compagnes, et se mirent à danser ce Pollo si connu, sur les paroles,

Quando me Paco, me azze
Las Palmas para vaylar
Me se puene el corpecito
Como hecho de marzapan, &c^a

Si la tendre Emina, et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs simarres moresques, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur, qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour, en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle et inattendue.

Le château du Cabaliste étoit soigneusement fermé, lui seul en gardoit les clefs ; et je ne pouvois joindre les Bohémiennes. Mais en passant par un souterrain qui aboutissoit au torrent, et étoit fermé par une grille de fer, je pouvois les considérer de près, et même leur parler, sans être apperçu par les habitants du chateau. Je me rendis donc à cette porte secrète, où je ne me trouvai séparé des danseuses, que par le lit du torrent. Mais ce n'étoient point mes cousines. Elles me parurent même avoir un air assez commun, et conforme à leur état.

Honteux de ma méprise, je repris à pas lents, le chemin de la terrasse. Lorsque j'y fus, je regardai encore, et je reconnus mes cousines. Elles parurent aussi me reconnoître, firent de grands éclats de rire, et se retirèrent dans leurs tentes.

J'étois indigné : “ Oh Ciel ! (me dis-je en moi même) seroit il possible, que ces deux êtres si aimables, et si aimants ne fussent que des esprits lutins, accoutumés à se jouer des mortels, en prenant toutes sortes de formes ; Des sorcières peut être, où ce qu'il y auroit de plus exécrationnable, des Vampyres à qui le ciel auroit permis d'animer les corps hideux des pendus de la vallée. Il me sembloit bien que tout ceci, pouvoit s'expliquer naturellement, mais maintenant je ne sais plus qu'en croire. ”

Tout en faisant ces reflexions, je rentrai dans la Bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume écrit en caractères gothiques, dont le titre étoit : *Rélations curieuses de Hapelius*. Le volume étoit ouvert, et la page paroissoit avoir été pliée à dessein, sur le commencement d'un chapitre, où je lus l'histoire suivante :

Histoire de Thibaud de la Jacquiére.

Il y avoit une fois à Lyon de France, ville située sur le Rhône un très riche marchand, appelé Jaques de la Jacquiére ; C'est à dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jacquiére que lorsqu'il eut quitté le commerce, et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune et une renommée sans tâche. Tel étoit aussi le bon prévôt de la Jacquiére. Charitable envers les pauvres, et bienfaisant envers les moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres selon le Seigneur.

Mais tel n'étoit point le fils unique du prévôt, Messire Thibaud de la Jacquière, guidon des hommes d'armes du roi. Gentil soudard, et friant de la lame, grand pipeur de fillettes, rafleur de dez, casseur de vitres, briseur de lanternes, jureur et sacreur. Arrêtant mainte fois le bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud, tant à Paris, qu'à Blois, Fontaine-belleau, et autres séjours du roi. Or donc il advint que notre bon Sire de sainte mémoire François premier, fut enfin marri des déportements du jeune sousdrille, et le renvoya à Lyon, afin d'y faire pénitence dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquière, qui demouroit pour lors, au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue S^t Ramond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joye, que s'il y fut arrivé, chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet, qui couta plus d'écus d'or, qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune gars, et chacun lui souhaita sagesse et résipiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin, et dit : " Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang & mon ame, si jamais je deviens plus homme de bien, que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent, et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi, et alla prendre l'air sur la place de Bellecour, où il trouva deux de ses anciens camarades, et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui, et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père, et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien, que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or, de cinq marcs chacun ; mais comme le prévôt vouloit placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber, et renversa une lampe d'argent, qui bruloit devant le saint. Le prévôt avoit fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur, que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joye. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombé, et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage, & s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour Messire Thibaud, festoya encore ses amis. Ils sablèrent maint flacon, et puis, comme la nuit étoit déjà avancée, et bien noire, ils sortirent pour prendre l'air, sur la place de Belle cour ; Et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras, et se promenèrent ainsi, d'un air farau, à la manière des grivois, qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant pour cette fois, ils n'y gagnoient rien, car il ne passoit ni fille, ni femme ; et l'on ne pouvoit pas non plus les appercevoir des fenêtres, parceque la nuit étoit sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc, que le jeune Thibaud grossissant sa voix, et jurant son juron coutûmier dit : " Sacre mort du grand diable, je lui baillie mon sang et mon ame, que si la grande diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour, tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud, qui n'étoient pas d'aussi grands pêcheurs que lui ; et l'un d'eux lui dit : " Messire, notre ami, songez que le diable est l'éternel ennemi des hommes, et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite, et que l'on invoque son nom. " À cela Thibaud répondit : " Comme je l'ai dit, je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine, une jeune dame voilée, d'une taille accorte, & qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit après elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa sa lanterne. La jeune personne parut fort effrayée, & ne savoit quel parti prendre. Alors, Messire Thibaud s'approcha d'elle, le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette accepta après quelques façons, et Messire Thibaud se retournant vers ses amis, leur dit à demi-voix : " A donc vous voyez, que celui que j'ai invoqué, ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhait le bon soir. " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit, et prirent congé de lui, en riant, et lui souhaitant liesse et joye.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre dont la lanterne s'étoit éteinte marchoit devant eux. La jeune dame paroissoit d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine ; mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier ; quelquefois même elle

faisoit des faux pas, et lui serroit le bras, en voulant s'empêcher de choir ; alors le cavalier voulant la retenir, pressoit son bras contre son cœur, ce qu'il faisoit pourtant avec beaucoup de discrétion, pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si longtemps, qu'à la fin, il sembloit à Thibaud, qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon ; mais il en fut bien aise, car il lui parut, qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir, avec qui il avoit à faire, il la pria, de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre, que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit, & il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit : “ Belle étoile errante, puisque mon étoile a fait que je vous ai rencontré dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes, et où vous demeurez ” La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu, et répondit en ces termes :

Histoire de la gente Dariolette du Châtel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelloient, le peu de personnes qui habitoient avec moi le châtel de Sombre dans les Pyrénées. Là je n'ai vu d'être humain, que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui bégayoit si fort, qu'on eût pu l'appeller muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup à faire, car il n'ouvroit la porte, qu'une fois par an, et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous, que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duegne en langue biscayenne, que je ne sais point. Heureusement je savois parler, lorsqu'on m'enferma au châtel de Sombre, car je ne l'aurois sûrement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment, où il venoit nous passer notre dîner, à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. À la vérité ma sourde gouvernante, me crioit souvent aux oreilles, je ne sais quelles leçons de morale, mais je les entendois aussi peu, que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage, et ne me disoit pas, ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle étoit obligée d'y renoncer, et s'en alloit en me begayant des excuses, dont elle se tiroit aussi mal, que de son histoire.

Je vous ai dit, que nous n'avions qu'une seule fenêtre, c'est à dire, qu'il n'y en n'avoit qu'une, qui donnât dans la cour du châtel. Les autres avoient la vue sur une autre cour, qui étant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue, que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivai quelques fleurs, et ce fut mon seul amusement — Je dis mal, j'en avois encore un, et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir, où j'allois me contempler, dès que j'étois levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante déshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi, et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher, & lorsque ma gouvernante étoit déjà endormie. Quelquefois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge, qui répondoit à mes gestes, et partageoit mes sentiments. Plus je me livrois à cette illusion, & plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit, qu'il y avoit un Monsieur, qui venoit tous les ans une fois, pour me prendre par le menton, et parler basque avec ma gouvernante. Un jour, ce Monsieur, au lieu de me prendre par le menton, me prit par la main, et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carosse ne recevoit de jour, que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que la troisième nuit, au moins la soirée étoit-elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit : “ Vous voici sur la place de Bellecour, à l'entrée de la rue S^t Ramond, et voici la maison du prévôt de la Jacquièrre ; où voulez vous qu'on vous mène ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt ” répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un gentilhomme, nommé le Sire de Sombre, qui passoit pour être d'un caractère jaloux ; et le

dit Sire de Sombre s'étoit maintes fois vanté devant Thibaud, de montrer un jour, qu'on pouvoit avoir femme fidèle, et qu'il faisoit nourrir dans son châtel une Dariolette, qui deviendrait sa femme, et prouveroit son dire ; Mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon, & se réjouit bien de l'avoir en sa main — Cependant Orlandine continua en ces termes :

Nous entrâmes donc dans une porte cochère, et l'on me fit monter dans de grandes et belles chambres, et puis delà par un escalier tournant, en une tourelle, d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon, s'il eut fait jour ; mais le jour même on n'y eut rien vu, car les fenêtres étoient bouchées avec un drap vert très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de cristal, monté en émail. Ma duegne m'ayant assise en un siège, me donna son chapelet pour m'amuser, et sortit en fermant la porte sur elle, à double et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap vert, qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes cavaliers, et trois jeunes filles, plus beaux, plus gais, que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient, s'embrassoient. Quelquefois même ils se prenoient par le menton, mais c'étoit d'un tout autre air, que le Monsieur du châtel de Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus, ces Cavaliers et ces demoiselles se déshabilloient toujours un peu plus, comme je faisois le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur alloit aussi bien, et non pas comme à ma vieille duegne.

Ici Messire Thibaud vit bien, qu'il s'agissoit d'un souper qu'il avoit fait la veille, avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille ronde et souple d'Orlandine, et la serra contre son cœur.

“ Oui (lui dit elle) voilà justement comme faisoient ces jeunes cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voila-t-il pas, qu'un de ces jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non, c'est moi, c'est moi, dirent les deux autres — C'est lui — c'est l'autre (dirent les jeunes filles) alors, celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux, s'avisa pour prouver son dire, d'une singulière invention. ”

Ici Thibaud, qui se rappella ce qui s'étoit passé au souper, faillit à étouffer de rire. “ Eh bien, dit il, belle Orlandine, quelle étoit cette invention dont s'avisa le jeune homme ? ”

Ah ! (reprit Orlandine) ne riez pas, Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention, et j'y étois fort attentive, lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet, et ma duegne entra.

La duegne me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit entrer dans un carosse, qui n'étoit pas fermé comme le premier, et j'aurois bien pu voir la ville dans celui là, mais il étoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne, tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans la dernière maison du fauxbourg. Ce n'étoit qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie au dedans, comme vous le verrez, si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière, et rallume sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main, et lui dit : “ Belle fourvoyée, faites moi la faveur de me dire, si vous habitez toute seule cette jolie maison.

— Toute seule (reprit la belle) avec ce petit nègre, et ma gouvernante. Mais je ne pense pas, qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs, avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse, qui étoit allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma duegne qui est sourde, a cru qu'il me disoit des injures, & lui en a répondu. D'autres gens sont survenus, et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur, et je me suis mise à courir. Le petit nègre a couru après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré. ”

Messire Thibaud, charmé de la naïveté de ce récit alloit répondre quelque galanterie. Lorsque le

petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière venant à donner sur le visage de Thibaud, Orlandine s'écria : " Que vois-je ? c'est le même cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même (dit Thibaud) et je vous assure, que ce que j'ai fait alors, n'est rien, auprès de ce que pourroit attendre de moi, une accorte et honnête demoiselle. Car celles avec qui j'étois, n'étoient rien moins, que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer toutes les trois (dit Orlandine).

— C'est que je n'en aimois aucune (dit Thibaud) "

Si bien dit-il ; si bien dit-elle, que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du fauxbourg, à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte, avec une clef, qu'il avoit à sa ceinture — Certes, l'intérieur de la maison, n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres, à personnages, bien ouvrés & pourtraits, qu'ils sembloient vivants. Des lustres à bras en argent fin et massif. De riches cabinets en yvoire et ébène. Des fauteuils en velours de Gènes, garnis de franges d'or, et un lit, en moire de Venise. Mais tout cela n'occupoit guères Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine et eut bien voulu en être à la fin de l'aventure.

Sur ce le petit nègre vint couvrir la table, et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir, et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid. C'étoit un bassin de vermeil, dans lequel fumoient quatre perdrix appétissantes et bien apprêtées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bû et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeoit peu, et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice, que le jeune homme en étoit presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main, et lui dit : " Beau cavalier, à quoi voulez vous, que nous passions cette soirée ? " Thibaud ne sut que lui répondre.

" Il me vient une idée (dit encore Orlandine) Voici un grand miroir. Allons y faire des mines, comme j'en faisois au châtel de Sombre. Je m'y amusois à voir, que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir, si je ne suis pas autrement faite que vous. " Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud, et lui dit : " Vous avez le col fait à peu près comme le mien. Les épaules aussi, mais pour la poitrine quelle différence. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisée, que je ne me reconnois plus — Ôtez donc votre ceinture — défaites votre pourpoint — Pourquoi toutes ces aiguillettes ?... " Thibaud ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise, et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos : " Orlandine !... Orlandine ! (s'écria-t-il) que veut dire ceci ? "

Orlandine n'étoit plus. Thibaud ne vit à sa place, qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues : " Je ne suis point Orlandine (dit le monstre, d'une voix épouvantable) Je suis Belzébut, et tu verras demain, quel corps j'ai animé pour te séduire. "

Thibaud, voulut invoquer le nom de Jésus, mais Satan qui le devina, lui saisit la gorge avec les dents, et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin, des paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon, entendirent des gémissements, dans une mesure abandonnée, qui étoit près du chemin, et servoit de voïerie. Ils y allèrent & trouvèrent Thibaud couché sur une charogne à demi-pourrie. Ils le prirent, le placèrent en travers sur leurs paniers, et le portèrent ainsi chez le prévôt de Lyon... Le malheureux la Jacquiere reconnut son fils.

Ce jeune homme fut mis dans un lit. Bientôt après il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix foible et presque inintelligible, il dit : " Ouvrez à ce saint hermite. " D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte, et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissât seul avec Thibaud. Il fut obéi, et l'on ferma la porte sur eux.

Longtemps on entendit les exhortations de l'hermite, auxquelles Thibaud répondoit d'une voix forte : " Oui ! mon père ! je me repens, et j'espère en la miséricorde divine. "

Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crut devoir entrer. L'hermite avoit disparu, et Thibaud fut trouvé mort, avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plutôt achevé cette histoire, que le Cabaliste entra, et sembla vouloir lire dans mes yeux, l'impression que m'avoit fait cette lecture. La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup, mais je ne voulus pas le lui témoigner, et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire que des démons, avoient pour me tromper, animé des corps de pendus, et que j'étois un second la Jacquièrre. On sonna pour le dîner, le cabaliste ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé, parceque je l'étois moi même.

Après le dîner, je retournai à la terrasse. Les Bohémiens avoient placé leur camp, à quelque distance du château ; Les inexplicables Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint, je me retirai chez moi. J'attendis longtemps Rebecca, elle ne vint point, & je m'endormis.

Fin du premier décameron.

SECOND DÉCAMERON

ONZIÈME JOURNÉE

Je fus réveillé par Rebecca ; lorsque j'ouvris les yeux la douce Israélite étoit déjà établie sur mon lit, et tenoit une de mes mains. “ Brave Alphonse, (me dit-elle) vous avez voulu hier surprendre les deux bohémiennes, mais la grille du torrent étoit fermée. Je vous en apporte la clef. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure, que vous ferez grand plaisir à mon frère, de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, (ajouta-t-elle d'un ton mélancolique) je dois m'éloigner. Mon sort le veut ainsi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez vous laissé une destinée commune. J'aurois bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien, (repliqua Rebecca) vous le saurez un jour. Adieu, adieu ! ”

La juive s'éloigna, avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer, qu'elle auroit de la peine à se conserver pure, pour les gémeaux célestes, dont elle devoit être l'épouse à ce que m'avoit dit son frère.

J'allai sur la terrasse ; Les bohémiens s'étoient encore plus éloignés que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque mais je lus peu. J'étois distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres, & les vampyres. Notre hôte dit que l'antiquité en avoit eu des idées confuses, sous les noms d'Empuses, Larves, et Lamies. Mais que les cabalistes anciens valoient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus, que sous le nom de Philosophes, qui leur étoit commun, avec beaucoup de gens, qui n'avoient aucune teinture des sciences hermétiques — L'hermite parla de Simon le magicien, mais Uzeda soutint, qu'Apollonius de Thyane devoit être regardé comme le plus grand cabaliste de ces temps là, puisqu'il avoit pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde Pandémoniaque. Et là-dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608. il jeta les yeux sur le texte grec, et sans paroître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en espagnol, ce que je vais raconter.

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avoit à Corinthe un Lycien, nommé Ménipe ; il étoit âgé de vingt cinq ans, spirituel & bienfait [*sic*]. On racontoit dans la ville, qu'il étoit aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devoit la connoissance qu'au hasard. Il l'avoit rencontré sur le chemin qui mène à Kenchrée, où elle l'aborda d'un air charmant, et lui dit : “ O Ménipe, je vous aime depuis longtemps. Je suis Phénicienne, et je demeure à l'extrémité du fauxbourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter ; Vous boirez d'un vin, tel que vous n'en avez jamais bu. Vous n'aurez aucun rival à craindre, et vous trouverez toujours en moi, autant de fidélité, que je vous crois réellement de probité. ” Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proférées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer, comme sculpteur qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit : “ O beau jeune homme, vous caressez un serpent, et un serpent vous caresse. ”

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta : “ Vous êtes aimé d'une femme, qui ne peut pas être votre épouse ; croyez vous, qu'elle vous aime ?

— Certainement (dit le jeune homme) elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez vous ? (dit Apollonius)

— Peut être demain (repartit le jeune homme) ”

Apollonius fit attention au temps du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle, et dit : “ Où est la belle qui donne ce festin ? ”

Ménipe répondit : “ Elle n’est pas loin. ” puis il se leva un peu honteux.

Apollonius continua en ces termes : “ Cet or, cet argent, et les autres ornements de cette salle, sont ils à vous, ou à cette femme ? ”

Ménipe répondit : “ Ils sont à cette femme. Pour moi je ne possède que mon manteau de philosophe. ”

Alors Apollonius dit : “ Avez vous vu les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ? ”

Les convives répondirent : “ Nous les avons vu dans Homère, car nous ne sommes pas descendus aux enfers. ”

Alors Apollonius leur dit : “ Tout ce que vous voyez ici, est comme ces jardins. Le tout n’est qu’apparence, sans aucune réalité ; Et afin que vous reconnoissiez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces Empuses, que l’on appelle communément Larves ou Lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l’amour, mais de chair humaine ; Et c’est par l’appas du plaisir qu’elles attirent ceux, qu’elles veulent dévorer. ”

La prétendue Phénicienne dit alors : “ Parlez mieux que vous ne faites ” et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les philosophes, et les traita d’insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d’or & d’argent disparut. Les échansons, les cuisiniers disparurent également. Alors, l’Empuse fit semblant de pleurer, & pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui ci, la pressant sans relâche, elle avoua enfin, qui elle étoit ; qu’elle avoit rassasié Menipe de plaisirs, pour le dévorer ensuite, et qu’elle aimoit à manger les plus beaux jeunes gens, parceque leur sang leur [*sic*] faisoit beaucoup de bien.

“ Je pense (dit l’hermite) que c’étoit l’ame de Ménipe qu’elle vouloit dévorer, plustôt que son corps, et que cette Empuse n’étoit que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas, quelles étoient ces paroles, qui donnoient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin, il n’étoit pas Chrétien, et ne pouvoit user des armes terribles, que l’église met entre nos mains. De plus, les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons, avant la naissance du Christ, mais la croix, qui a fait taire les oracles, doit à plus forte raison, avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense, qu’Apollonius, bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n’en auroit pas imposé, au dernier des revenants, puisque ces espèces d’esprits reviennent sur la terre, avec la permission divine, et cela toujours, pour demander des messes, preuve qu’il n’y en avoit pas, au temps du paganisme. ”

Uzeda fut d’un avis différent, il soutint que les payens avoient été obsédés par les revenants, autant que les chrétiens, bien que ce fut sans doute pour d’autres motifs ; Et pour le prouver, il prit un volume des Lettres de Pline, où il lut ce qui suit :

Histoire du philosophe Athénagore.

Il y avoit à Athènes une maison fort grande, & fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans le plus profond silence de la nuit, l’on y entendoit un bruit de fer, qui se choquoit contre du fer, et si l’on prêtoit l’oreille avec plus d’attention, un bruit de chaines, qui sembloit venir de loin, et puis s’approcher. Bientôt on voyoit un spectre, fait comme un vieillard maigre, abattu, avec une longue barbe, des cheveux hérissés, et des fers aux pieds et aux mains, qu’il secouoit d’une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtoit le sommeil, et les insomnies occasionnoient des maladies, qui finissoient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parût plus, l’impression qu’il avoit faite, le remettoit toujours devant les yeux, et la frayeur continuoît toujours avec la même force, quoique l’objet qui l’avoit causé, eut disparu. À la fin la maison fut abandonnée, et laissée toute entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu’elle étoit à louer où à vendre, dans la pensée, que quelqu’un peu instruit d’une incommodité si terrible, pourroit y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il aperçoit l'écriveau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire, qui loin de lui faire rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison, et sur le soir il ordonne, qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, craignant que son imagination trop libre n'allât au gré d'une crainte frivole, et [*sic*] se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux, et sa main à écrire.

Au commencement de la nuit le silence régnoit dans cette maison, comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtoient. Il ne lève point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente ; il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre ; Enfin, dans la chambre même. Il regarde ; il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint. Le spectre étoit debout, et l'appelloit du doigt. Athénagore lui fait signe de la main, de l'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait résonner aux oreilles du philosophe.

Celui ci se retourne, et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se lève, prend la lumière, et suit le fantôme. Le fantôme marchoit d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avoit quitté, pour pouvoir le reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner, que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés enlacés dans des chaînes ; Les chairs ayant été consumées par le temps, et l'humidité de la terre, il n'étoit resté que des os dans des liens. On les rassemble, et la ville se charge de les faire ensevelir ; Et depuis que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta : “ Les revenants sont revenus, dans tous les temps, comme nous le voyons, mon révérend père, par l'histoire de la baltoÿve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes, de les faire revenir. Mais j'avoue, qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde Démonagorique ; Et les vampyres entre autres, sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampyres de Hongrie et de Pologne, qui sont des corps morts, qui sortent la nuit des tombeaux, et vont sucer le sang des hommes ; Et les vampyres d'Espagne, qui sont des esprits immondes, qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes, et... ”

Voyant où le cabaliste en vouloit venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avoit pas encore une demi heure que j'y étois, lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes, qui sembloient prendre le chemin du chateau, et qui à cette distance, ressembloient parfaitement à Emina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape, et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'étoit pas fait, car j'avois encore le torrent à passer. Pour cela il fallut suivre le mur de la terrasse, en me cramponnant à des fers, qu'on y avoit placés à dessein. Enfin j'arrivai à un lit de pierres, et sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent, et nez à nez, avec mes Bohémiennes, mais ce n'étoient point mes cousines. Elles n'en avoient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes & populaires des femmes de leur nation. Il sembloit presque qu'elles jouassent un rôle, pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main, et l'autre, faisant semblant d'y voir tout mon avenir, me dit en son patois : “ Ah Cavalier, che vejo, en vuestra bast ; Dirvanos Kamela, ma por quen ? por demonios. ” C'est à dire : Ah Seigneur Cavalier, que vois-je dans votre main ? beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons.

L'on peut bien juger, que je n'aurois jamais deviné que *Dirvanos Kamela* voulût dire, beaucoup d'amour, dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de me l'expliquer ; puis, me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent, à leur camp, où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine et encore frais, qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit, d'un air un peu

malin : “ Savez vous bien, Seigneur Cavalier, que vous êtes ici au milieu d’une bande, dont on dit un peu de mal, dans le pays ? N’avez vous pas un peu peur de nous ? ”

Au mot de peur, j’avois mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main, et me dit : “ Pardon Seigneur Cavalier, je n’ai pas voulu vous offenser, et j’en suis si éloigné, que je vous prie même, de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons, comme les plus affreux. Les sîtes les plus riants, et à coté, ce que l’on appelle de belles horreurs ; et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre gout. ”

J’acceptai cette offre, avec un plaisir d’autant plus grand, que je commençois à m’ennuyer un peu, des dissertations du cabaliste, et de la solitude de son chateau.

Alors le vieux Bohémien, me conduisit à sa tente, et me dit : “ Seigneur Cavalier, ce pavillon sera votre demeure, pendant tout le temps que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une canonnière tout auprès, dans la quelle je coucherai, pour pouvoir veiller d’autant mieux à votre sureté. ”

Je répondis au vieillard, qu’ayant l’honneur d’être Capitaine aux gardes Wallones, je ne devois chercher de protection que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire, et il me dit : “ Seigneur Cavalier, les mousquets de nos bandits, tueroient un Capitaine aux gardes Wallones, tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusques là il y auroit de l’imprudence à le tenter. ” Le vieillard avoit raison, et j’eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à roder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes, qui me parurent les plus folles mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servit à souper. Le couvert fut mis à l’abri d’un Caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l’on nous servit sur une peau de buffle passée en façon de maroquin, qui nous tenoit lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin étoit versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l’eau d’une source, qui sortoit du rocher à deux pas de nous. Le chef lui même, soutint agréablement la conversation. Il paroissoit instruit de mes aventures, et m’en présageoit de nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef, et l’on mit une garde à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l’on soulevoit à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu’on venoit se presser contre moi. “ Mon Dieu ! (me dis-je en moi même) faudrat-il encore m’éveiller entre les deux pendus ? ” Cependant je ne m’arretai point à cette idée. Je m’imaginai que ces manières tenoient à l’hospitalité Bohémienne, et qu’il convenoit peu, à un militaire de mon âge, de ne s’y point prêter. Ensuite je m’endormis avec la ferme persuasion, de ne pas être avec les deux pendus.

DOUZIEME JOURNÉE

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de Los hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisoient en levant leur camp. “ Levez vous, Seigneur Cavalier (me dit le chef) nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule, qui n’a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller. ” Je m’habillai à la hâte, et je montai sur ma mule. Nous prîmes les devants, avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivoit de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes, avec qui je croyois avoir passé la nuit. Quelquefois les Zigzags que les sentiers faisoient dans les montagnes, me faisoient passer à quelques centaines de pieds au dessus ou au dessous d’elles. Alors je m’arrêtois à les considerer, et il me sembloit, que c’étoient mes cousines. Le vieux chef paroissoit s’amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures, d’une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau sur le haut d’une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots, dont le vieux chef fit aussitôt l’inventaire, après quoi il me dit : “ Seigneur Cavalier, voilà des marchandises d’Angleterre et du Bresil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l’Andalousie, Grenade, Valence, & la Catalogne. Le roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d’un autre côté, et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D’ailleurs, en Espagne tout le monde s’en mêle. Quelques uns de ces ballots, seront déposés dans les casernes des soldats, d’autres dans les cellules des moines, et jusques dans les caveaux des morts. Les ballots marqués en rouge, sont destinés à être saisis par les alguazils, qui s’en feront un mérite à la douâne, et n’en seront que plus attachés à nos intérêts. ” Après avoir ainsi parlé, le chef Bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte, dont la vue s’étendoit fort au delà de la portée de nos sens, c’est à dire, que l’horizon y étoit si éloigné, qu’il sembloit se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement, dont je fus tiré par les deux filles du chef, qui apportèrent le dîner. De près comme je l’ai dit, elles ne ressembloient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérobés sembloient me dire, qu’elles étoient contentes de moi, mais quelque chose en moi, m’avertissoit que ce n’étoient pas elles, qui étoient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une olle bien chaude, que des gens envoyés à l’avance, avoient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en mangeâmes copieusement le vieux chef et moi, avec la différence, qu’il entremêloit son manger, de fréquentes accolades à un outre rempli de bon vin ; tandis que je me contentois de l’eau d’une source voisine.

Lorsque nous eûmes contenté notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connoître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit à me conter son histoire, qu’il commença en ces termes.

Histoire de Pandesowna, Chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l’Espagne, me connoissent sous le nom de Pandesowna ; c’est, dans leur jargon la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro, car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père s’apelloit Don Phelipe d’Avadoro, et il passoit pour l’homme le plus grave et le plus méthodique de son temps. Il l’étoit même si fort, que si je vous contois l’histoire de l’une de ses journées, vous sauriez aussitôt celle de sa vie entière, ou du moins, de tout le temps qui s’est écoulé entre ses deux mariages. Le premier à qui je dois le jour, et le second qui causa sa mort, par l’irrégularité qu’il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, s’y prit d’une tendre habitude pour une parente éloignée, qu’il épousa aussitôt qu’il en fut le maître. Elle mourut en me mettant au monde, et mon père inconsolable de sa perte, se renferma chez lui, pendant plusieurs mois, sans vouloir recevoir même ses

proches. Le temps qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur, et enfin on le vit ouvrir la porte de son balcon, qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respira l'air frais pendant un quart-d'heure, et alla ouvrir ensuite une fenêtre qui donnoit sur une rue de traverse. Il vit quelques personnes de sa connoissance, dans la maison vis-à-vis, et les salua d'un air assez gai ; On le vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de fra Hieronimo Santèz Théatin, et oncle maternel de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu des consolations que nous offre la religion, mais beaucoup du besoin qu'il avoit de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avoit la plus grande confiance en fra Hieronimo alla dès le soir même au théâtre de la Cruz. On y jouoit une pièce nouvelle, qui étoit soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchoit à la faire tomber. Le jeu de ces deux factions intéressa si fort mon père, que depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'alloit au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz étoit fermé.

Après le spectacle il se plaçoit au bout de la double haye que les hommes font, pour forcer les femmes à défiler une à une, mais il ne le faisoit pas comme les autres, pour les examiner plus à son aise ; au contraire, il s'y intéressoit peu, et dès que la dernière femme étoit passée, il prenoit le chemin de la croix de Malte, où il faisoit un léger souper, avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père étoit, d'ouvrir le balcon qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respiroit l'air frais pendant un quart d'heure. Puis il alloit ouvrir la fenêtre qui donnoit dans la petite rue. S'il y avoit quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il le saluoit d'un air gracieux en lui disant " agour " et refermoit ensuite la fenêtre. Ce mot " agour " étoit quelquefois le seul mot qu'il prononçat dans toute la journée ; car bien qu'il s'intéressât vivement au succès de toutes les comédies que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, il ne témoignoit cet intérêt qu'en battant des mains, & jamais par des paroles. S'il n'y avoit personne à la fenêtre, il attendoit patiemment que quelqu'un parût, pour placer son salut gracieux.

Ensuite mon père alloit à la messe aux Théatins. À son retour il trouvoit la chambre faite par la servante de la maison, et prenoit un soin particulier à remettre chaque meuble à la même place, où il avoit été la veille. Il y mettoit une attention extraordinaire, et découvroit à l'instant le moindre brin de paille, ou grain de poussière qui avoit échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père étoit satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenoit un compas et des ciseaux, & coupoit vingt-quatre morceaux de papier, d'une grandeur égale, les remplissoit d'une trainée de tabac de Brésil, et en faisoit vingt-quatre cigars, si bien pliés, si unis, qu'on pouvoit les regarder comme les plus parfaits cigars de toute l'Espagne. Il fumoit six de ces chefs-d'œuvres, en comptant les tuiles du Palais d'Albe, et six, en comptant les gens qui entroient par la porte de Tolède. Ensuite il regardoit du côté de la porte de sa chambre, jusqu'à ce qu'il vit arriver son dîner.

Après le dîner, il fumoit les douze autres cigars ; puis il fixoit les yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonnât l'heure du spectacle, et s'il n'y en avoit à aucun théâtre, il alloit chez le libraire Morèno, où il écoutoit parler quelques gens de lettres, qui avoient coutûme de s'y rassembler ces jours là, mais sans jamais se mêler à leurs entretiens. S'il étoit malade, il faisoit chercher chez Moreno la pièce que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, et lorsque l'heure du spectacle étoit arrivée, il se mettoit à lire la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages, que la faction des Pollacos avoit coutûme de relever.

Cette vie étoit fort innocente, cependant mon père songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle fra Hieronimo Santez, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étois au monde, et dans la maison de Donna Felicia Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignit, que ma vue ne lui rapellât la personne chérie dont j'avois innocemment causé la mort, ou que peut être il ne voulut pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses ; toujours est-il certain, qu'il pria fra Hieronimo de ne jamais me rapprocher de lui, mais en même temps il pourvut à mon entretien, en m'assignant le revenu d'une Quinta ou ferme, qu'il avoit dans les environs de Madrid, et il confia ma tutelle au procureur des

Théatins.

Hélas ! il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eù quelque pressentiment de la prodigieuse différence que la nature avoit mise entre nos caractères. Car vous avez vu, combien il étoit méthodique & uniforme dans sa manière de vivre, et j'ose vous assurer, qu'il seroit presque impossible de trouver un homme plus inconstant que je l'ai toujours été. J'ai été inconstant, jusques dans mon inconstance, car l'idée d'un bonheur tranquille, et d'une vie retirée, m'a toujours suivi, dans mes courses vagabondes, et le goût du changement, m'a toujours arraché à la retraite. Si bien, que me connoissant enfin moi même, j'ai mis fin à ces inquiètes alternatives, en me fixant dans cette horde de Bohémiens. C'est bien une espèce de retraite, et de vie uniforme, mais au moins n'ai-je pas le malheur, d'avoir toujours devant les yeux, les mêmes arbres, les mêmes rochers, ou ce qui me seroit encore plus insupportable, les mêmes rues, les mêmes murs, et les mêmes toits.

Ici je pris la parole et je dis au conteur : “ Seigneur Avadoro et Pandesowna, je crois qu'une vie aussi errante, a du vous offrir des aventures bien singulières. ”

Le bohémien me répondit : “ Seigneur Cavalier, j'ai véritablement vu des choses assez extraordinaires, depuis que je vis dans ce désert. Quant au reste de ma vie, elle n'offre que des évènements assez communs, où vous ne trouverez de remarquable, que l'engouement dont je me prenois, pour tous les états de la vie, sans jamais en suivre aucun, plus d'un ou deux ans de suite. ” Après m'avoir ainsi répondu, le Bohémien continua en ces termes :

Je vous ai dit que ma tante Dalanosa, m'avoit retiré chez elle ; Elle n'avoit point d'enfants, et sembloit avoir réuni en ma faveur, toute l'indulgence des tantes, à toute celle des mères, en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissois en forces, et en intelligence, j'étois aussi plus tenté d'abuser des bontés, que l'on avoit pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant presque jamais d'opposition à mes volontés, j'opposois souvent peu de résistance à celle des autres, ce qui me donnoit presque l'air de la docilité ; et ma tante avoit aussi un certain sourire tendre et caressant, dont elle accompagnoit ses ordres, et alors je ne leur résistois jamais. Tel que j'étois enfin, la bonne Dalanosa se persuada, que la nature, aidée de ses soins, avoit produit en moi, un véritable chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquoit à son bonheur, c'étoit de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinoit toujours à ne me point voir.

Mais quelle est l'obstination, dont une femme ne vienne à bout. Madame Dalanosa agit avec tant de suite, et d'efficacité sur son oncle Hieronimo, que celui ci se résolut enfin, à profiter de la première confession de mon père, pour lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence, qu'il témoignoit à un enfant, qui ne pouvoit avoir aucun tort avec lui.

Le père Hieronimo le fit, comme il l'avoit promis à ma tante. Mais mon père ne put, sans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Hieronimo proposa une entrevue au jardin du Buen-retiro ; Mais cette promenade n'entroit point dans le plan méthodique & uniforme dont mon père ne s'écartoit jamais. Plustot que de s'en écarter, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Hieronimo alla annoncer cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joye.

Je dois vous apprendre, que dix années d'hypocondrie, avoient fort ajouté aux singularités de la vie casanière de mon père. Entre autres manies, il avoit pris celle de faire de l'encre, et voici, comment ce goût lui étoit venu. Un jour qu'il se trouvoit chez le libraire Moreno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, et quelques hommes de loi ; La conversation tomba sur la difficulté qu'il y avoit à trouver de la bonne encre, chacun dit qu'il n'en avoit point, où qu'il avoit vainement tenté d'en faire. Moreno dit, qu'il avoit dans son magasin un recueil de recettes, où l'on trouveroit sûrement de quoi s'instruire sur ce sujet. Il alla chercher ce volume, qu'il ne trouva pas tout-de-suite, & lorsqu'il revint, la conversation avoit changé d'objet, on s'étoit animé sur le succès d'une pièce nouvelle, et personne ne voulut plus parler d'encre, ni écouter aucune lecture qui y eut trait. Il n'en fut pas de même de mon père. Il prit le livre, trouva tout de-suite la composition de l'encre, & fut très surpris, de comprendre si bien une chose, que les plus beaux esprits de l'Espagne regardoient comme très difficile. En effet il ne s'agissoit que de mêler de la teinture de noix de galles, avec de la solution de vitriol, et d'y ajouter de

la gomme. L'auteur avertissoit cependant, que l'on n'auroit jamais de bonne encre, qu'autant que l'on en feroit une grande quantité à la fois, que l'on tiendrait le mélange chaud, et qu'on le remueroit souvent, parceque la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendoit toujours à s'en séparer ; que de plus, la gomme elle même, tendoit à une dissolution putride, qu'on ne pouvoit prévenir, qu'en y ajoutant une petite dose d'alcool.

Mon père acheta le livre, et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parceque son auteur recommançoit de faire l'encre en grande quantité à la fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux esprits, rassemblés chez Morèno ; tous la trouvèrent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avoit jamais eu l'occasion d'obliger qui que ce fut, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il étoit doux de pouvoir obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procuroit des jouissances aussi agréables. Voyant que les beaux esprits de Madrid avoient en moins de rien tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une dame-jeanne, de celles où les marins de la méditerranée mettent leurs provisions de vin. Il put faire ainsi à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux esprits épuisèrent, comme ils avoi[en]t fait les autres, et toujours en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étoient grands, plus ils avoient d'inconvénients. On ne pouvoit y chauffer la composition, et moins encore la bien remuer, et surtout il étoit difficile de la transvaser. Mon père se décida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre, dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau, dans lequel on entretenoit constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servoit à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, l'on pouvoit assez commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont plus de la hauteur d'un homme, ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père y fit à la fois ; et il avoit soin même d'en ajouter, autant qu'il en ôtoit. C'étoit une vraie jouissance pour lui, de voir entrer la servante ou le domestique de quelqu'homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publioit quelqu'ouvrage, qui faisoit du bruit dans la littérature, et que l'on en parloit chez Moreno, il sourioit avec complaisance, & comme y ayant contribué en quelque chose. Enfin, pour vous tout dire, mon père ne fut plus connu dans la ville, que sous le nom de Don Felipe del Tintero largo, ou Don Philippe du grand encrier, et son nom d'Avadoro n'étoit connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savois tout cela, j'avois entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre ; & je brûlois d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doûtoit pas, que dès que mon père auroit eû le bonheur de me voir, il ne manqueroit pas de renoncer à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin, de m'admirer du matin jusqu'au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessoit au père Hieronimo, tous les derniers dimanches de chaque mois. Le père devoit encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin, lui annoncer que je l'attendois chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Hieronimo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda de ne toucher à rien, dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, & ma tante promit de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de Mahho couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Brésil. Elle m'assura que j'avois l'air de l'amour lui même, et que mon père ne manqueroit pas de devenir fou de joye en me voyant. Pleins d'espérances et d'idées flatteuses, nous nous acheminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines, et nous gagnâmes le Prado, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Tolède, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre, et ma tante qui redoutoit ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe, pour m'empêcher de me lever & de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les recoins de la chambre, dont j'admirai l'ordre et la propreté. Le coin destiné à la fabrication de l'encre, étoit aussi

propre et bien rangé que le reste, la grande jarre du Toboso, en faisoit comme un ornement, et tout à côté, il y avoit une grande armoire vitrée, où étoient rangés tous les ingrédients & les instruments nécessaires.

La vue de cette armoire haute et étroite, placée près du fourneau de la jarre, m'inspira un désir aussi soudain qu'irrésistible d'y monter, et il me parut que rien ne seroit aussi agréable, que de voir mon père, me chercher en vain dans toute la chambre, et m'apercevoir enfin, ainsi caché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarassai de l'écharpe que tenoit ma tante, je m'elançai sur le fourneau, & delà sur l'armoire.

Dabord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre — Dans ce moment l'on nous annonça, que mon père montoit les escaliers. Ma tante se mit à genoux, pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, je sentis que mon pied posoit sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allois entraîner l'armoire ; Je lâchai les mains, et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serois noyé, mais ma tante prit le pilon qui servoit à remuer l'encre, en donna un grand coup sur la jarre, et la brisa en mille pièces — Mon père entra en ce moment, il vit un fleuve d'encre qui inondoit sa chambre, et une figure noire, qui la faisoit retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se démit le pied, et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas longtemps, l'encre que j'avois avalée me causa un malaise affreux. Je perdus connoissance, et je ne la recouvrai entièrement, qu'après une longue maladie, qui fut suivie, d'une assez longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison fut, que ma tante m'annonça que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage, me transporta au point, que l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentis, fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda, si je voulois aller dans sa chaise, ou bien être porté dans une litière. “ Ni l'un, ni l'autre assurément (lui répondis-je avec le plus extrême emportement) je ne suis pas une femme. Je ne veux voyager qu'à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture, et une épée de longueur ; Je ne partirai qu'à condition que vous me donnerez toutes ces choses, et il est de vôtre intérêt de me les donner, puisque c'est à moi de vous défendre. ” Je dis mille folies pareilles, qui me paroisoient les choses les plus sensées, et qui véritablement étoient agréables, dans la bouche d'un enfant de onze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allois, je venois, je montois, je portois, j'ordonnois, enfin j'étois la mouche du coche, et j'avois beaucoup à faire, car ma tante qui alloit s'établir à Burgos, y portoit tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda, et nous prîmes celle de Valladolid.

Ma tante qui avoit d'abord voulu aller en chaise, voyant que j'étois décidé à monter une mule, prit aussi le même parti. On lui fit au lieu de selle, une petite chaise très commode, montée sur un bât, et surmontée d'un parasol. Un zagal marchoit devant elle, pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupoit douze mules avoit très bon air ; et moi, qui me regardois comme le chef de cette élégante caravane, j'étois tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelque une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin, et autres endroits suspects.

L'on imagine bien, qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes aussi nombreuses que la notre. Les bêtes étoient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie dans la cuisine, qui n'étoit séparée de l'écurie, que par deux gradins en pierre. Il en étoit alors de même de presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formoit qu'une seule pièce fort longue dont les mules occupoient la meilleure partie, et les hommes la plus petite. Mais on n'en étoit que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochoit mille traits malins, à l'hôtesse, qui lui repliquoit avec la vivacité de son sexe et de son état ; jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces combats d'esprit, qui n'étoient suspendus, que pour recommencer l'instant d'après. Les servantes faisoient retentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansoient aux rauques chansons du chévrier. Les voyageurs faisoient connoissance, s'invitoient réciproquement à souper. Puis l'on se rassembloit autour de la

brazière. Chacun disoit qui il étoit, d'où il venoit, et quelquefois racontoit toute son histoire. C'étoit le bon temps ; Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse que l'on mènoit alors en voyage avoit des charmes, que je ne puis vous peindre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'y fus ce jour là si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau, que je voyagerois toute ma vie, ce que j'ai bien tenu depuis.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper, lorsque tous les voyageurs se furent rassemblés autour de la brazier, & que chacun eut conté quelque chose, sur les pays qu'il avoit traversés, l'un d'eux, qui n'avoit pas encore ouvert la bouche, dit : " Tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages est fort intéressant à écouter et à retenir. Quant à moi je voudrois bien qu'il ne me fut pas arrivé pis ; mais en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si effrayante, que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrois avoir, et c'est beaucoup, si la mélancolie qu'il me donne, ne me fait pas perdre la raison. "

Un pareil début excita vivement la curiosité de l'auditoire ; On le pressa, beaucoup de soulager son cœur en faisant un récit aussi admirable. Il se fit longtemps presser ; enfin, il commença en ces termes :

Histoire de Giulio Romati et de la princesse de Monte Salerno.

Mon nom est Giulio Romati, mon père appelé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loi de Palerme, et même de la Sicile entière. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession, qui lui donne une existence honorable ; mais plus attaché encore à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter, dire, que j'ai marché sur ses traces dans les deux carrières, car j'étois docteur en droit à l'âge de vingt deux ans ; et m'étant ensuite appliqué aux mathématiques et à l'astronomie, j'y ai réussi assez, pour pouvoir commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis pas ces choses, pour en tirer vanité ; Mais parcequ'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux pas être pris pour un homme crédule et superstitieux. Je suis si éloigné d'un pareil défaut, que la théologie est la seule science, que j'aye constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnois avec le zèle le plus infatigable, ne connoissant de récréation que dans le changement d'études.

Tant d'aplication prit sur ma santé, et mon père ne connoissant aucun genre de distraction qui pût me convenir, me proposa de voyager, et exigea même de moi, que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revinsse en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeoit, il falut obéir. Je ne fus pas plutôt en route, qu'il s'opéra en moi, un changement très favorable. Je retrouvai mon appétit, mes forces, en un mot toute ma santé. J'avois d'abord voyagé en litière, mais dès la troisième journée je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connoissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas, que le mien pût me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage, par voir les merveilles que la nature a répandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro, Novo, Caltanizete, et j'arrivai au pied de l'Etna en un village dont j'ai oublié le nom. Là je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce temps, occupé principalement à vérifier quelques expériences, que l'on a faites depuis peu sur le baromètre. La nuit j'observois les astres, et j'eus le plaisir d'apercevoir deux étoiles, qui n'étoient point visibles pour l'observatoire de Palerme, parcequ'elles étoient au-dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret, que je quittai ces lieux où je croyois presque participer aux lumières éthérées, ainsi qu'à l'harmonie sublime des corps célestes, dont j'avois tant étudié les loix. D'ailleurs il est certain, que l'air raréfié des hautes montagnes agit sur nos corps, d'une manière toute particulière, en rendant nôtre pouls plus fréquent, et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin,

je quittai la montagne, et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre et plus éclairée, que celle de Palerme. Ce n'est pas que les sciences exactes aient beaucoup d'amateurs à Catane, non plus que dans le reste de notre île. Mais l'on s'y occupoit beaucoup des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de tous les peuples qui ont occupé la Sicile. Les fouilles surtout, et les belles choses que l'on en obtenoit, y faisoient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément l'on venoit de tirer du sein de la terre un très beau marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je vis que l'inscription étoit en langue Punique ; et l'hébreu que je sais assez bien, me donna le moyen de l'expliquer d'une manière qui satisfit tout le monde. Ce succès me valut un accueil [*sic*] flateur, et les plus distingués de la ville, voulurent me retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Ayant quitté ma famille dans d'autres vues, je les refusai, et pris le chemin de Messine. Cette place fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit, et j'abordai à Reggio.

Jusques là mon voyage n'avoit été qu'une partie de plaisir, mais à Reggio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto désoloit la Calabre, et la mer étoit couverte de pirates Tripolitains. Je ne savois absolument comment faire, pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu, par je ne sais quelle mauvaise honte, je serois retourné à Palerme.

Il y avoit déjà huit jours, que j'étois arrêté à Reggio, et livré à ces incertitudes, lorsqu'un jour, après m'être assez longtemps promené sur le port, je m'assis sur des pierres du côté de la plage, où il y avoit le moins de monde. Là je fus abordé par un homme d'une figure avantageuse, & couvert d'un manteau écarlate ; il s'assit à côté de moi, sans faire de compliments, puis il me parla ainsi : “ Le Seigneur Romati, est il occupé de quelque problème d'Algèbre où d'Astronomie ?

— Point du tout (lui répondis-je) le Seigneur Romati voudroit seulement aller de Reggio à Naples, et le problème qui l'embarasse en cet instant, est de savoir comment il échappera à la bande du Seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu prenant un air fort sérieux me dit “ Seigneur Romati vos talents font déjà honneur à votre pays, vous lui en ferez encore plus, lorsque les voyages que vous entreprenez, auront étendu la sphère de vos connoissances. Zoto est trop galant homme, pour vouloir vous arrêter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez en une à votre chapeau, donnez les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession. ”

En même temps il ouvrit son manteau, et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards. Puis il me serra affectueusement la main, et disparut.

Ici, j'interrompis le chef des Bohémiens, pour lui dire, que j'avois entendu parler de ce Zoto, et que je connoissois ses deux fils.

“ Je les connois aussi (reprit Pandesowna) ils sont ainsi que moi au service du grand Scheik des Gomèlez.

— Quoi, vous aussi à son service ? (m'écriai-je avec le plus grand étonnement) ”

En ce moment un Bohémien vint parler à l'oreille du Chef, qui se leva aussitôt, et me laissa le temps de m'occuper, de ce qu'il venoit de m'apprendre.

“ Quelle est donc (me dis-je en moi même) quelle est cette puissante association, qui paroît n'avoir d'autre but que de cacher, je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges, dont je devine quelquefois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute ? Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement. ”

Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef, qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis ; La conversation fut en bon Espagnol, sans aucun mélange de Hérigonza ; (ou jargon Bohémien) Leur esprit étoit cultivé, & leur caractère gai et ouvert. Après la promenade on soupa et l'on fut se coucher. — Mais la nuit point de cousines.

TREIZIEME JOURNÉE.

Le chef des Bohémiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit : “ Seigneur Cavalier, les ennemis approchent ; c’est à dire les gardes de la douâne. Il est juste de leur céder le champ de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés, le reste est déjà en sureté. Déjeunez à votre aise, et puis nous partirons. ”

Comme l’on voyoit déjà les gardes de la douane de l’autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte, tandis que le gros de la troupe prenoit les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra Morena. Enfin, nous nous arrêtâmes dans une vallée fort profonde, où déjà l’on nous attendoit, et l’on avoit préparé notre repas. Après qu’il fut terminé, je priai le Chef de continuer l’histoire de sa vie, ce qu’il fit en ces termes :

Suite de l’histoire de Pandésowna.

Vous m’avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles le récit admirable de Giulio Romati, voici donc à peu près comment il s’exprima :

Suite de l’histoire de Giulio Romati.

Le caractère connu de Zoto, me fit prendre une confiance entière aux assurances qu’il m’avoit données. Je retournai très satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s’en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisoient aucun mal, non plus qu’à leur bêtes. Je choisis l’homme, qui jouissoit parmi eux, de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique, et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avoit aussi sa mule, & deux valets qui suivoient à pied.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plustôt en chemin, que je vis des partis de la bande de Zoto, qui sembloient me suivre de loin, et se relayoient de distance en distance. Vous jugez bien, que de cette manière il ne pouvoit m’arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, pendant lequel ma santé se raffermissoit de jour en jour. Je n’étois plus qu’à deux journées de Naples, lorsque l’idée me vint de me détourner de mon chemin, pour passer à Salerne. Cette curiosité étoit fort naturelle. Je m’étois beaucoup attaché à l’histoire de la renaissance des arts, dont l’école de Salerne avoit été le berceau en Italie. Enfin je ne sais quelle fatalité m’entraînoit à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin, à Monte Brugio, et conduit par un guide du village, je m’enfonçai dans le pays le plus sauvage, qu’il soit possible d’imaginer. Sur le midi, nous arrivâmes à une mesure toute ruinée, que le guide m’assura être une auberge, mais je ne m’en aperçus pas à la réception que me fit l’hôte. Car bien loin de m’offrir quelques provisions, il me demanda en grace, de lui faire part de celles que je pourrois avoir avec moi. J’avois éfectivement quelques viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide, et mon valet, car les muletiers étoient restés à Monte Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte, vers les deux heures après midi, et bientôt après, je découvris un château très vaste, situé sur le haut d’une montagne. Je demandai à mon guide, comment ce lieu s’appelloit, et s’il étoit habité. Il me répondit, que dans le pays on appelloit ce lieu simplement : “ Lo monte, ou bien lo Castello. ” Que le château étoit entièrement désert et ruiné, mais que dans l’intérieur on avoit bâti une chapelle avec quelques cellules, où les franciscains de Salerne entretenoient habituellement cinq ou six religieux, et il ajouta avec beaucoup de naïveté : “ On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès que l’on commence à en parler, je m’enfuis de la cuisine,

et je vais chez ma belle sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père franciscain, qui me donne son scapulaire à baiser. ” Je demandai à ce garçon, si nous passerions près de ce château ; Il me répondit, que nous passerions à mi côte de la montagne, sur laquelle il étoit bâti.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages, et vers le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne, qui n’offroit aucun abri. Le guide dit : qu’il savoit une caverne, où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en étoit difficile. Je m’y hasardai, mais à peine étions nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba tout auprès de nous. Ma mule s’abattit, et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m’accrochai à un arbre, et lorsque je sentis que j’étois sauvé, j’appellai mes compagnons de voyage, mais aucun ne me répondit.

Les éclairs se succédoient avec tant de rapidité, qu’à leur lumière je pus distinguer les objets qui m’environnoient, et changer de place avec quelque sûreté. J’avançai en me tenant aux arbres, et j’arrivai ainsi, à une petite caverne, qui n’aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvoit être celle, où le guide vouloit me conduire.

Les averses, les coups de vent, les coups de tonnerre se succédoient sans interruption. Je grelottois dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation fâcheuse. Tout à coup je crois entrevoir des flambeaux errants dans le creux du vallon. J’entends des voix ; Je pense que ce sont mes gens ; j’appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portoient des flambeaux, d’autres, des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement, et me dit : “ Seigneur Romati, nous appartenons à Madame la Princesse de Monte Salerno. Le guide que vous avez pris à Monte-Brugio, nous a dit que vous étiez égaré dans ces montagnes, et nous vous cherchons par ordre de la Princesse. Prenez ces habits, et suivez nous au château.

— Quoi, (lui dis-je) vous voulez me conduire à ce chateau inhabité, qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout, (reprit le jeune homme) vous verrez un palais superbe, et nous n’en sommes qu’à deux cent pas. ”

Je jugeai qu’effectivement quelque Princesse du pays, avoit une habitation dans les environs. Je m’habillai, et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n’éclairaient point le reste de l’édifice, je ne pus en porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme me quitta au bas de l’escalier, et lorsque j’en eus monté la première marche, je trouvai une Dame, d’une beauté peu commune, qui me dit : “ Monsieur Romati, Madame la Princesse de Monte Salerno m’a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. ”

Je lui répondis : qu’en jugeant de la Princesse par ses dames d’honneur, l’on en prenoit déjà une assez haute idée.

En effet, la Dame qui devoit me conduire, étoit comme je l’ai dit, d’une beauté parfaite, et elle avoit l’air si grand, que ma première idée fut, de la prendre pour la Princesse elle même. Je remarquai aussi qu’elle étoit mise à peu près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier. Mais j’imaginai que c’étoit là le costume des Dames de Naples, et qu’elles avoient repris d’anciennes modes.

Nous entrâmes d’abord dans une salle où tout étoit d’argent massif. Le parquet étoit en carreaux d’argent, les uns mats, les autres polis. La tapisserie aussi d’argent massif, imitoit un Damas, dont le fond eut été poli, & les ramages en argent mat. Le plafond étoit ciselé comme les menuiseries des anciens châteaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables étoient du travail d’orfèvrerie le plus admirable. “ Monsieur Romati (me dit la prétendue Dame d’honneur) toute cette vaisselle vous arrête bien longtemps. Ce n’est ici que l’antichambre, où se tiennent les valets de pied de Madame la Princesse. ”

Je ne répondis rien, et nous entrâmes dans une pièce à peu près semblable à la première. Si ce n’est que tout y étoit en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étoit fort à la mode, il y a quelques cinquante ans. “ Cette pièce (dit la Dame) est l’antichambre où se tiennent les gentilshommes d’honneur, le Major Dôme, et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or, ni argent dans les

appartements de la Princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pouvez juger, par cette salle à manger. ” Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle, dont les murs étoient revêtus en marbre de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en marbre blanc, qui régnoit tout autour. L’on y voyoit aussi de magnifiques buffets, couverts en vases de cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans la salle des officiers, d’où nous passâmes dans le salon de compagnie. “ Par exemple (dit la Dame) Je vous permets d’admirer cette pièce. ” Je l’admirai en effet. Mon premier étonnement fut pour le parquet. Il étoit en Lapis Lazuli, incrusté de pierres dures, en mosaïque de Florence, dont une table coûte plusieurs années de travail. Le Dessin avoit une intention générale, et présentoit l’ensemble le plus régulier. Mais, lorsque l’on en examinoit les différents compartiments, l’on voyoit que la plus grande variété dans les détails n’ôtoit rien de l’effet que produit la symétrie. En effet, quoique ce fut toujours le même dessin, ici il offroit l’assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là c’étoient les coquillages les mieux émaillés, plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin, les plus belles pierres du monde étoient employées à l’imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet, étoit représenté un écrin, composé de toutes les pierres de couleur, entouré de fils de grosses perles. Le tout paroisoit en relief, et réel, comme dans les tables de Florence. “ Monsieur Romati (me dit la dame) si vous vous arrêtez à tout, nous n’en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d’abord sur un tableau de Raphaël, qui paroisoit être la première idée de son école d’Athènes, et qui étoit plus beau par le coloris, d’autant qu’il étoit peint à l’huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d’Omphale, la figure de l’Hercule étoit de Michel Ange, et l’on reconnoit le pinceau du Guide, dans la figure de la femme. En un mot chacun des tableaux de ce Sallon étoit plus parfait, que tout ce que j’avois vu jusqu’alors. La tapisserie n’étoit que d’un velour vert tout uni, dont la couleur faisoit ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étoient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avoit quatre. L’une étoit le célèbre amour de Phidias, dont Phryné exigea le sacrifice.

La seconde la faune du même artiste.

La troisième la véritable Vénus de Praxitèle, dont celle de Médicis n’est qu’une copie.

La quatrième un Antinous de la première beauté. Il y avoit encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du sallon étoient des commodes à tiroir, qui au lieu d’être ornées en bronze, l’étoient du plus beau travail de joaillerie, qui servoit à enchasser des camées, tels que l’on n’en trouve que dans les cabinets des rois. Les commodes renfermoient une suite de médailles d’or, du plus grand module. “ C’est ici (me dit la Dame) que la Princesse passe ses après dinées, et l’examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs, qu’intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez moi. ”

Alors, nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce étoit octogone. Elle avoit quatre alcoves, et autant de lits, d’une grandeur extraordinaire. On n’y voyoit ni lambris, ni tapisseries, ni plafond. Tout étoit couvert de mousseline des Indes, drapées avec un goût merveilleux, brodées avec un art surprenant, et d’une telle finesse, qu’on les eut prises pour quelque brouillard qu’Arachné elle même auroit trouvé moyen d’enfermer dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits ? (demandai-je à la dame)

— C’est (me répondit-elle) pour en changer, lorsqu’on se trouve échauffé et que l’on ne peut dormir.

— Mais (ajoutai-je) pourquoi ces lits sont ils si grands ?

— C’est (repliqua la Dame) parceque la Princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu’elle veut causer, avant de s’endormir. Mais, passons à la chambre des bains. ”

C’étoit une rotonde tapissée en nacre, et les bordures en burgos. Au lieu de draperies, le haut des parois étoit garni d’un filet de perles, à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur, & de la même eau. Le plafond étoit fait d’une seule glace, à travers laquelle on voyoit nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire, il y avoit un bassin circulaire, autour duquel régnoit un cercle de mousse artificielle, où l’on avoit rangé les plus belles coquilles, de la mer des

Indes.

Ici je ne pus plus renfermer en moi même, les témoignages de mon admiration, & je dis : “ Ah ! Madame ! le Paradis n’est pas un plus beau séjour.

— Le Paradis ? (s’écria la dame, avec l’air de l’égarement et du désespoir) le Paradis !... N’a-t-il pas parlé du Paradis ? Monsieur Romati, je vous en prie, ne vous exprimez plus de cette manière. Je vous en prie sérieusement... Suivez moi. ”

Nous passâmes alors dans une volière, remplie de tous les oiseaux du tropique, & de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul : “ Ah Madame (dis-je, à ma belle conductrice) comment songe-t-on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois, que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurois me résoudre à m’y mettre seul, à moins que vous ne daigniez m’y entretenir de la Princesse, qui possède tant de merveilles. ” La dame sourit obligeamment, me servit, s’assit, et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier Prince de Monte Salerno...

— Qui vous Madame ?...

— Je voulois dire la Princesse de Monte Salerno ; Mais ne m’interrompez plus ”

Histoire de la Princesse de Monte Salerno.

Le Prince de Monte Salerno, qui descendoit des anciens Ducs de Salerne, étoit Grand d’Espagne, Connétable, Grand-Amiral, grand Ecuyer, grand maître de la maison, grand Veneur, enfin, il réunissoit en sa personne toutes les grandes charges du royaume de Naples. Mais bien qu’il fut au service du roi, il avoit lui même une maison composée de Gentilshommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de titrés. Au nombre de ceux ci, se trouvoit le marquis de Spinaverde, premier Gentilhomme du Prince, & possédant toute sa confiance, qu’il partageoit cependant avec sa femme la marquise de Spinaverde, première Dame d’atours de la Princesse.

J’avois dix ans... Je voulois dire que la fille unique du Prince de Monte Salerno avoit dix ans, lorsque sa mère mourut. À cette époque les Spinaverde quittèrent la maison du Prince, le mari pour prendre la régie de tous les fiefs, la femme pour prendre soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille ainée appelée Laure, qui eut auprès du Prince une existence un peu équivoque. Sa mère & la jeune Princesse vinrent résider à Monte Salerno.

On s’occupoit peu de l’éducation d’Elfride, mais beaucoup de celle de ses entours. On leur enseignoit à courir au devant de mes moindres desirs...

“ De vos moindres desirs... (dis-je à la dame)

— Je vous avois prié de ne point m’interrompre, reprit-elle avec un peu d’humeur. ”

Après quoi elle continua en ces termes :

Je me plaisois à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d’épreuves. Je leur donnois des ordres contradictoires, dont elles ne pouvoient jamais exécuter que la moitié, et je les en punissois, soit en les pinçant, soit en leur enfonçant des épingles dans les bras, et les cuisses. Elles me quittèrent. La Spinaverde m’en donna d’autres, qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père devint malade, & nous allâmes à Naples. Je le voyois peu, mais les Spinaverde ne le quittoient pas d’un moment. Enfin il mourut, après avoir fait un testament, par lequel il nommoit Spinaverde seul tuteur de sa fille, et administrateur des fiefs et autres biens.

Les funérailles nous occupèrent plusieurs semaines, après lesquelles nous retournâmes à Monte Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années s’écoulèrent dans ces innocentes occupations, qui m’étoient d’autant plus douces, que la Spinaverde m’assuroit tous les jours que j’avois raison, que tout le monde étoit fait pour m’obéir, et que ceux qui ne m’obéissoient pas assez tôt, ou assez bien, méritoient toutes sortes de punitions.

Un jour pourtant, toutes mes femmes me quittèrent l’une après l’autre, et je me vis sur le point d’être réduite le soir à me deshabiller moi même. J’en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : “ Chère & douce Princesse, essuyez vos beaux yeux. Je vous déshabillerai ce soir, et

demain je vous amènerai six femmes de chambre dont surément vous serez contente. ”

Le lendemain à mon réveil, la Spinaverde me présenta six jeunes filles très belles, dont la première vue, me causa une sorte d’émotion. Elles mêmes paroisoient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit tout en chemise. Je les embrassai les unes après les autres, et les assurai, que jamais elles ne seroient ni grondées ni pincées. En effet, soit qu’elles fissent quelque gaucherie en m’habillant, soit qu’elles osassent me contrarier, je ne me fâchois jamais.

“ Mais Madame, (dis-je à la Princesse) ces jeunes filles étoient peut être des garçons déguisés. ” La Princesse prit un air de dignité et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avois prié, de ne pas m’interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours :

Le jour où j’achevai seize ans, l’on m’annonça une visite illustre. C’étoit un Secrétaire d’Etat, l’Ambassadeur d’Espagne, et le duc de Guadamarra. Celui ci venoit me demander en mariage, et les deux autres n’y étoient que pour appuyer sa demande. Le jeune Duc avoit la meilleure mine qu’on puisse imaginer, et je ne puis nier, qu’il n’ait fait quelque impression sur moi.

Le soir, on proposa une promenade au parc. À peine y avions nous fait quelques pas, qu’un taureau furieux s’élança du milieu d’un bouquet d’arbres, et vint fondre sur nous : Le Duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main, et son épée dans l’autre. Le taureau s’arrêta un instant, s’élança sur le Duc, s’enferma lui même dans son épée, et tomba à ses pieds. Je me crus redevable de la vie à la valeur, et à l’adresse du Duc. Mais le lendemain j’appris, que le taureau avoit été aposté exprès par l’écuyer du Duc, et que son maître avoit fait naître cette occasion de me faire une galanterie, à la manière de son pays. Alors, loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu’il m’avoit fait, et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de mon refus. Elle saisit cette occasion, pour me faire connoître tous mes avantages, et combien je perdrois à changer d’état, et me donner un maître. Quelque temps après, le même Secrétaire d’Etat vint encore me voir, accompagné d’un autre Ambassadeur, & du prince régnant de Noudel-Hansberg. Ce souverain étoit un grand, gros, gras, blond, blanc blafard, qui voulut m’entretenir des majorats qu’il avoit dans les états héréditaires mais en parlant Italien, il avoit l’accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui, et tout en le contrefaisant, je l’assurai que sa présence étoit très nécessaire dans ses majorats des Etats héréditaires. Il s’en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus surément à Monte Salerno, elle a fait exécuter toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! (m’écrai-je) elle a parfaitement réussi ; ce beau lieu peut être appelé un Paradis sur la terre. ” À ces mots la Princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avois prié de ne plus vous servir de cette expression. ” puis elle se mit à rire d’un rire convulsif & affreux, en répétant toujours : “ Oui, le Paradis, le Paradis, il a bonne grace de parler du Paradis. ” Cette scène devenoit pénible. La Princesse reprit enfin son sérieux, me regarda d’un air sévère, & m’ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voûtes souterraines, au delà desquelles on apercevoit comme un lac d’argent, et qui effectivement étoit de vif-argent. La Princesse frappa dans ses mains, & l’on vit paroître une barque, conduite par un nain jeune. Nous montâmes dans la barque, et je m’aperçus que le nain avoit le visage d’or, les yeux de diamants, la bouche de corail. En un mot c’étoit un automate, qui au moyen de petits avirons, fendoit l’argent vif avec beaucoup d’adresse, et faisoit avancer la barque. Ce nocher d’une espèce nouvelle nous conduisit au pied d’un roc qui s’ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain, où mille autres automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée & couverte de pierreries. Des perroquets dont le plumage étoit d’émérides voloient sur nos têtes. Des Nègres d’Ebène nous présentoient des plats d’or, remplis de cerises de rubis, & de raisins de Saphir ; mille autres objets surprenants, remplissoient ces voûtes merveilleuses, dont l’œil n’apercevoit pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de répéter ce mot de Paradis, pour voir l’effet qu’il feroit sur la Princesse. Je cédaï à cette fatale curiosité, et je lui dis “ En vérité Madame, on peut dire que vous avez le Paradis sur la terre... ”

La Princesse me sourit le plus agréablement du monde, et me dit : “ Pour que vous jugiez d’autant mieux des agréments de ce séjour, je vais vous présenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une

clef d'or pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velour noir, et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un Squelette, qui s'avança vers moi, d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le Squelette s'arrachant à lui-même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme, & m'assailit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre Squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier Squelette, et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés, et voulut me jeter à terre. Je m'en débarassai, mais un troisième Squelette sortit du coffre, et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jettai à genoux, et je demandai grâce à la Princesse.

La Princesse ordonna aux Squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : “ Romati rappelez vous toute votre vie, de ce que vous avez vu ici. ” En même temps elle me saisit le bras ; je le sentis brûlé jusqu'à l'os, & je m'évanouis.

Je ne sais, combien de temps je restai dans cet état. Enfin je me réveillai, et j'entendis psalmodier assez près de moi. Je vis, que j'étais au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir, et j'arrivai dans une cour intérieure, où je vis une chapelle et des moines qui chantoient matines. Lorsque leur service fut fini, le Supérieur m'invita à entrer dans sa cellule. Je l'y suivis, et tâchant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé. Lorsque j'eus achevé mon récit, le Supérieur me dit : “ Mon enfant, ne portez vous pas quelque marque au bras que la Princesse a saisi ? ”

Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé, et les marques des cinq doigts de la Princesse.

Alors le Supérieur ouvrit un coffre, qui étoit près de son lit, et en tira un vieux parchemin. “ Voilà (me dit-il) la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. ” Je déroulai le parchemin, & j'y lus ce qui suit :

En l'année du Seigneur 1503. neuvième année de Frédéric Roi de Naples et de Sicile, Elfrida de Monte Salerne, poussant l'impiété jusqu'à l'excès, se vantoit hautement de posséder le véritable Paradis, et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du Jeudi au Vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de Satan, où l'ennemi du genre humain, établit maint et maint démon, qui ont longtemps obsédé, & obsèdent encore, par mille fascinations, ceux qui osent approcher du Monte Salerno, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs — C'est pourquoi, nous Pie troisième, Serviteur des Serviteurs &c^a nous autorisons la fondation d'une chapelle dans l'enceinte même des ruines &c^a

Je ne me rappelle plus, du reste de la bulle. Ce dont je me rappelle, c'est que le Supérieur m'assura, que les obsessions étoient devenues beaucoup plus rares, mais qu'elles se renouvelloient néanmoins quelquefois, et particulièrement dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même temps il me conseilla de faire dire des Messes, pour le repos de la princesse, et d'y assister moi-même. Je suivis son conseil, et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j'ai vu dans cette nuit fatale, m'a laissé une impression mélancolique, que rien ne peut effacer, et de plus, je souffre beaucoup de mon bras. En disant cela, Romati releva sa manche ; et nous fit voir son bras, où l'on distinguoit la forme des doigts [*sic*] de la princesse, et comme des marques de brûlure.

Ici j'interrompis le chef, pour lui dire que j'avois feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapélius, et que j'y avois trouvé une histoire à peu près semblable.

“ Cela peut être (reprit le chef) peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre. Peut-être l'a-t-il inventée. Toujours est il sûr, que son récit contribua beaucoup, à me donner le goût des voyages, et même un espoir vague, de trouver des aventures merveilleuses, que je ne trouvois jamais. Mais telle

est la force des impressions que nous recevons dans nôtre enfance, que cet espoir extravagant troubla longtemps ma tête, et que je ne m'en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesowna (dis-je alors au chef des Bohémiens) ne m'avez vous pas fait entendre, que depuis que vous vivez dans ces montagnes, vous y aviez vu des choses que l'on peut appeller merveilleuses ?

— Cela est vrai, (me répondit-il) j'ai vu des choses qui m'ont rappelé l'histoire de Romati... ”

En ce moment un Bohémien vint nous interrompre. Puis l'on dina, et comme le Chef avoit encore des occupations, je pris mon fusil et j'allai chasser. Je gravis quelques rochers, et ayant jetté les yeux sur la vallée qui s'étendoit à mes pieds, je crus reconnoître la potence funeste des deux frères Zoto. Cette vue piqua ma curiosité. Je pressai ma marche, et éfectivement je me trouvai au pied du gibet, et les pendus y étoient accrochés. J'en détournai les yeux, et je repris tristement le chemin du camp. Le Chef me demanda ou j'avois été. Je lui répondis, que j'avois été, jusqu'à la potence des deux frères de Zoto.

“ Y étoient-ils ? (me dit le Bohémien)

— Comment (lui répondis-je) ont-ils quelquefois la coutume de s'absenter ?

— Très souvent (dit le Chef) surtout la nuit. ”

Ce peu de mots me rendit excessivement rêveur. Je me retrouvais tout à coup dans le voisinage de ces maudits fantômes, et qu'ils fussent des Vampyres, ou que l'on s'en servit pour me persécuter, il me sembloit toujours, que j'en avois beaucoup à craindre. Je fus triste, tout le reste du jour, je m'allai coucher sans souper, et je rêvai de Vampyres, de fantômes, de Cochemares, de Spectres & de pendus.

QUATORZIEME JOURNÉE.

Les Bohemiennes apportèrent mon chocolat et voulurent bien déjeuner avec moi ; ensuite je pris mon fusil, et je ne sais quelle attraction funeste me conduisit à la potence des frères de Zoto.

Ils étoient décrochés. J'entrai dans l'intérieur du gibet ; j'y trouvai les deux cadavres étendus de leur long, et entre eux une jeune fille, que je reconnus pour Rebecca.

Je l'éveillai le plus doucement possible. Cependant la surprise, que je ne pus lui sauver tout à fait, la mit dans un état cruel. Elle eut des convulsions, pleura, s'évanouit. Je la pris dans mes bras, et la portai jusqu'à une source voisine. Je lui jettai de l'eau au visage, et la fis revenir insensiblement.

Je n'eus jamais osé lui demander comment elle étoit venue à cette potence, mais ce fut elle, qui parla la première. “ Je l'avois bien prévu (me dit-elle) que votre discrétion nous seroit funeste. Vous n'avez pas voulu nous conter votre aventure ; Je suis devenue comme vous, la victime, de ces maudits Vampyres. Je ne puis encore me persuader les horreurs de cette nuit. Je vais cependant tâcher de me les rappeler, et de vous en faire le récit ; mais vous me comprendriez mal, si je ne reprenois de plus haut l'histoire de ma vie. ”

Rebecca donna quelques instants à la réflexion, et commença en ces termes.

Histoire de Rebecca.

Mon frère en vous contant son histoire, vous a dit une partie de la mienne. Mon père l'avoit destiné à être l'époux des deux filles de la reine de Saba, et il vouloit que j'épousasse les deux génies qui président à la constellation des gémeaux. Mon frère flatté de l'alliance qu'on lui promettoit, en redoubla d'ardeur, pour les sciences cabalistiques. Ce fut le contraire chez moi. Epouser deux génies à la fois, me parut effrayant ; l'idée seule, m'en troubla si fort, que je ne pus prendre sur moi, de composer deux lignes de Cabale. Chaque jour je remettois l'ouvrage au lendemain, et je finis par oublier un art, aussi difficile que dangereux.

Mon frère ne tarda pas, à s'apercevoir de ma négligence, et m'en fit les reproches les plus amers. Je lui promis de me corriger, et je n'en fis rien. Enfin il me menaça de se plaindre de moi à mon père. Je le conjurai de m'épargner. Il promit d'attendre encore, jusqu'au Samedi suivant. Mais comme alors je n'avois encore rien fait, il entra chez moi à minuit, m'éveilla, et me dit qu'il alloit évoquer l'ombre de mon père, le terrible Mamon.

Je me précipitai à ses genoux, j'implorai sa pitié, il fut inexorable. Je l'entendis proférer la formule épouvantable, inventée jadis par la Baltoyve d'Endor. Aussitôt mon père m'apparut assis sur un trône d'ivoire. Son œil menaçant me donnoit la mort, et je craignis de ne pas survivre au premier mot qui sortiroit de sa bouche. Il parla cependant. Il parla du Dieu d'Abraham, et de Jacob. Il osa les proférer ces imprécations épouvantables.

(Ici la jeune Israélite couvrit son visage de ses mains, et parut frémir à la seule idée de cette scène cruelle. Enfin, elle se remit et continua en ces termes)

Je n'entendis pas la fin du discours de mon père ; Je m'étois évanouie avant qu'il l'eût achevé. Revenue à moi, je vis mon frère qui me présentait le livre des Schefiross. Je pensai m'évanouir de nouveau. Mais il fallut se soumettre. Mon frère qui se doutoit bien, qu'il faudroit avec moi, en revenir aux premiers éléments, eut la patience de les rappeler peu à peu à ma mémoire. Je commençai par la composition des syllabes, je passai à celle des mots, et des formules, enfin je finis par m'attacher à cette science sublime. Je passois les nuits dans le cabinet, qui avoit servi d'observatoire à mon père, et j'allois me coucher, lorsque la lumière du jour, venoit troubler mes opérations ; alors je tombois de sommeil. Ma mulatresse Zulica me déshabillait presque sans que je m'en aperçusse. Je dormois

quelques heures, et puis je retournois à des occupations, pour lesquelles je n'étois point faite, comme vous l'allez voir.

Vous connoissez Zulica, et vous avez pu faire quelque attention à ses charmes ; elle en a infiniment. Ses yeux ont l'expression de la tendresse ; sa bouche s'embellit par le sourire ; son corps a des formes parfaites ; Un matin, comme je venois de l'observatoire, je l'appellai pour me déshabiller. Elle ne m'entendit pas. J'allai à sa chambre qui est à côté de la mienne, et je la vis à la fenêtre penchée en dehors à demi nue, faisant des signes de l'autre côté du vallon, et soufflant sur sa main des baisers, que son ame entière sembloit suivre.

Je n'avois aucune idée de l'amour. L'expression de ce sentiment frappoit pour la première fois mes regards. Je fus tellement émue et surprise, que j'en restai aussi immobile qu'une statue. Zulica se retourna. Un vif incarnat perçait à travers la couleur noisette de son sein, et se répandit sur toute sa personne. Je rougis aussi, puis je pâlis ; j'étois prête à défaillir. Zulica me reçut dans ses bras, et son cœur, que je sentis palpiter contre le mien, y fit passer le désordre qui régnoit dans ses sens.

Zulica me déshabilla à la hâte, et lorsque je fus couchée, elle parut se retirer avec plaisir, et fermer la porte avec plus de plaisir encore. Bientôt après j'entendis les pas de quelqu'un, qui entroit dans sa chambre. Un mouvement aussi prompt qu'involontaire, me fit courir à la porte, et attacher mon œuil au trou de la serrure. Je vis le jeune mulâtre Tanzaï. Il s'approchoit tenant une corbeille remplie des fleurs, qu'il venoit de cueillir dans la campagne. Zulica courut au-devant de lui, prit les fleurs à poignée, les pressa contre son sein. Tanzaï s'approcha pour respirer leur parfum, qui s'exhaloit avec les soupirs de sa maitresse. Je vis distinctement Zulica, éprouver dans toute sa personne un frémissement, qu'il me parut ressentir avec elle. Elle tomba dans les bras de Tanzaï, et j'allai cacher dans mon lit ma honte et ma foiblesse.

Ma couche fut inondée de mes larmes. Les sanglots m'étouffoient, et dans l'excès de ma douleur je m'écriai : “ Ô ma Cent et Douzième ayeule, de qui je porte le nom, douce et tendre épouse d'Isaac, si du sein de vôtre beau père, du sein d'Abraham, si vous voyez l'état ou je suis, appechez l'ombre de Mamon, et dites lui, que sa fille est indigne des honneurs qu'il lui destine. ”

Mes cris avoient éveillé mon frère. Il entra chez moi, et pensant que j'étois malade, il me fit prendre un calmant. Il revint encore à midi, et me trouvant le pouls agité, il s'offrit à continuer pour moi, mes opérations cabalistiques. J'acceptai sa proposition avec plaisir, car il m'eut été impossible d'y travailler. Je m'endormis vers le soir, et j'eus des rêves bien différents de ceux que j'avois eu jusqu'alors. Le lendemain, je révois toute éveillée, ou du moins j'eus des distractions qui auroient pu le faire croire.

Une nuit mon frère entra dans ma chambre. Il avoit sous son bras le livre des Shefiross, et dans sa main une écharpe constellée, sur laquelle étoient écrits, les soixante et dix noms, que Zoroastre a donnés à la constellation des Gémaux. “ Rebecca (me dit-il) Rebecca ! Sortez d'un état qui vous déshonore ; Il est temps que vous essay[i]ez votre pouvoir sur les peuples élémentaires, et sur les esprits infernaux. Cette bande constellée vous garantira de leur pétulance. Choisissez sur les monts d'alentour, le lieu que vous croirez le plus convenable pour votre opération. Songez que votre sort en dépend. ” Après avoir ainsi parlé, mon frère m'entraîna hors de la porte du chateau, et ferma la grille sur moi.

Abandonnée à moi même, je rappelai mon courage. La nuit étoit sombre ; j'étois en chemise, nuds pieds, les cheveux épars, et mon livre dans une main. Je dirigeai ma course vers la montagne, qui me parut la plus proche. Un pâtre voulut mettre la main sur moi. Je le repoussai avec la main, dont je tenois mon livre, et il tomba mort à mes pieds. Vous n'en serez pas surpris, lorsque vous saurez que la couverture de mon livre étoit faite avec du bois de l'arche, qui avoit la propriété de faire périr tout ce qui la touchoit.

Le soleil commençoit à paroître, lorsque j'arrivai sur le sommet que j'avois choisi pour mes opérations. Je ne pouvois les commencer que le lendemain à minuit. Je me retirai dans une caverne, j'y trouvai une ourse avec ses petits. Elle se jeta sur moi ; mais la reliure de mon livre fit son effet, elle tomba à mes pieds. Ses mammelles gonflées me rappellèrent que je mourois d'inanition, et je n'avois encore aucun génie à mes ordres, pas même le moindre esprit follet. Je pris le parti de me

jetter à terre à côté de l'ourse, et de sucer son lait. Un reste de chaleur que l'animal conservait encore, rendit ce repas moins dégoûtant ; mais les petits oursons vinrent me le disputer. Imaginez Alphonse, une fille de seize ans, qui n'étoit jamais sortie des murs où elle étoit née, et dans cette horrible situation. J'avois en ma main des armes terribles, mais je ne m'en étois jamais servie, et la moindre inattention pouvoit les tourner contre moi.

Cependant je voyois l'herbe se dessècher, l'air se chargeoit d'une vapeur enflammée, et les oiseaux expiroient au milieu de leur vol. Je jugeai que les démons avertis commençoient à se rassembler. Un arbre s'alluma de lui même ; il en sortit des tourbillons de fumée, qui au lieu de s'élever, environnèrent ma caverne, et me plongèrent dans les ténèbres. L'ourse étendue à mes pieds, parut se ranimer et ses yeux étincelèrent d'un feu, qui pour un instant dissipa l'obscurité. Un esprit malin sortit alors de sa gueule sous la forme d'un serpent ailé. C'étoit Nemraël démon du plus bas étage, que l'on destinoit à me servir. Bientôt après j'entendis parler la langue des Egrégors, les plus illustres des anges tombés, et je compris, qu'ils me faisoient l'honneur d'assister à ma réception dans le monde des êtres intermédiaires. Cette langue est la même dans laquelle nous avons le premier livre d'Enoch, ouvrage dont j'ai fait une étude particulière.

Enfin Sémiaras Prince des Egrégors, vint m'annoncer qu'il étoit temps de commencer. Je sortis de ma caverne, j'étendis en cercle mon écharpe constellée, j'ouvris mon livre, et je prononçai à haute voix les formules terribles que jusqu'alors je n'avois osé lire que des yeux. Vous jugez bien, Seigneur Alphonse que je ne puis vous dire ce qui se passa alors, et même vous ne pourriez le comprendre. Je vous dirai seulement que j'acquis un assez grand pouvoir sur les esprits, et que l'on m'enseigna les moyens de me faire connoître des gémeaux célestes. Vers ce temps là, mon frère aperçut le bout des pieds des filles de Salomon. J'attendis que le soleil entrât dans le signe des gémeaux, et j'opérai à mon tour. Ce jour là, ou plutôt cette nuit là, je fis un effort prodigieux de travail. Enfin vaincue par le sommeil, je fus forcée de lui céder.

Le lendemain matin Zulica vint me présenter mon miroir, et j'y aperçus deux figures humaines qui sembloient être derrière moi. Je me retournai & je ne vis rien. Je regardai dans le miroir, et je les revis encore. Au reste cette apparition n'avoit rien d'effrayant. Je vis deux jeunes gens dont la stature étoit un peu audessus de la taille humaine. Leurs épaules avoient aussi un peu plus de largeur, mais elles avoient une rondeur qui tenoit de notre sexe. La poitrine s'élevoit aussi comme celle des femmes, mais leurs seins étoient comme ceux des hommes. Leurs bras arrondis et parfaitement formés étoient couchés sur leurs hanches, dans l'attitude que l'on voit aux statues Egyptiennes. Leurs cheveux étoient d'azur et d'or, et toiboient en grosses boucles sur leurs épaules. Je ne vous parle pas des traits de leurs visages ; vous pouvez imaginer si des demi-dieux sont beaux ; car enfin c'étoient là les gémeaux célestes. Je les reconnus aux petites flammes qui brilloient sur leurs têtes.

“ Comment ces demi Dieux étoient ils habillés ? demandai-je à Rebecca. ”

Ils ne l'étoient pas du tout (me répondit-elle) chacun avoit quatre ailes, dont deux étoient couchées sur leurs épaules, et deux autres se replioient et se croisoient autour de leur ceinture. Ces ailes étoient à la vérité aussi transparentes que des ailes de mouche, mais des parties d'or et d'azur mêlées à leur tissu — sauvoient tout ce qu'il y auroit pu avoir d'alarmant pour la pudeur.

Les voilà donc, (me dis-je en moi-même) ces époux célestes à qui je suis destinée. Je ne pus m'empêcher de les comparer intérieurement au jeune mulâtre qui adoroit Zulica : mais j'eus honte de cette pensée ; Je regardai dans le miroir, je crus voir que les demi dieux me jettoient un regard plein de sévérité, comme s'ils eussent lu dans mon ame, et qu'ils se trouvassent offensés de ce mouvement involontaire de comparaison.

Je fus plusieurs jours, sans oser lever les yeux sur une glace ; enfin je m'y hasardai. Les divins gémeaux avoient les mains croisées sur la poitrine, et leur air plein de douceur fit disparoître ma timidité. Je ne savois cependant que leur dire ; pour sortir d'embarras, j'allai chercher un volume des ouvrages d'Edris que vous appelez Atlas. C'est ce que nous avons de plus beau en fait de poésie ; L'harmonie des vers d'Edris imite celle des corps célestes. La langue de cet auteur ne m'est pas familière, et craignant d'avoir mal lù, je portois à la dérobée mes yeux dans la glace, pour y voir l'effet que je faisois sur mon auditoire. J'eus tout lieu d'en être content[e]. Les Thamims se regardoient l'un

l'autre, avec l'air de m'approuver, et quelquefois ils jetoient dans le miroir des regards que je ne re[n]controis pas sans émotion.

Mon frère entra dans ce moment, et la vision s'évanouit. Il me parla des filles de Salomon, dont il avoit vu le bout des pieds. Il étoit fort gai, je partageai sa joye. Je me sentois moi même pénétrée d'un sentiment qui jusqu'alors m'avoit été inconnu. Le saisissement intérieur qui accompagne d'ordinaire les opérations cabalistiques faisoit insensiblement place à je ne sais quel doux abandon, dont jusques là j'avois ignoré les charmes.

Mon frère fit ouvrir la grille du chateau, qui ne l'avoit pas été depuis mon voyage à la montagne. Nous goutâmes le plaisir de la promenade. La campagne me parut émaillée des plus belles couleurs. Je trouvai aussi dans les yeux de mon frère, je ne sais quel feu, très différent de l'ardeur qu'on a pour l'étude. Nous nous enfonçames dans un bosquet d'orangers ; j'allai rêver de mon côté, lui du sien, et nous rentrâmes encore tout remplis de nos rêveries.

Zulica pour me coucher, m'apporta un miroir. Je vis que je n'étois pas seule ; je fis emporter le miroir, me persuadant comme l'autruche, que je ne serois pas vue, dès que je ne verrois pas. Je me couchai et m'endormis. Mais bientôt des rêves bizarres s'emparèrent de mon imagination. Il me sembla que je voyois dans l'abime des cieux, deux astres brillants, qui s'avançaient majestueusement dans le Zodiaque. Ils s'en écartèrent tout à coup, et puis reparurent, ramenant avec eux la nébuleuse de la ceinture d'Andromède. Ces trois corps célestes continuèrent ensemble leur course éthérée, et puis ils s'arrêtèrent et prirent l'apparence d'un météore igné. Ensuite ils m'apparurent sous la forme de trois anneaux lumineux, qui après avoir tourbillonné quelque temps, se fixèrent à un même centre. Alors ils se changèrent en une sorte de gloire, où d'auréole qui environnoient un trône de saphir. J'y vis les gémeaux me tendant les bras, et montrant la place que je devois occuper entre eux. Je voulus m'élancer ; mais dans ce moment il me sembla que le mulâtre Tanzai m'arrêtoit, en me saisissant par le milieu du corps. Je fus en effet très saisie, et m'éveillai en sursaut.

Ma chambre étoit sombre, et je vis par les fentes de la porte, que Zulica avoit de la lumière chez elle. Je l'entendis se plaindre, et je la crus malade. J'aurois dû l'appeler, je ne le fis point. Je ne sais quelle coupable étourderie me fit encore avoir recours au trou de la serrure. Je vis le mulâtre Tanzai qui prenoit avec Zulica des libertés qui me glacèrent d'horreur ; mes yeux se fermèrent, et je tombai évanouie.

Lorsque je revins à moi, je vis près de mon lit mon frère, et Zulica. Je jettai sur celle ci un regard foudroyant et lui ordonnai de ne plus se présenter devant moi. Mon frère me demanda le motif de ma sévérité. Je lui contai en rougissant ce qui m'étoit arrivé. Il me répondit, qu'il les avoit mariés la veille ; mais qu'il en étoit bien fâché, n'ayant pas prévu ce qui étoit arrivé. Il n'y avoit eû à la vérité que ma vue de profanée ; mais l'extrême délicatesse des Thammims lui donnoient [*sic*] de l'inquiétude. Pour moi j'avois perdu tout sentiment, excepté celui de la honte, et je serois morte plutôt que de jeter les yeux sur un miroir.

Mon frère ne connoissoit pas le genre de mes relations avec les Thammims. Mais il savoit que je ne leur étois plus inconnue ; et voyant que je me laissois aller à une sorte de mélancolie, il craignit que je négligeasse les opérations que j'avois commencées. Lorsque le soleil fut prêt à sortir du signe des Gémeaux, il crut devoir m'en avertir. Je me réveillai comme d'un songe ; je tremblai de ne plus revoir mes Dieux, de me séparer d'eux pour onze mois, sans savoir même, comment j'étois dans leur esprit, et si je ne m'étois pas rendue tout à fait indigne de leur attention.

Je pris la résolution d'aller dans une salle haute du château, où se trouvoit une glace de Venise, de dix pieds de haut ; mais pour avoir une contenance, je pris avec moi le volume d'Edris, dans lequel se trouve un poeme de la création du monde. Je m'assis très loin du miroir, et me mis à lire tout haut. Ensuite m'interrompant, et élevant la voix, j'osai demander aux Thammims, s'ils avoient été témoins de ces merveilles. Alors la glace de Venise quitta la muraille où elle étoit attachée, et se plaça devant moi. J'y vis les gémeaux me sourire, avec un air de satisfaction, et baisser tous les deux la tête, pour me témoigner qu'ils avoient réellement assisté à la création du monde, et que tout s'y étoit passé comme Edris l'avoit dit.

Alors je m'enhardis davantage, je fermai mon livre, & je confondis mes regards avec ceux de mes

divins amants. Cet instant d'abandon pensa me coûter cher. Je tenais encore de trop près à l'humanité, pour pouvoir soutenir une communication aussi intime. La flamme céleste qui brilloit dans leurs yeux, pensa me dévorer. Je baissai les miens, et m'étant un peu remise, je continuai ma lecture ; mais je tombai précisément sur le second chant, où ce premier des poètes décrit les amours des fils d'Elohim, avec les filles des hommes. Il est impossible aujourd'hui, de se faire une idée de la manière dont on aimait dans le premier âge du monde. Ces exagérations que je ne comprenais pas bien, me faisoient souvent hésiter. Dans ces moments là, mes yeux se tournoient involontairement vers le miroir, & il me sembla voir, que les Thammims prenoient un plaisir toujours plus vif à cette lecture. Ils me tendoient les bras, ils s'approchoient de ma chaise. Je les vis déployer les brillantes ailes, qu'ils avoient aux épaules. Je distinguai même, un léger frémissement dans celles qui leur servoient de ceinture. Je crus qu'ils alloient aussi les déployer, et je mis ma main sur mes yeux ; au même instant je la sentis baiser, ainsi que celle dont je tenais mon livre. Au même instant aussi j'entendis que le miroir se brisoit en mille éclats. Je compris que le soleil étoit sorti du signe des gémeaux, et que c'étoit un congé qu'ils prenoient de moi.

Le lendemain, j'aperçus dans une autre glace, comme deux ombres, ou plutôt comme une légère esquisse des traits de mes divins amants. Le surlendemain, je ne vis plus rien du tout. Alors pour charmer les ennuis de l'absence, je passais les nuits à l'observatoire, et l'œil collé au télescope, j'y suivis mes amants, jusqu'à leur coucher. Ils étoient sous l'horizon, que je croyais les voir encore. Enfin, lorsque la queue du cancre [*sic*] disparoissoit à ma vue, je m'allois coucher moi-même, & ma couche étoit souvent baignée de pleurs involontaires, qui même n'avoient pas de motif.

Cependant mon frère, rempli d'amour et d'espérance s'adonna plus que jamais à l'étude des sciences occultes. Un jour, il vint me trouver, et me dit, que certains signes qu'il avoit aperçus dans le ciel, lui avoient appris qu'un fameux adepte, qui depuis deux cent ans habitoit la Pyramide de Saophis, étoit parti pour l'Amérique, et qu'il passeroit à Cordoue le 23 de notre mois Thybi, à sept heures, & quarante deux minutes. J'allai le soir à l'observatoire et je trouvai qu'il avoit raison, mais mon calcul me donna un résultat un peu différent. Mon frère soutint que le sien étoit juste, et comme il est fort attaché à ses opinions, il voulut aller lui-même à Cordoue, pour me prouver que la raison étoit de son côté. Mon frère auroit pu faire ce voyage en aussi peu de temps, que je vous le raconte ; mais il voulut jouir du plaisir de la promenade, et suivit la pente des côtes, choisissant la route, où de beaux sites contribueroient le plus à le distraire. Il s'étoit fait accompagner par Nemraël, cet esprit malin, qui m'avoit apparu dans la caverne. Il lui ordonna de lui apporter un souper. Nemraël enleva celui d'un prieur de Bénédictins, et l'apporta à la Venta. Ensuite mon frère me renvoya Nemraël, comme n'en n'ayant plus besoin. J'étois dans cet instant à l'observatoire, et je vis dans le ciel des choses qui me firent trembler pour mon frère ; j'ordonnai à Nemraël de retourner à la Venta, et de ne point quitter son maître. Il y alla, et revint un instant après me dire, qu'un pouvoir plus grand que le sien, l'avoit empêché de pénétrer dans l'intérieur du cabaret. Mon inquiétude fut à son comble ; enfin je vous vis arriver avec mon frère.

Je démêlai dans vos traits, une assurance, & une sérénité, qui me prouva, que vous n'étiez point cabaliste. Mon père m'avoit annoncé que j'avois beaucoup à craindre d'un mortel ; je craignis que vous ne fussiez ce mortel. Bientôt d'autres soins m'occupèrent, mon frère me conta l'aventure de Pascheco, et ce qui lui étoit arrivé à lui-même ; Mais il ajouta à ma grande surprise, qu'il ne savoit pas du tout à quelle espèce de démons il avoit eu à faire. Nous attendîmes la nuit avec une extrême impatience. Elle arriva, et nous fîmes les plus épouvantables conjurations ; ce fut en vain ; nous ne pûmes savoir, ni la nature des deux êtres, ni si mon frère avoit réellement perdu avec eux, ses droits à l'immortalité. Je crus que l'on pouvoit tirer de vous quelque lumière, mais fidèle à je ne sais quelle parole d'honneur, vous ne voulûtes rien dire.

Alors pour servir et tranquiliser mon frère, je me résolus à passer moi-même une nuit à la Venta Quemada et je suis partie hier. La nuit étoit déjà très avancée, lorsque j'arrivai à l'entrée du vallon. Je rassemblai quelques vapeurs, dont je composai un feu follet, et je lui ordonnai de me conduire. C'est un secret qui est resté dans notre famille, et c'est par un moyen semblable que Moïse, propre frère de mon soixante et treizième ayeul, fit la colonne de feu, qui conduisit les Israélites dans le désert.

Mon feu follet s'alluma très bien, et se mit à marcher devant moi ; mais il ne prit pas le plus court chemin ; Je m'aperçus de son infidélité, mais je n'y fis pas assez d'attention. Il étoit minuit lorsque j'arrivai. En entrant dans la cour de la Venta je vis, qu'il y avoit de la lumière dans la chambre du milieu, et j'entendis une musique harmonieuse. Je m'assis sur un banc de pierre, et je fis quelques opérations cabalistiques, qui ne produisirent rien du tout. Il est vrai que cette musique me charmoit & me distraisoit [*sic*] au point, qu'à l'heure qu'il est, je ne puis vous dire, si mes opérations étoient bien faites, et je pense que j'ai du y manquer en quelque point essentiel. Enfin je crus les avoir bien faites, & jugeant qu'il n'y avoit dans l'auberge ni démons ni esprits, j'en conclus, qu'il n'y avoit que des hommes, et je me livrai au plaisir de les entendre chanter. C'étoient deux voix, soutenues d'un instrument à corde ; mais elles étoient si bien d'accord, et si harmonieuses, qu'aucune musique sur la terre ne peut entrer en comparaison.

Les airs que ces voix faisoient entendre, inspiroient une tendresse si provoquante, que je ne puis en donner aucune idée. Longtemps, je les écoutai de dessus mon banc ; mais enfin il fallut bien entrer, puisque je n'étois venue que pour cela. Je montai donc, et je trouvai dans la chambre du milieu, deux jeunes gens, grands, bienfaits, assis à table, mangeant, buvant et chantant de tout leur cœur. Leur costume étoit oriental ; ils étoient coëffés d'un turban, la poitrine et les bras nuds, et de riches armes à leur ceinture.

Ces deux inconnus, que je pris pour des turcs, se levèrent, m'approchèrent une chaise, remplirent mon assiette et mon verre, et se remirent à chanter, en s'accompagnant d'un théorbe, dont ils jouoient tour à tour.

Leurs manières dégagées avoient quelque chose de contagieux ; Ils ne faisoient point de façons, je n'en fis point ; j'avois faim, je mangeai. Il n'y avoit point d'eau, je bus du vin. Alors il me prit envie de chanter avec les jeunes turcs, qui parurent charmés de m'entendre. Je chantai une Séguedille Espagnole ; Ils répondirent sur les mêmes rimes, et la même pensée.

Je leur demandai, où ils avoient appris l'Espagnol.

L'un d'eux me répondit : “ Nous sommes nés en Morée, et marins de profession. Nous avons facilement appris la langue des ports que nous fréquentons. Mais laissons là les Séguedilles ; écoutez les chansons de notre pays. ”

Que vous dirai-je, Alphonse ! Leurs chants avoient une mélodie, qui faisoient passer l'ame par toutes les nuances du Sentiment, et lorsque l'on en étoit venu à l'excès de l'attendrissement, des accents inattendus vous ramenoient à la plus folle gaïeté.

Je n'étois point dupe, de tout ce manège. Je fixois attentivement les prétendus matelots, & il me sembloit leur trouver une extrême ressemblance, de l'un à l'autre, et avec mes divins gémeaux. “ Vous etes Turcs (leur dis-je) et nés en Morée ?

— Point du tout (me répondit celui qui n'avoit pas encore parlé) nous ne sommes point Turcs ; nous sommes Grecs, nés à Sparte, et venus du même œuf.

— D'un œuf ?

— Ah ! divine Rebecca, (reprit l'autre) pouvez-vous nous méconnoître. Je suis Pollux, et voici mon frère. ”

Je sautai de ma chaise, et me réfugiai dans un coin de la chambre. Les gémeaux prétendus prirent leur forme du miroir, & déployèrent leur ailes. Je me sentis enlever dans les airs ; mais par une heureuse inspiration, je prononçai un nom sacré, dont mon frère & moi sommes seuls en possession, entre tant d'autres cabalistes. A l'instant même je fus précipitée sur la terre. Ma chute m'a fait perdre connoissance, et ce sont vos soins qui me l'ont rendue. Un sentiment sûr m'avertit, que je n'ai rien perdu, de tout ce qu'il m'importoit de conserver. Mais je suis lasse de tant de merveilles ; Divins Gemeaux, je le sens, je suis indigne de vous. J'étois née pour rester une simple mortelle.

Rebecca finit ici son récit, et ma première idée fut, qu'elle s'étoit moquée de moi d'un bout à

l'autre, & qu'elle n'avoit d'autre but, que d'abuser de ma crédulité. Je la quittai assez brusquement, et me mettant à réfléchir, sur ce qu'elle m'avoit raconté, je me dis en moi même : “ Ou cette femme est de moitié avec les Gomelez, pour m'éprouver et me rendre Musulman, ou bien elle a quelqu'autre intérêt à m'arracher le secret de mes cousines ; ou bien elles sont des démons, ou bien si elles sont aux ordres des Gomelez !!... ”

J'en étois encore à suivre le fil de mes conjectures, lorsque j'aperçus que Rebecca faisoit des cercles en l'air, et d'autres simagrées magiques. Un instant après elle vint à moi, et me dit : “ J'ai fait savoir à mon frère où j'étois, et surément il sera ici ce soir. En attendant allons joindre le camp des Bohémiens. ”

Elle s'appuya sur mon bras assez franchement et nous arrivâmes chez le vieux chef, qui reçut la juive avec beaucoup de démonstrations de respect.

Pendant toute la journée Rebecca fut fort naturelle, et parut avoir oublié les sciences occultes. Son frère arriva avant la nuit. Ils se retirèrent ensemble, et je m'allai coucher. Lorsque je fus au lit, je réfléchis encore au récit de Rebecca ; mais comme j'entendois pour la première fois parler de Cabale, de Génies de Signes célestes, je ne trouvai rien de solide à objecter à ce que j'avois entendu, et je m'endormis dans cette incertitude.

QUINZIEME JOURNÉE.

Je m'éveillai d'assez bonne heure, et m'allai promener en attendant le déjeuner. Je vis de loin, le cabaliste et sa sœur, qui paroisoient avoir une conversation assez animée. Je me détournai dans la crainte de les interrompre, mais bientôt je vis que le cabaliste s'en alloit du côté du camp, et que Rebecca s'avançoit vers moi, avec assez d'empressement. Je fis quelques pas audevant d'elle, et puis nous continuâmes notre promenade, sans nous dire grand chose. Enfin la belle Israélite rompit le silence, et me dit : " Seigneur Alphonse ! Je vais vous faire une confidence, qui ne vous sera pas indifférente, si vous prenez quelque intérêt à ce qui me concerne. C'est que je viens de renoncer aux sciences Cabalistiques. J'ai fait cette nuit toutes mes réflexions. Quelle est cette vaine immortalité dont mon père a voulu me douer ? Ne sommes nous pas tous immortels ? Ne devons nous pas tous aller au séjour des justes ? Je veux vivre de cette courte vie ; Je veux la passer avec un époux, et non pas entre deux astres. Je veux être mère ; je veux voir les enfants de mes enfants, & puis lassée et rassasiée de l'existence, je veux m'endormir entre leurs bras, et voler dans le sein d'Abraham. Que dites vous de ce projet ?

— Je l'approuve très fort (répondis-je à Rebecca,) mais qu'en dit votre frère ?

— Il a (me dit-elle) d'abord été furieux, mais enfin il m'a promis qu'il en feroit autant, s'il lui falloit renoncer aux filles de Salomon. Il attendra que le soleil soit entré dans le signe de la Vierge, et se décidera ensuite. En attendant il veut savoir, quels sont ces vampires qui l'ont joué à la Venta, et qui selon lui s'appellent Emina et Zibeddé. Il a renoncé à vous questionner sur leur sujet, parcequ'il prétend, que vous n'en savez pas plus que lui. Mais ce soir, il veut citer le juif errant, le même que vous avez vu chez l'hermite. Il espère en tirer quelques informations. "

Comme Rebecca en étoit à cet endroit de son discours on vint nous avertir que le déjeuner étoit prêt ; On l'avoit mis dans une grotte spacieuse, où l'on avoit aussi retiré les tentes, parceque le ciel se couvroit de nuages. L'orage ne tarda pas à se faire entendre. Voyant donc, que nous étions condamnés à passer le reste de la journée dans la grotte, je priai le vieux chef, de continuer son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous vous rappelez Seigneur Alphonse de l'histoire de la Princesse de Monte Salerno, qui fut contée par Romati & je vous ai dit, combien elle m'avoit fait d'impression. Lorsque nous fumes couchés, la chambre ne resta éclairée que par la foible lueur d'une lampe. Je n'osois regarder les endroits les plus sombres de l'appartement, et surtout un certain coffre, où l'hôte avoit coutûme de mettre sa provision d'orge. Il me sembloit à tout instant, que j'en verrois sortir les six Squelettes de la Princesse. Je m'enfonçai sous mes couvertures pour ne plus rien voir, et bientôt je m'endormis.

Les grelots des mules me réveillèrent le lendemain de bonne heure, et je fus un des premiers sur pied. J'oubliai Romati et sa princesse, et je ne songeai qu'au plaisir de continuer notre voyage. Il fut des plus agréables ; Le soleil un peu voilé par les nuages, ne nous incommodoit pas trop, et les muletiers se résolurent à faire toute la journée d'une traite, en s'arrêtant seulement à l'abreuvoir dos Leones, où la route de Ségovie se réunit à celle de Madrid. Ce lieu offre un bel ombrage, et deux lions qui versent de l'eau dans un bassin de marbre, contribuent infiniment à l'embellir.

Il étoit midi, lorsque nous arrivâmes, et nous y étions à peine, que nous vîmes venir d'autres voyageurs par la route de Ségovie. Celle de leurs mules qui ouvroit la marche étoit montée par une jeune fille qui sembloit de mon age, bien qu'elle eut réellement quelques années de plus ; et le Zagal qui conduisoit sa mule, étoit aussi un garçon de dix-sept ans, mais joli et bien mis, quoique dans le

costume ordinaire des valets d'écurie ; Ensuite venoit une dame d'un certain age, que l'on auroit prise pour ma tante Dalanosa, non qu'elle lui ressemblât, mais parcequ'elle avoit absolument le même air, et surtout la même expression de bonté dans tous les traits. Ensuite venoient quelques domestiques.

Comme nous étions venus les premiers, nous invitâmes les voyageurs à partager notre repas, que l'on étaloit sous les arbres. Elles acceptèrent, mais d'un air fort triste, surtout la jeune fille. De temps à autre, elle regardoit le jeune valet d'un air assez tendre, et celui ci la servoit d'un air fort empressé, et la dame agée les regardoit tous deux, d'un air de compassion, et les larmes aux yeux. Je voyois leur chagrin à tous, et j'eusse bien voulu leur dire quelque chose de consolant ; mais ne sachant comment m'y prendre, je mangeai de mon mieux.

On se remit en route ; ma bonne tante fit aller sa mule à côté de la dame ; moi je m'approchai de la jeune fille. Je vis bien, que le jeune zagal, sous prétexte de rattacher sa selle, touchoit son pied où sa main, et même une fois je lui vis baiser le pied.

Nous arrivâmes au bout de deux heures à Olmèdo où nous devions passer la nuit. Ma tante fit apporter des chaises devant la porte de l'auberge et s'y assit avec l'autre dame. Un moment après elle me dit, de faire faire du chocolat. J'entrai dans la maison, et voulus chercher nos gens ; Je me trouvai dans une chambre où je vis le jeune homme, et la jeune fille, se tenant étroitement embrassés, & versant des torrents de larmes. Mon cœur se brisa à cette vue ; je me jettai au col du jeune garçon, et je pleurai, jusqu'à en gagner des convulsions. Les deux matrones entrèrent sur ces entrefaites. Ma tante fort émue, m'entraîna hors de la chambre, et me demanda la cause de mes larmes ; Comme je ne savois pas du tout pourquoi nous avions pleuré, il me fut impossible de l'instruire. Lorsqu'elle sut que j'avois pleuré sans savoir pourquoi, elle ne put s'empêcher de rire un peu. Cependant l'autre matrone s'étoit renfermée avec la jeune fille, nous les entendions sanglotter, et elles ne parurent qu'à l'heure du souper.

Ce repas, ne fut pas très gai, ni très long. Lorsque l'on eut desservi, ma tante s'adressa à la dame agée et lui dit : “ Segnora, le ciel me préserve de penser mal de mon prochain, et surtout de vous, qui paraissez avoir l'ame toute bonne, et toute chrétienne ; mais enfin, j'ai eu l'honneur de souper avec vous, et je m'en ferai certainement un honneur dans toutes les occasions : cependant voila mon neveu, qui a vu cette jeune demoiselle, qui embrassoit un valet d'écurie, bien joli à la vérité, et de ce coté là, il n'y a rien à lui reprocher ; Quant à vous Madame, vous avez aussi l'air de n'y trouver rien de répréhensible ; moi surément, je n'ai aucun droit... cependant ayant eù l'honneur de souper... et le voyage jusqu'à Burgos, étant encore... ”

Ici ma bonne tante s'embarassa si fort, qu'elle ne se seroit jamais tiré de sa phrase ; mais l'autre dame l'interrompant fort à propos, lui dit : “ Oui Madame, vous avez raison ; après ce que vous avez vu, vous avez tout le droit possible de vous informer des motifs de mon indulgence. J'ai bien des raisons de les cacher, mais enfin je vois, qu'il est de mon devoir de vous les dire. ”

Alors la bonne dame tira son mouchoir, essuya ses yeux, et commença en ces termes :

Histoire de Marie de Torrès.

Je suis la fille ainée de Don Emanuel de Norugna, Oydor de l'audience de Ségovie ; j'ai été mariée à dix-huit ans à Don Henrique de Torrès, colonel retiré du service ; Ma mère étoit morte bien des années auparavant. Nous perdîmes mon père, deux mois après mon mariage, et nous recueillîmes chez nous ma sœur cadette Elvire de Norugna, qui alors, n'avoit pas encore quatorze ans, mais dont la beauté faisoit déjà beaucoup de bruit. La succession de mon père se réduisit à rien. Pour ce qui est de mon mari, il avoit un assez beau bien ; mais par des arrangements de famille, nous étions tenus à faire des pensions à cinq chevaliers de Malte, et payer les dots de six religieuses de nos parentes. Si bien que notre revenu ne suffisoit qu'à nous fournir le plus étroit nécessaire. Mais une pension que la cour avoit accordé à mon mari, nous mettoit un peu plus à l'aise.

Il y avoit alors à Ségovie nombre de maisons très nobles, qui n'étoient pas plus aisées que la notre ; liées par un intérêt commun, elles avoient introduit la mode, de faire peu de dépense. On n'alloit que

rarement les uns chez les autres. Les Dames se tenoient aux fenêtres, les cavaliers dans la rue. On jouoit beaucoup de la guitare, on soupiroit encore davantage, et tout cela ne coutoit rien. Les fabriquants de draps de vigogne vivoient avec luxe. Mais comme nous ne pouvions les imiter, nous nous en vengions en les méprisant & les tournant en ridicule.

A mesure que ma sœur grandissoit, notre rue se trouvoit plus encombrée de guitarras. Quelques râcleurs soupiroient tandis que les autres râcloient, ou bien ils soupiroient et râcloient tout à la fois. Les beautés de la ville en mouroient de jalousie ; mais celle à qui s'adressoient tous ces hommages, n'y faisoit aucune attention. Ma sœur étoit presque toujours retirée ; moi, pour ne point paroître impolie je restois à la fenêtre, pour dire à chacun quelque chose d'obligeant ; c'étoit un devoir de bienséance, dont je n'eusse pu me dispenser. Mais lorsque le dernier râcleur étoit parti, je fermois ma fenêtre avec un plaisir inconcevable. Mon mari & ma sœur m'attendoient dans la chambre à manger. Nous faisons un souper très frugal, que nous assaisonnions de mille plaisanteries sur les soupirants. Chacun avoit son lot, et je pense, que s'ils avoient écouté aux portes, pas un ne seroit revenu. Ces conversations n'étoient pas très charitables ; cependant nous y prenions tant de plaisir, que nous les prolongions quelque fois fort avant dans la nuit.

Un soir qu'à souper nous traitions notre sujet favori, Elvire prenant un air un peu sérieux me dit : “ Ma sœur avez vous observé, que lorsque tous les râcleurs ont quitté la rue, et qu'il n'y a plus de lumière dans notre salon, l'on entend tous les soirs une où deux Séguédilles, chantées et accompagnées en artiste plutôt qu'en amateur. ” Mon mari dit que cela étoit vrai, et qu'il avoit fait la même observation. Je répondis à peu près la même chose, et nous plaisantâmes ma sœur sur son nouveau soupirant. Cependant nous crûmes nous appercevoir, qu'elle recevoit ces plaisanteries d'un air moins libre que de coutume.

Le lendemain, après que j'eus congédié les râcleurs et fermé la fenêtre, j'éteignis la lumière & je restai dans la chambre. Bientôt j'entendis la voix dont ma sœur avoit parlé. On commença par préluder avec infiniment de méthode ; Ensuite on chanta un couplet sur les plaisirs du mystère ; un autre sur l'amour timide ; Après quoi, je n'entendis plus rien. En sortant du sallon, je vis ma sœur, qui avoit écouté à la porte. Je ne lui en fis point de semblant, mais j'observai qu'à souper elle avoit l'air rêveuse et préoccupée.

Le mystérieux chanteur continua ses Sérénades, & nous nous y accoutumâmes si bien, que nous n'allions plus souper, qu'après l'avoir entendu.

Cette constance et ce mystère rendirent Elvire curieuse et non pas sensible. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver à Ségovie un nouveau personnage, qui renversa les têtes et les fortunes. C'étoit le comte de Rovellas, exilé de la cour, et à ce titre important aux yeux des provinciaux.

Rovellas étoit né à la Vera Cruz ; Sa mère qui étoit Mexicaine avoit porté dans cette maison une fortune immense, et comme les Américains étoient alors bien vus à la cour, il avoit passé la mer, pour obtenir la Grandesse ; Vous pouvez juger qu'étant né dans le nouveau monde, il ne devoit pas avoir un grand usage de l'ancien. Mais son luxe étoit éblouissant, et le Roi lui même, daigna s'amuser de ses naïvetés. Cependant comme elles venoient presque toutes, de la haute opinion qu'il avoit de lui même, on finit par s'en moquer.

Les jeunes Seigneurs avoient alors la coutûme de choisir chacun une dame de ses pensées. Ils portoient ses couleurs, et dans certaines occasions son chiffre, comme par exemple aux Parèhos, qui sont des espèces de carrousels.

Rovellas qui avoit le cœur très haut, arbora le chiffre de la Princesse des Asturies. Le Roi trouva cette idée très plaisante, mais la Princesse s'en étant offensée, un Alguazil de cour, vint prendre le comte chez lui, et le conduisit à la tour de Ségovie. Il y passa huit jours, et eut ensuite la ville pour prison. Le sujet de cet exil, n'étoit pas très honorable ; mais il étoit dans le caractère du comte de tirer vanité de tout. Il aimoit donc à parler de sa disgrâce, et laissoit soupçonner que la Princesse étoit au fond d'intelligence avec lui.

Rovellas avoit véritablement tous les genres d'amour propre. Il croyoit tout savoir, et réussir en tout ce qu'il entreprenoit ; Mais ses plus grandes prétentions étoient de combattre le Taureau, de chanter et de danser.

Personne n'étoit assez impoli pour lui disputer les deux derniers talents ; mais les Taureaux n'avoient pas eu autant de complaisance. Cependant le comte aidé de ses piqueurs se croyoit invincible.

Je vous ai dit, que nos maisons n'étoient point ouvertes. Il faut en excepter les premières visites que nous recevions toujours. Comme mon mari étoit distingué par sa naissance et par ses services militaires, Rovellas crut devoir commencer ses visites par notre maison. Je le reçus sur mon estrade, et lui en déhors. L'usage de notre province étant encore de mettre un grand espace entre nous, et les hommes qui nous viennent voir.

Rovellas parla beaucoup et avec facilité ; au milieu de sa conversation, ma sœur entra, et vint s'asseoir à côté de moi. Le comte fut si frappé de la beauté d'Elvire qu'il en resta pétrifié. Il balbutia quelques mots, qui n'avoient pas trop de sens, et puis il demanda quelle étoit sa couleur favorite ? Elvire répondit, qu'elle n'avoit de préférence pour aucune.

“ Madame (reprit le Comte), puisque vous annoncez tant d'indifférence, il me convient de n'annoncer que de la tristesse, et le brun sera désormais ma couleur. ”

Ma sœur qui n'étoit point accoutumée à de pareils compliments, ne sut que répondre. Rovellas se leva et prit congé de nous. Nous apprimes dès le même soir, que dans toutes les visites qu'il avoit faites, il n'avoit parlé que de la beauté d'Elvire, et dès le lendemain nous sûmes, qu'il avoit commandé quarante livrées brunes, chamarrées d'or et de noir ; Dès lors, la voix touchante du soir, ne se fit plus entendre.

Rovellas ayant su que l'usage des maisons nobles de Ségovie n'étoit pas de recevoir habituellement, se résigna à venir passer les soirées sous nos fenêtres, avec les autres gentilshommes qui nous faisoient cet honneur. Comme il n'étoit pas Grand d'Espagne, et que la plupart de nos jeunes gens étoient titrés de Castille, ils se croyoient ses égaux, & le traitoient comme tel. Mais peu à peu les richesses reprirent leur invincible ascendant ; toutes les guitares se turent devant la sienne, et il donna le ton, dans les conversations, comme dans nos concerts.

Cette prééminence ne suffisoit point encore à Rovellas. Il bruloit d'envie de courir le taureau devant nous, et de danser avec ma sœur. Il nous annonça donc avec assez d'emphase, qu'il avoit fait venir cent taureaux de Guarama, et qu'il feroit planchayer une place à cent pas de l'amphithéâtre ou l'on passeroit à dans[er] les nuits qui suivroient les spectacles. Ce peu de mots, fit un grand effet à Ségovie. Celui que je vous ai dit, de tourner les têtes & sinon de renverser toutes les fortunes, au moins de les entamer.

Le bruit du combat de taureaux ne fut pas plutôt répandu, que l'on vit tous les jeunes gens courir comme des écerclés, prendre toutes les attitudes de ce combat, commander des habits dorés, et des manteaux écarlates. Je vous laisse à penser ce que firent les femmes. Elles essayèrent tout ce qu'elles avoient d'habits et de coiffures ; ce n'étoit pas beaucoup dire, mais on fit venir des tailleurs, des modistes, et le crédit suppléa aux richesses.

Le lendemain de ce jour fameux, Rovellas vint sous nos fenêtres à l'heure accoutumée, et nous dit qu'il avoit fait venir de Madrid vingt-cinq confiseurs et Limonadiers, et qu'il nous prioit de prononcer sur leur talent. Au même instant notre rue fut remplie de gens en livrée brune et or, qui portoient des rafraichissements sur des plateaux de vermeil.

Le lendemain ce fut la même chose, et mon mari en prit un juste ombrage. Il ne lui sembla pas décent que notre porte devint un lieu d'assemblée publique ; il eut la bonté de me consulter sur ce sujet, je fus de son avis, comme j'en étois toujours, et nous prîmes la résolution de nous retirer au petit bourg de Villaca, ou nous avons une maison & un domaine. Nous y trouvions d'ailleurs un grand avantage celui de l'économie. Au moyen de cet arrangement nous pouvions manquer quelques spectacles, et quelques bals de Rovellas, et c'étoient autant de toilettes d'épargnées. Cependant, comme la maison de Villaca avoit besoin de réparations, nous fumes obligés de renvoyer notre départ à trois semaines. Dès que ce projet fut annoncé, Rovellas ne cacha point le chagrin qu'il en ressentoit, non plus que les sentiments que ma sœur lui avoit inspirés. Pour ce qui est d'Elvire, il me semble qu'elle avoit oublié la voix touchante du soir, mais qu'elle recevoit néanmoins les soins de Rovellas avec la plus parfaite indifférence.

J'aurois du vous dire, qu'à cette époque mon fils avoit deux ans, et ce fils n'est autre, que le petit valet d'écurie que vous avez vu avec nous. Cet enfant, que nous appellions Lonzeto faisoit notre joye ; Elvire l'aimoit presque autant que moi, et je puis vous assurer qu'il étoit notre unique consolation, lorsque nous étions trop lasses des fadaïses, que l'on débitoit sous nos fenêtres. A peine avions nous pris la résolution d'aller à Villaca que Lonzeto gagna la petite vérole. Vous pouvez juger de notre désespoir. Nous passions les jours et les nuits à le soigner, et pendant ce temps la voix touchante commença à se faire entendre. Elvire rougissoit dès que l'on commençoit à préluder ; mais d'ailleurs elle n'étoit occupée que de Lonzeto. Enfin ce cher enfant guérit, notre fenêtre se rouvrit aux soupirants, et le mystérieux chanteur cessa de se faire entendre.

Dès que la fenêtre se fut rouverte, Rovellas ne manqua pas de se présenter. Il nous dit que le combat de taureaux n'avoit été retardé qu'à cause de nous, et qu'il nous prioit d'en fixer le jour. Nous répondîmes à cette politesse comme nous le devons ; Enfin ce jour fameux fut fixé au Dimanche suivant, qui n'arriva que trop tôt pour le pauvre Rovellas.

Je passerai sur les détails de ce spectacle ; quand on en a vu un, c'est comme mille. Vous savez pourtant que les nobles ne combattent pas le taureau comme les roturiers. Ils l'attaquent d'abord à cheval avec le Rehnon, ou javelot ; après qu'ils ont porté le premier coup, il faut en recevoir un ; mais comme les chevaux sont dressés à cet exercice, le coup ne fait que leur effleurer la croupe ; alors le noble combattant met pied à terre, et l'épée à la main. Pour que tout cela réussisse, il faut avoir des Toros francos, c'est à dire que le taureau soit loyal et sans malice. Mais les piqueurs du comte eurent la maladresse de lui chercher un Toro marahho qui étoit réservé pour d'autres occasions. Les connoisseurs s'aperçurent d'abord de la faute que l'on avoit faite ; mais Rovellas étoit dans l'arène, et il n'y avoit plus moyen de reculer. Il eut l'air de ne pas s'apercevoir du danger qu'il couroit. Il caracola autour de l'animal, et lui porta un coup de javelot dans l'épaule droite, lui même ayant le bras passé & tout le corps penché entre les cornes de son adversaire, ce qui est dans la règle de l'art.

Le taureau blessé eut l'air de s'enfuir du côté de la porte, mais se retournant tout à coup, il courut sur Rovellas et l'enleva sur ses cornes avec tant de violence, que le cheval tomba hors de la barrière, et lui en dedans. Alors le taureau revint sur lui, engagea sa corne dans le collet de son habit, le fit pirouetter en l'air, et le lança de l'autre côté de l'amphithéâtre. Après cela l'animal voyant que sa victime lui avoit échappé, la cherchait partout avec des yeux féroces, et l'ayant enfin aperçu la considéroit avec une fureur toujours croissante, creusant la terre de ses pieds, et battant ses flancs de sa queue... En ce moment un jeune homme s'élança par-dessus la barrière saisit l'épée et le mantelet de Rovellas et se présenta devant le taureau. Le malicieux animal essaya quelques feintes, qui ne parvinrent point à déconcerter l'inconnu, enfin il fondit sur lui les cornes baissées jusqu'à terre, s'enfila dans son épée, et tomba mort à ses pieds. Ensuite le vainqueur jeta l'épée et le mantelet sur le taureau, regarda du côté de notre loge, nous salua, ressauta la barre, & se perdit dans la foule. Elvire me serra la main, et me dit " Je suis sûre, que c'est là notre chanteur. "

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, un de ses affidés vint lui parler. Il nous pria de lui permettre de remettre au lendemain la suite de son histoire, et s'en alla vaquer aux soins de son petit empire.

" En vérité (dit Rebecca) je suis très fâchée de cette interruption ; notre chef a laissé le comte de Rovellas dans une triste situation, et s'il reste jusqu'à demain dans l'amphithéâtre il n'y aura plus moyen de lui porter du secours.

— N'en soyez point en peine, (lui répondis-je) soyez sûre qu'un homme riche ne reste point ainsi abandonné, et vous pouvez vous en fier à ses piqueurs.

— Vous avez raison (reprit la Juive) aussi n'est ce pas là ce qui me met le plus en peine ; mais je voudrois savoir le nom de celui qui a tué le taureau, et s'il est le même que le chanteur du soir.

— Mais Madame (lui dis-je) je pensois que rien ne vous étoit caché.

— Alphonse (me dit-elle) ne me parlez plus de sciences occultes, je ne veux plus savoir que ce que l'on me dit, ni étudier d'autre science que celle de faire le bonheur de celui que j'aimerai.

— Vous avez donc fait un choix ?

— Point du tout, et ce choix n'est pas une chose facile. Je ne sais pourquoi j'imagine qu'un homme

de ma religion pourroit difficilement me plaire. Je n'épouserai jamais un homme de la votre ; reste donc à épouser un musulman. On dit que ceux de Tunis et de Fez sont des hommes jolis & aimables ; pourvu que j'en trouve un de sensible, c'est tout ce que je lui demande.

— Mais (dis-je à Rebecca) pourquoi cette antipathie pour les chrétiens ?

— Ne m'interrogez pas sur ce sujet (me répondit elle) qu'il vous suffise de savoir qu'après ma religion, la Musulmane est la seule que je puisse embrasser. ”

Nous causâmes quelque temps sur ce ton ; mais comme la conversation commençoit à languir, je pris congé de la jeune Israélite, et passai presque toute la journée à la chasse. Je revins à l'heure du souper. Je trouvai tout le monde d'assez bonne humeur. Le cabaliste parla du juif errant ; il dit qu'il étoit déjà en chemin, et arriveroit dans peu, du fond de l'Afrique. Rebecca me dit “ Seigneur Alphonse vous verrez quelqu'un qui a connu personnellement celui que vous adorez ” Ce propos ne put que me déplaire. Je parlai donc d'autres choses. Nous eussions voulu avoir pour le soir même la suite de l'histoire du Bohémien, mais il nous demanda la permission de remettre ce récit au lendemain. Nous allâmes donc nous coucher, & mon sommeil ne fut point interrompu.

SEIZIEME JOURNÉE.

Le chant des cigales si vif et si animé dans l'Andalousie me réveilla d'assez grand matin. J'étois devenu sensible aux beautés de la nature. Je sortis de ma tente pour considérer l'effet des premiers rayons du soleil sur le vaste horizon où j'étendois ma vue. Je songeai à Rebecca. " Elle a raison (me dis-je en moi même) de préférer les jouissances de cette vie humaine et matérielle, aux vaines spéculations d'un monde idéal, auquel nous appartiendrons aussi bien tôt ou tard. Ce monde ci ne nous offre-t-il pas assez de sensations diverses, d'impressions délicieuses pour nous occuper pendant le temps de notre courte durée. " Des réflexions semblables, qui n'étoient que de véritables rêveries me charmèrent quelques instants. Ensuite voyant que l'on prenoit le chemin de la grotte pour y déjeuner, je dirigeai mes pas du même côté. Nous mangeames comme des gens qui avoient dormi à l'air des montagnes, et lorsque notre appetit fut satisfait, nous priâmes le chef Bohémien de reprendre le fil de son récit, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je vous disois Mis Señores que nous étions à notre seconde couchée de Madrid à Burgos, que nous y étions avec une très jeune fille, amoureuse d'un très jeune garçon déguisé en valet de mules, et fils de Marie de Torrès. Cette Marie nous disoit que le comte de Rovellas étoit resté pour mort à un bout de l'amphithéâtre, tandis qu'un jeune inconnu avoit à l'autre bout tué le taureau qui menaçoit ses jours. C'est donc Marie de Torrès, qui va continuer son histoire.

Suite de l'histoire de Marie de Torrès.

Dès que le redoutable Taureau eut roulé dans son sang, les écuyers du comte se précipitèrent dans l'arène, pour venir à son secours ; il ne donnoit aucun signe de vie. On le mit sur un brancard, et il fut porté chez lui. Le spectacle n'eut point lieu, comme vous le jugez bien, et chacun s'en retourna chez lui, mais dès le même soir nous apprîmes que Rovellas étoit hors de danger. Mon mari envoya demander de ses nouvelles. Notre page tarda longtemps à revenir ; enfin il nous apporta une lettre concue en ces termes :

Monsieur le Colonel ! Seigneur Don Henrique de Torrès !

Votre Merced verra par la présente, que la miséricorde du créateur daigne me laisser encore l'usage de quelques forces. Cependant une grande douleur que je ressens à la poitrine me fait douter de mon entière guérison. Vous savez, Seigneur Don Henrique que la providence m'a comblé de biens de ce siècle. J'en destine une partie au généreux inconnu qui a exposé ses jours pour sauver les miens. Le reste, je ne saurois en faire un meilleur usage, que de le mettre aux pieds d'Elvire de Norugna votre incomparable belle sœur. Veuillez bien lui faire part des sentiments respectueux et légitimes qu'elle a inspirés à celui, qui peut être ne sera dans peu que cendre et poussière mais à qui le ciel permet encore de se dire

Comte de Rovellas, marquis de Verra, Lonza, y Cruz Velada,
commandeur héréditaire de Tallaverde, y Rio floro,
Seigneur de Tolasquez, y Riga fuèra, y Mendèz, y Lonzos,
y otros, y otros, y otros, y otros.

Vous serez surpris de ce que je me rappelle autant de titres, mais nous les donnions à ma sœur par

plaisanterie les uns après les autres, et nous avons fini par les apprendre.

Dès que mon mari eut reçu cette lettre il nous en fit part, et demanda à ma sœur la réponse qu'il avoit à y faire. Elvire répondit qu'elle n'agiroit jamais que d'après les conseils de mon mari, mais elle avoua que les bonnes qualités du Comte l'avoient moins frappée que l'amour-propre excessif, qui perçoit dans tous ses discours, comme dans toutes ses actions.

Mon mari comprit aisément le sens de cette réponse ; il répondit au comte qu'Elvire étoit trop jeune pour sentir tout le prix des propositions de Son Excellence, mais qu'elle unissoit néanmoins ses vœux à tous ceux que l'on faisoit pour le rétablissement de sa santé. Le Comte ne prit point ceci pour un refus, il parla même de son mariage avec Elvire comme d'une chose arrangée ; Cependant nous partîmes pour Villaca.

Notre maison située à l'extrémité de la bourgade, étoit comme à la campagne, et la situation en étoit charmante, de plus on l'avoit très joliment arrangée. Mais tout vis à vis, il y avoit une maison de paysan, que l'on avoit décorée avec un goût tout à fait particulier. Il y avoit des pots de fleurs sur le perron, de belles fenêtres, une volière, enfin je ne sais quoi, d'agréable & de soigné. L'on nous dit, que cette maison venoit d'être achetée par un Labrador de Murcie. Les cultivateurs à qui dans notre province on donne le nom de Labradores, sont d'une classe moyenne entre le noble et le paysan.

Il étoit tard, lorsque nous arrivâmes à Villaca. Nous commençâmes par visiter la maison de la cave au grenier, et puis nous fîmes mettre des chaises devant la porte, et nous prîmes le chocolat. Mon mari plaisanta Elvire sur la pauvreté de sa maison, peu faite pour recevoir une future Comtesse de Rovellas. Elle reçut ses plaisanteries assez gayement. Peu après, nous vîmes dans la campagne une charrue qui revenoit du travail, attelée de quatre puissants bœufs, conduits par un valet, et suivie par un jeune homme, qui donnoit le bras à une jeune femme. Le jeune homme étoit distingué par sa taille, et lorsqu'il fut près de nous, Elvire et moi nous reconnûmes le sauveur de Rovellas. Mon mari n'y fit pas d'attention, mais ma sœur me jeta un coup d'œil, que je compris à merveille. Le jeune homme nous salua de l'air de quelqu'un, qui ne veut pas faire connoissance, et entra dans la maison vis-à-vis. La jeune personne eut l'air de nous examiner avec attention.

“ Voilà un joli couple (dit donna Manuela notre concierge)

— Comment un joli couple ? (dit Elvire) ils sont mariés ?

— Sans doute qu'ils le sont (reprit Manuela) et pour vous dire le vrai, c'est un mariage fait contre le gré des parents ; quelque fille enlevée ; personne ici n'en est la dupe, et nous voyons bien que ce ne sont pas là des paysans. ”

Mon mari demanda à Elvire, pourquoi elle s'étoit si fort écriée, et il ajouta “ On diroit que c'est là le chanteur mystérieux. ” En ce moment nous entendîmes dans la maison vis-à-vis des préludes de guitare, et une voix qui confirma les soupçons de mon mari. “ Cela est singulier (dit-il) mais puisqu'il est marié, les sérénades s'adressoient sans doute à quelqu'une de nos voisines.

— En vérité (dit Elvire) j'avois cru, qu'elles étoient pour moi. ” Cette naïveté nous fit un peu rire, et puis nous n'en parlâmes plus. Pendant six semaines que nous passâmes à Villaca, les jalousies de la maison vis-à-vis furent toujours fermées, et nous n'apperçumes point nos voisins. Je crois même, qu'ils quitterent Villaca avant nous.

Au bout de ce temps nous apprîmes que le Comte de Rovellas étoit assez bien rétabli, et que les spectacles de taureaux alloient recommencer ; mais qu'il n'y figureroit pas en personne. Nous retournâmes à Ségovie. Ce ne fut que fêtes et inventions galantes. Les soins du Comte finirent par toucher le cœur d'Elvire, et les nœces furent célébrées avec la plus grande magnificence.

Le Comte étoit marié depuis trois semaines, lors qu'il apprit que son exil étoit fini, et qu'on lui permettoit de reparoitre à la cour. Il se faisoit un plaisir très vif, d'y mener ma sœur ; mais il voulut avant de quitter Ségovie, savoir le nom de celui qui lui avoit sauvé la vie. Il fit donc publier par le crieur public, que celui qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur, recevrait une récompense de cent pièces de a Ocho, dont chacune vaut huit pistoles. Le lendemain, il recut la lettre suivante :

Monsieur le Comte !

Votre Excellence se donne une peine inutile. Renoncez au projet de connoître l'homme qui vous a sauvé la vie, et contentez vous de savoir que vous lui avez arraché la

sienne.

Rovellas montra cette lettre à mon mari, et lui dit d'un air très hautain, que cet écrit ne pouvoit venir que d'un rival, et qu'il ne savoit pas qu'Elvire eût eu des affaires de cœur ; que s'il l'eût su, il ne l'eût pas épousée. Mon mari pria le Comte de mettre plus de réserve dans ses discours, et ne retourna plus chez lui.

Il ne fut plus question d'aller à la cour. Rovellas devint sombre ; Toute sa vanité étoit devenue de la jalousie, et la jalousie se tourna en une fureur concentrée. Mon mari m'ayant communiqué le contenu de cette lettre anonyme, nous en conclûmes, que le paysan de Villaca avoit du être un amoureux déguisé. Nous envoyâmes prendre des informations ; mais l'inconnu avoit disparu, et la maison étoit vendue.

Elvire étoit enceinte ; nous lui cachâmes soigneusement ce que nous savions, sur le changement des sentiments de son époux. Elle s'aperçut de ce changement et ne sut à quoi l'attribuer. Le Comte déclara que craignant d'incommoder sa femme, il vouloit faire lit à part. Il ne la vit plus, qu'aux heures des repas. La conversation alors étoit pénible, et presque toujours sur le ton de l'ironie.

Comme ma sœur entroit dans son neuvième mois, Rovellas prétextait des affaires qui l'appelloient à Cadix, & au bout de huit jours, nous vîmes arriver un homme de loi, qui remit une lettre à Elvire, la priant d'en faire lecture devant témoins. Nous nous rassemblâmes tous, & voici quel étoit le contenu de cette Lettre.

Madame ! J'ai découvert votre intrigue avec Don Sanche de Penna Sombre. Je m'en doutois depuis longtemps, mais son séjour à Villaca, prouve assez votre perfidie, maladroitement couverte par la sœur de Don Sanche, qu'il faisoit passer pour sa femme. Mes richesses méritoient sans doute la préférence. Vous ne les partagerez point ; et nous ne vivrons plus ensemble. J'assurerai cependant votre existence ; mais je ne reconnois point l'enfant qui naîtra de vous.

Elvire n'entendit pas la fin de cette lecture ; elle s'étoit évanouïe dès les premières lignes. Mon mari partit dès le même soir, pour venger l'injure de ma sœur. Rovellas venoit de s'embarquer pour l'Amérique. Mon mari se mit sur un autre navire ; Un coup de vent les fit périr tous les deux. Elvire accoucha de la jeune fille qui est avec moi, et mourut deux jours après. Comment ne suis-je pas morte aussi ? En vérité je n'en sais rien ; Je crois que c'est l'excès de ma douleur, qui m'a donné la force de la supporter.

Je donnai à la petite le nom d'Elvire, et je cherchai à faire valoir ses droits à la succession de son père. On me dit qu'il falloit s'adresser à l'audience de Mexico. J'écrivis en Amérique ; il me fut répondu que la succession avoit été partagée entre vingt collatéraux, et que l'on savoit bien, que Rovellas n'avoit pas reconnu l'enfant de ma sœur. Tout mon revenu n'eût pas suffi pour payer vingt pages de procédure. Je me contentai de constater à Ségovie, la naissance, et l'état d'Elvire. Je vendis la maison que j'avois en ville, et je me retirai à Villaca avec mon petit Lonseto qui avoit bientôt trois ans, et ma petite Elvire qui avoit autant de mois. Mon plus grand chagrin étoit d'avoir toujours devant les yeux la maison où s'étoit allé nicher le maudit inconnu, avec son mystérieux amour. Enfin, je m'y accoutumai, et mes enfants me consoloiert de tout.

Il n'y avoit pas encore un an, que j'étois retirée à Villaca, lorsque je reçus d'Amérique, une lettre ainsi conçue :

Madame !

Les présentes lignes sont adressées par l'infortuné, dont le respectueux amour a causé les malheurs de votre maison. Mon respect pour l'incomparable Elvire, étoit s'il est possible, plus grand encore, que l'amour qu'elle m'inspira dès la première vue. Je n'osois donc faire entendre mes soupirs et ma guitare, que lorsque la rue étant abandonnée je n'avois plus de témoins de mon audace

Le Comte de Rovellas s'étant déclaré l'esclave des charmes vainqueurs de ma liberté, je crus devoir renfermer dans mon sein, jusqu'aux plus légères étincelles d'une flamme qui pouvoit devenir coupable. Sachant cependant, que vous deviez passer quelque temps à Villaca, j'osai y acheter une maison, et là caché derrière mes jalousies, j'osai me

hazarder quelquefois à contempler celle à qui je n'eusse jamais osé adresser la parole, et moins encore déclarer mes vœux. J'avois avec moi ma sœur, que je faisais passer pour ma femme, afin d'écarter tout ce qui eut pu donner lieu à croire, que je fusse un amant déguisé.

Le danger d'une mère chérie, nous fit courir dans ses bras, et à mon retour je trouvai, qu'Elvire portait le nom de Comtesse de Rovellas ; je déplorai la perte d'un bien, auquel pourtant, je n'eusse jamais osé prétendre, et j'allai cacher ma douleur dans les forêts d'un autre hémisphère. C'est là que j'ai appris les indignités dont j'avois été la cause innocente, et les horreurs dont on avoit accusé mon respectueux amour.

Je déclare donc que le feu comte de Rovellas en a menti, lorsqu'il a avancé que mon respect pour l'incomparable Elvire avoit pu me rendre père, de l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

Je déclare que cela est faux, et je jure sur ma foi et mon salut, de n'avoir jamais d'autre femme que la fille de l'incomparable Elvire, ce qui doit prouver qu'elle n'est point la mienne. En témoignage de cette vérité, j'atteste la Vierge, et le sang précieux de son fils, qui me soit en aide, à ma dernière heure.

Don Sanche de Penna-Sombre.

P. S. J'ai fait contresigner cette lettre par le Corrégidor d'Acapulco, et par quelques témoins ; faites la aussi vidimer & légaliser à l'audience de Ségovie.

Je n'eus pas plutôt achevé la lecture de cette lettre, que je me répandis en imprécations contre Penna-Sombre et son respectueux amour. “ Ah malheureux (lui dis-je) extravagant, original, Satan, Lucifer ! Pourquoi le taureau que tu as tué sous nos yeux, ne t'a-t-il pas plutôt éventré. Ton maudit respect a causé la mort de mon mari, et de ma sœur. Tu m'as condamnée à passer ma vie dans les larmes et la misère, et maintenant tu viens demander en mariage un enfant de dix mois ; Que le ciel !... que la foudre !... ” Enfin je dis tout ce que le dépit m'inspira, et puis, j'allai à Ségovie, où je légalisai la lettre de Don Sanche. A mon arrivée en ville, j'y trouvai nos affaires en mauvais état. Les paiements de la maison que j'avois vendue, étoient arrêtés pour des pensions arriérées, de celles que nous faisions aux cinq chevaliers de Malthe, & la pension dont jouissoit mon mari fut supprimée. Je pris un arrangement définitif avec les cinq chevaliers, & les six religieuses ; Il ne me resta alors, que mon petit domaine de Villaca ; Il m'en devint d'autant plus précieux, et j'y retournai avec d'autant plus de plaisir.

J'y trouvai mes enfants sains et joyeux. Je gardai la femme qui en avoit eu soin, et avec un laquais et un valet de charrue, elle composa tout mon domestique. Je vécus de cette manière sans connoître le besoin.

Ma naissance, et le rang qu'avoit eu mon mari, me faisoient considérer dans toute la bourgade ; chacun m'y rendoit les services qui étoient en son pouvoir. Six années se passèrent ainsi, et je souhaite de n'en pas avoir de plus mauvaises.

Un jour l'Alcade de notre bourg vint chez moi ; Il avoit connoissance de la déclaration extraordinaire de Don Sanche, et me dit en m'apportant la gazette : “ Madame permettez que je vous fasse mon compliment sur le mariage brillant que va faire Mademoiselle votre nièce ; Lisez cet article,

Don Sanche de Penna-Sombre, ayant rendu au Roi, les plus éminents services, tant par l'acquisition de deux provinces riches en mines d'argent, situées au nord du nouveau Mexique, que par la prudence avec laquelle il a terminé la révolte de Cusco, vient d'être élevé à la dignité de Grand d'Espagne, avec le titre de Comte de Penna-Velez. Il vient d'être envoyé aux Philippines, en qualité de Capitaine Général.

— Dieu soit loué (dis-je à l'Alcade) Elvire aura sinon un mari, du moins un protecteur. Puisse-t-il revenir heureusement des Philippines, être fait vice roi du Mexique, et nous faire rendre notre bien ! ”

Ce que je desirois si fort, arriva réellement quatre ans après. Le Comte de Penna-Velez fut fait vice Roi, & je lui écrivis en faveur de ma nièce. Il me répondit que je lui faisais une cruelle injure, en supposant qu'il put oublier la fille de l'incomparable Elvire ; Que bien loin d'être coupable d'un pareil oubli, il avoit déjà fait les démarches nécessaires à l'audience de Mexico. Que le procès dureroit très

longtemps, et qu'il n'osoit pas en presser la marche, parceque ne voulant pas avoir d'autre femme que ma nièce, il ne convenoit pas, qu'il fit faire à la justice des exceptions en sa faveur. Je vis donc, que mon homme tenoit ferme à son idée. Quelque temps après, un banquier de Cadix, me fit remettre mille pièces de huit, sans vouloir me dire, de qui venoit cette somme. Je me doutois bien, que c'étoit du vice roi ; mais par délicatesse je ne voulus pas accepter cet argent, ni même y toucher, et je priai le banquier de le placer à la banque de l'Assiento.

Je tins toutes ces choses aussi secrettes que je le pus ; mais comme tout finit par se savoir, l'on sut aussi, dans Villaca les vues que le vice Roi avoit sur ma nièce, et on ne l'appelloit plus, que la petite Vice Reine.

Ma petite Elvire avoit alors onze ans, et je crois, que la tête en eût tourné à toute autre ; Mais l'esprit et le cœur de la jeune personne avoient pris un autre pli qui empêchoit la vanité d'agir, et dont je m'apperçus trop tard. Depuis sa première enfance, elle avoit pour ainsi dire begayé les mots d'amour & de tendresse, et son petit cousin Lonzeto étoit l'objet de ses sentiments précoces. Souvent j'eus l'idée de les séparer ; mais je ne savois que faire de mon fils ; je grondai ma nièce, & tout ce que j'y gagnai fut, qu'elle se cacha de moi.

Vous savez qu'en province, toutes nos lectures consistent en Romans ou Nouvelles, et en romances qu'on récite en s'accompagnant de la guitarrre. Nous avons à Villaca une vingtaine de volumes de cette belle littérature, et les amateurs se les prêtoient les uns aux autres. Je défendis à Elvire d'en lire une page ; Mais, lorsque je m'avisai de cette belle défense, il y avoit longtemps qu'elle les savoit par cœur.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que mon petit Lonzeto avoit dans l'esprit la même tournure romanesque. Tous les deux s'entendoient à merveille, surtout pour se cacher de moi, ce qui n'étoit pas bien difficile ; car vous savez que sur ces choses là, les mères & les tantes, sont à peu près aussi clairvoyantes que les maris. J'avois pourtant quelque soupçon de leur manège, et je voulus mettre Elvire au couvent, mais je n'avois pas trop de quoi payer sa pension ; Il y a apparence, que je ne fis rien de ce que j'aurois du faire, et il advint, que la petite personne, au lieu d'être enchantée du titre de vice reine, alla s'imaginer d'être une amante infortunée, victime illustre du sort. Elle communiqua ces belles idées à son cousin, et tous les deux résolurent de soutenir les droits sacrés de l'amour, contre les tyranniques décrets de la fortune ; Tout cela dura pendant trois ans, sans que je m'en doutasse le moins du monde.

Un beau jour, je les surpris au poulaillier dans l'attitude la plus tragique. Elvire étoit couchée sur une cage à poulets, tenant un mouchoir, et fondant en larmes. Lonzeto à genoux à dix pas d'elle, pleuroit aussi de toutes ses forces. Je leur demandai ce qu'ils faisoient là ? ils me répondirent qu'ils répétoient une situation du Roman de Fuen de Rosaz y linda Mora.

Pour le coup, je ne fus point leur dupe, et je vis bien, qu'il y avoit de l'amour sur jeu ; Je ne leur en fis aucun semblant, mais j'allai chez notre curé pour lui demander conseil sur le parti que j'avois à prendre. Le curé après y avoir un peu réfléchi, dit qu'il écriroit à un ecclésiastique de ses amis, qui pourroit prendre Lonzeto chez lui ; Qu'en attendant je devois dire des neuvaines à la Vierge, et bien fermer la porte du cabinet où couchoit Elvire.

Je remerciai le curé, je dis les neuvaines, je fermai la porte d'Elvire ; mais malheureusement je n'avois pas fermé la fenêtre. Une nuit j'entendis du bruit chez Elvire, j'ouvris la porte, et je la trouvai couchée avec Lonzeto. Ils sautèrent de leur lit en chemise, et se jettant à mes pieds, ils me dirent qu'ils étoient mariés. " Qui vous a mariés ? (m'écriai-je) Quel prêtre a pu commettre une pareille indignité ?

— Non Madame (me répondit Lonzeto avec un grand sérieux) aucun prêtre ne s'est mêlé de cette affaire. Nous nous sommes mariés sous le grand maronnier ; Le dieu de la nature a reçu nos serments, en présence de l'aurore naissante, et les oiseaux d'alentour, ont été témoins de notre ravissement. C'est ainsi Madame, que la charmante Linda mora est devenue l'épouse de l'heureux Fuen de Rosaz, et cela est imprimé dans leur histoire.

— Ah malheureux enfants (leur dis-je) vous n'êtes point mariés, et vous ne pouvez l'être ; vous êtes cousins germains. "

Le chagrin m'avoit si fort abattu, que je n'avois pas même le courage de gronder. Je dis à Lonzeto

de se retirer, & je me jettai sur le lit d'Elvire, que j'inondai de mes larmes.

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, il se rappella une affaire qui exigeoit sa présence, et nous demanda la permission de se retirer. Lorsqu'il fut parti, Rebecca me dit : “ Ces enfants m'intéressent ; l'amour m'a paru charmant sous les traits mulâtres de Tanzai & de Zulica. Il dut être bien plus séduisant lorsqu'il animoit le joli Lonzeto, et la gentille Elvire. C'est le groupe de l'amour et de Psyché.

— Cette comparaison est heureuse (lui répondis-je) Elle annonce que vous ferez autant de progrès dans l'art qu'enseignoit Ovide, que vous en avez fait dans les livres d'Enoch & d'Atlas

— Je crois (dit Rébecca) que la science dont vous me parlez est aussi dangereuse, que celles dont je m'occupois jusqu'ici, et que l'amour a sa magie, aussi bien que la cabale.

— A propos de Cabale (dit Ben Mamon) je vous annonce que le juif errant a passé cette nuit les montagnes d'Arménie, et qu'il est en pleine marche, pour nous venir trouver. ”

J'étois si las de magie, que je n'écoutois plus, lorsque l'on mettoit la conversation sur ce sujet. Je m'éloignai donc et j'allai chasser. Je revins vers le soir. Le chef Bohémien étoit allé je ne sais où. Je soupai avec ses filles, car le cabaliste ne parut point, non plus que sa sœur. J'éprouvai quelqu'embarras de me trouver avec ces deux jeunes personnes. Il me parut pourtant que ce n'étoient pas elles, qui avoient été de nuit dans ma tente. Il me sembloit que c'étoient mes cousines. Mais qu'est ce que c'étoit que ces cousines ou Démons, c'est ce que je ne pouvois m'expliquer à moi même.

DIX SEPTIEME JOURNÉE.

Lorsque je vis que le monde s'assembloit à la grotte je m'y rendis aussi. L'on se pressa de déjeuner, et Rebecca fut la première à demander des nouvelles de Marie de Torrès. Le chef bohémien, ne se fit point prier, et commença en ces termes :

Suite de l'histoire de Marie de Torrès.

Après avoir longtemps pleuré sur le lit d'Elvire, j'allai pleurer sur le mien. Mon affliction eut peut être été moindre si j'eusse pu prendre conseil de quelqu'un ; mais je n'osois révéler la honte de mes enfants, et je mourois de honte moi même, me regardant comme la seule coupable. Je passai ainsi deux jours à pleurer continuellement. Le troisième je vis arriver devant ma maison, une longue file de cheveaux et de mules, et l'on m'annonça le Corrégidor de Ségovie. Ce magistrat après les premiers compliments me dit, que le Comte de Penna Velez Grand d'Espagne, & Vice Roi du Mexique, lui avoit envoyé une lettre avec ordre de me la faire tenir, et que la considération qu'il avoit pour ce seigneur l'avoit engagé à me la remettre en mains propres. Je le remerciai comme je le devois, et je pris la lettre, qui étoit conçue en ces termes :

Madame !

Il y a aujourd'hui treize ans, moins deux mois, que j'eus l'honneur de vous déclarer, que je n'aurois jamais d'autre épouse qu'Elvire de Norugna, âgée de sept mois & demi, le jour ou cette lettre fut écrite en Amérique. Le respect que j'avois dès lors pour son aimable personne, n'a fait que croître avec ses charmes. Je me proposois de voler à Villaca, pour me jeter à ses pieds, mais les ordres suprêmes de Sa Majesté me prescrivent de ne point m'approcher de Madrid de plus de cinquante lieues. C'est pourquoi je m'attends à voir vos Graces, sur le chemin qui va de Ségovie en Biscaye.

Je suis avec Respect

De vos Graces,

Le fidèle Serviteur

Don Sanche Comte de Penna Velez

Telle étoit la lettre du respectueux Vice Roi ; toute affligée que j'étois, je ne pus m'empêcher d'en rire un peu. Le Corrégidor me remit un portefeuille ou se trouvoit la somme que j'avois placée à l'Assiento, puis il prit congé de moi, alla dîner chez l'Alcade, et partit pour Ségovie.

Quant à moi, je restai aussi immobile qu'une statue, tenant la lettre dans une main, et le portefeuille dans l'autre. Je n'étois même pas encore revenue de ma surprise, lorsque l'Alcade vint me dire, qu'il avoit reconduit le Corrégidor jusqu'à la frontière du territoire de Villaca, et qu'il étoit à mes ordres, pour me procurer des mules, des valets, des guides, des selles, des vivres, enfin tout ce qu'il falloit pour me mettre en voyage.

Je laissai faire le bon Alcade. Graces à ses soins empressés, nous fumes en état de partir le lendemain. Nous avons couché à Villa-Verde, et nous voici. Demain nous arriverons à Villa-real, où nous devons trouver le respectueux Vice-Roi. Mais que lui dirai-je ? Que dira-t-il lui même, en voyant les pleurs de cette petite. Je n'ai pas osé laisser mon fils à la maison, crainte de donner des soupçons, et à dire vrai aussi, je n'ai pu résister aux instances qu'il m'a faites pour venir. Je l'ai donc déguisé en valet de mules. Le ciel sait ce qui en arrivera. Je crains, et je desire que tout se découvre. Enfin il faut que je voye le Vice-Roi. Il faut que je sache de lui, ce qu'il a fait pour recouvrer le bien d'Elvire. Si elle ne mérite plus d'être sa femme, je veux qu'elle l'intéresse assez, pour qu'il en fasse sa pupille. Mais moi, à mon âge, de quel front lui ferai-je l'aveu de ma négligence ? En vérité, si je n'étois pas

chrétienne, je préférerois la mort à un pareil moment.

La bonne Marie finit ici son récit, et s'abandonnant à sa douleur, elle versa un torrent de larmes. Ma bonne Tante tira aussi son mouchoir, et se mit à pleurer ; je pleurai aussi. Elvire sanglotta au point, qu'il fallut la délayer, et la mettre au lit. Cet accident fut cause, que tout le monde alla se coucher.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je me couchai aussi & m'endormis. Le soleil n'étoit pas encore levé, que je me sentis prendre le bras. Je m'éveillai & je voulus crier : “ Parlez bas (répondit-on) Je suis Lonzeto. Elvire et moi, nous avons imaginé un expédient qui nous tirera d'embarras, au moins pour quelques jours. Voici les habits de ma cousine ; mettez les, & Elvire prendra les vôtres. Ma mère est si bonne qu'elle nous pardonnera ; et pour ce qui est des muletiers et autres gens, qui nous ont accompagné depuis Villaca ils ne pourront nous trahir, car ils viennent d'être remplacés par d'autres, que le Vice-Roi a envoyés. La femme de chambre est dans nos intérêts. Habillez vous vite, et puis vous vous coucherez sur le lit d'Elvire, et elle viendra se mettre dans le vôtre. ”

Je ne trouvai absolument rien à objecter à la proposition de Lonzeto, et je m'habillai le plus vite que je pus ; J'avois douze ans, j'étois grand pour mon âge, et les habits d'une Castillane de quatorze ans, m'alloient parfaitement. Car vous savez que les femmes en Castille, sont généralement plus petites qu'en Andalousie.

Dès que je fus habillé, j'allai me mettre sur le lit d'Elvire, et bientôt après j'entendis comme l'on disoit à sa Tante que le Majordôme du Vice Roi l'attendoit dans la cuisine de l'auberge, qui servoit de salle commune.

Un instant après, on appella Elvire, et je descendis à sa place. Sa Tante leva ses mains au ciel, et tomba sur une chaise qui étoit derrière elle ; mais le Majordôme ne la vit point. Il mit un genou en terre, m'assura des respects de son maître, & me présenta un écrin. Je le reçus très gracieusement, et lui ordonnai de se relever. Beaucoup de gens du Vice-Roi entrèrent pour me saluer, et crièrent par trois fois : Viva la nuestra Vireyna.

Ma Tante à moi, entra ensuite suivie d'Elvire habillée en garçon. Elle faisoit à Marie de Torrès des signes d'intelligence et de pitié, qui vouloient dire, qu'il n'y avoit plus rien à faire, qu'à nous laisser aller nôtre train.

Le Major dôme demanda qui étoit cette dame ? Je lui dis, qu'elle étoit de Madrid, et qu'elle alloit à Burgos, pour mettre son neveu au collège des Théatins. Le Majordôme la pria, de vouloir bien accepter les litières du Vice Roi. Ma Tante en demanda une pour son neveu, qu'elle dit être très délicat, et fatigué de la route. Le Majordôme donna ses ordres en conséquence. Ensuite il me présenta sa main gantée, et me fit monter dans ma litière. J'ouvris la marche, et toute la troupe se mit en mouvement.

Me voilà donc future Vice Reine, un écrin de brillants à la main, portée par deux mules blanches, dans une litière dorée, et escortée de deux écuyers, qui caracoloient à mes portières. Dans cette situation très singulière pour un garçon de mon âge, je me mis pour la première fois de ma vie, à réfléchir sur le mariage, sorte de lien dont la nature ne m'étoit pas tout à fait connue. Cependant j'en savois assez pour être certain, que le vice roi ne m'épouserait jamais, et qu'ainsi, je n'avois rien de mieux à faire, que de prolonger son erreur, et de donner à mon ami Lonzeto le temps d'imaginer quelqu'expédient pour se tirer d'affaire. Servir un ami me paroissoit très beau. Enfin je me résolus à faire la jeune fille, et pour m'y exercer, je m'enfonçai dans ma litière, minaudant & me donnant des airs ; Je me rappelai aussi qu'en marchant il falloit éviter de faire de trop grands pas, et me garder en général de tous les grands mouvements.

J'en étois là dans mes réflexions, lorsqu'un grand tourbillon de poussière, nous annonça le Vice Roi. Le majordôme me fit descendre, et me dit de m'appuyer sur son bras. Le Vice-Roi descendit de cheval, mit un genou en terre et me dit : “ Madame ! daignez agréer les témoignages d'un amour, qui a commencé à votre naissance, et qui ne finira qu'à ma mort. ” Ensuite il baisa ma main, et sans

attendre ma réponse, il me remit dans ma litière, remonta à cheval, et fit continuer la route.

Comme il caracolait près de ma litière, et me regardait peu, j'eus le temps de l'examiner à mon aise. Ce n'étoit plus ce jeune homme, qui avoit paru si beau à Madame de Torrès, lorsqu'il tua le taureau ou lorsqu'il revenoit avec sa charrue au village de Villaca. Le vice roi pouvoit encore passer pour un bel homme ; mais son teint brûlé par le soleil de la ligne, étoit beaucoup plus près du noir, que du blanc. Ses sourcils qui tomboient sur ses yeux donnoient à sa physionomie une expression si terrible, que tous les soins qu'il prenoit pour l'adoucir, ne produisoient qu'une grimace, qui n'avoit rien d'affable. Lorsqu'il parloit aux hommes, il avoit une voix de tonnerre, et lorsqu'il parloit aux femmes, c'étoit un fausset, que l'on ne pouvoit entendre sans rire ; Quand il se tournoit du côté de ses gens, il sembloit commander une armée, et quand il s'adressoit à moi, il paroissoit prendre mes ordres pour une expédition.

Plus je faisois d'observations sur le vice roi, et moins je me trouvois à mon aise. Je réfléchis que le moment où il découvroit que j'étois un garçon, pourroit bien devenir le signal d'une fustigation dont l'idée seule me faisoit frémir. Je n'eus donc pas besoin de feindre de la timidité, car je tremblois de tous mes membres, & je n'osai plus lever les yeux, sur qui que ce fut.

Nous arrivâmes à Valladolid ; Le Majordôme me donna la main, et me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. J'y fus suivi par les deux tantes. Elvire voulut entrer, mais on la renvoya comme un polisson. Pour Lonzeto, il étoit avec les valets d'écurie.

Dès que je me vis seul avec les Tantes, je me jettai à leurs pieds, les conjurant de ne point me trahir, & leur exposant les punitions auxquelles m'exposeroit la moindre indiscretion. L'idée de me voir fouetté, mit ma Tante au désespoir ; elle joignit ses instances aux miennes ; Mais elles étoient superflues ; Marie de Torrès aussi effrayée que nous, ne songeoit qu'à retarder le dénouement autant qu'elle le pourroit.

Enfin, on annonça le dîner : le Vice-Roi me reçut à la porte de la salle à manger, me conduisit à ma place, et se mit à ma droite, en me disant " Madame, L'incognito que j'observe, suspend seulement ma dignité de Vice Roi, et ne l'anéantit point. Je dois donc oser prendre la droite sur vous, comme le maître auguste que je représente, se met à la droite de la Reine. " Ensuite le Majordôme plaça les autres personnes selon leur rang, en donnant la première place à Madame de Torrès.

Longtemps on mangea en silence ; enfin le Vice-Roi s'adressant à Madame de Torrès, lui dit : " Madame, j'ai vu avec peine, que dans une lettre que vous m'écrivîtes en Amérique, vous avez semblé douter, que je ne vinsse remplir la promesse que je vous avois faite, il y a treize ans & quelques mois.

— Monseigneur (dit Marie) véritablement ma nièce paroitra & seroit même plus digne de votre Grandeur, si j'eusse pensé que ce fut votre sérieux.

— On voit bien (reprit le Vice-Roi) que vous êtes d'Europe. Car dans le nouveau monde l'on sait bien, que je ne plaisante pas. "

Ensuite la conversation tomba, et ne se releva plus. Lorsque l'on fut levé de table, le Vice-Roi me conduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les deux Tantes allèrent chercher la véritable Elvire, que l'on avoit fait manger à la table du Major dôme, et je restai avec sa femme de chambre qui étoit devenue la mienne. Elle savoit que j'étois un garçon, et ne m'en servit pas avec moins de zèle. Mais elle avoit aussi une peur affreuse du Vice Roi. Nous nous encourageâmes mutuellement et nous finîmes par rire de bon cœur.

Mes Tantes revinrent, et comme le Vice Roi avoit fait dire, qu'il ne nous reverroit plus de la journée, elles firent entrer secrettement Elvire et Lonzeto ; Alors la joye fut complete. Nous rîmes comme des fous, et les tantes charmées d'avoir un jour de repit, partagèrent presque notre gaieté.

Lorsque la soirée fut plus avancée nous entendîmes une guitarrre, et nous aperçûmes l'amoureux Vice Roi, envelopé d'un manteau de couleur sombre, et demi caché par une maison voisine. Sa voix, qui n'étoit plus celle d'un jeune homme avoit encore de la beauté ; mais il chantoit très juste, & l'on pouvoit juger, qu'il s'étoit beaucoup occupé de musique.

La petite Elvire, qui étoit au fait des usages de la galanterie ôta un de mes gands, et le jetta dans la rue. Le Vice-Roi le ramassa, le baisa, et le mit dans son sein ; Mais je n'eus pas plustot accordé cette

faveur, qu'il me parut que ce seroit cent coups de verge de plus, que je recevrois lorsque le Vice Roi viendrait à savoir, quelle espèce d'Elvire j'étois. Cette réflexion me rendit si triste, que je ne songeai plus qu'à m'aller coucher. Elvire & Lonzeto, prirent congé de moi, et répandirent quelques larmes.
“ À demain ! (leur dis-je)

— Peut-être (me répondit Lonzeto) ” puis je me couchai dans une même chambre avec ma nouvelle Tante. Je me déshabillai le plus modestement que je pus, ce qu'elle observa aussi de son côté.

Le lendemain matin, nous fumes réveillés par ma Tante Dalanosa, qui nous apprit qu'Elvire et Lonzeto s'étoient échappés pendant la nuit, et que l'on ne savoit ce qu'ils étoient devenus. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Marie de Torrès. Quant à moi, dans le premier instant, il me parut, que je n'avois d'autre parti à prendre, que de devenir Vice Reine à la place d'Elvire.

Comme le Chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, un Bohémien vint lui parler d'affaires. Il se leva, et nous demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son histoire.

Rebecca observa avec une sorte d'impatience, que nous étions toujours interrompus à l'endroit d'une histoire le plus intéressant. Ensuite on parla de choses indifférentes. Le Cabaliste dit, qu'il avoit eu des nouvelles du Juif errant, qui avoit déjà passé le mont Balckhan, et seroit bientôt en Espagne. Je ne sais plus ce qu'on fit le reste de la journée. C'est pourquoi je passe à celle du lendemain, qui fut plus fertile en évènements.

DIX HUITIEME JOURNÉE.

M'étant éveillé avant l'aurore, il me prit fantaisie d'aller du côté de la potence désastreuse de Los hermanos, et voir si je n'y trouverois pas quelque nouvelle victime. Ma course ne fut point vaine. Je trouvai effectivement un homme couché entre les deux pendus. Il paroissoit lui même privé de sentiment. Je touchai ses mains qui étoient roides, mais conservoient néanmoins un reste de chaleur. J'allai chercher de l'eau au fleuve, et lui en jettai au visage ; voyant qu'alors il donnoit quelques signes de vie, je le pris dans mes bras, et je le portai hors de l'enceinte du gibet. Il reprit ses sens, me fixa d'abord avec des yeux égarés, puis m'échappant tout à coup, il se mit à courir dans la campagne. Je le suivis quelque temps des yeux ; Enfin voyant qu'il alloit disparaître dans les buissons, et peut être se perdre dans le désert, je crus qu'il étoit de mon devoir, de courir après lui, et de le ramener. Il se retourna, et me voyant courir, il courut encore plus fort, tomba rudement & se blessa audessus de la tempe. J'employai mon mouchoir à panser sa blessure, après quoi, je pris un morceau de ma chemise, dont je lui enveloppai la tête. Mon homme se laissa faire sans dire un mot. Voyant sa docilité, je crus devoir le conduire au camp des bohémiens. Je lui offris mon bras qu'il accepta, et marcha à mes côtés, sans que j'en pusse en tirer une parole.

Lorsque j'arrivai à la grotte, tout le monde y étant rassemblé pour le déjeuner, on avoit gardé une place pour moi. L'on en fit une à l'inconnu, sans demander qui il étoit ; ainsi le veulent les loix de l'hospitalité, et l'on n'y manque guères en Espagne. L'inconnu prit de la soupe au chocolat, en homme qui paroissoit avoir besoin de se refaire. Le chef Bohémien me demanda, si mon compagnon avoit été blessé par des voleurs. “ Point du tout (lui répondis-je) J'ai trouvé Monsieur évanouï sous le gibet de los hermanos. Dès qu'il eut repris ses sens, il s'est mis à courir la campagne. Craignant qu'il ne s'égarât dans les bruyères, je courus après lui. Plus je faisais d'efforts pour l'atteindre, plus il en faisoit pour m'échapper, ce qui cause [sic] qu'il s'est fait beaucoup de mal.

Ici l'inconnu posa sa cuillère, et se retournant vers moi, avec un grand sérieux, il me dit “ Monsieur, vous vous exprimez mal, et je soupçonne, que l'on vous a donné de mauvais principes. ” Vous jugez bien, de l'effet que dut produire sur moi, un pareil propos. Je me modérai cependant et je répondis “ Monsieur l'inconnu, j'ose vous assurer, que depuis mon enfance, l'on m'a donné les meilleurs principes, et qu'ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'ai l'honneur d'être Capitaine aux gardes Wallones.

— Monsieur (reprit l'inconnu) je parlois des principes que l'on a pu vous donner, sur l'accélération des graves, telle qu'elle a lieu, le long d'un plan incliné. En effet puisque vous vouliez parler de ma chute, et rendre compte de sa cause, vous auriez dû observer, que le gibet étant placé sur une hauteur, je courois sur un plan incliné, et dès lors vous auriez du considérer la ligne de ma course, comme l'hypothénuse d'un triangle rectangle, dont la base étant paralelle à l'horizon, son angle droit eut été compris, entre la même base, & une perpendiculaire qui aboutissoit au sommet du rectangle, c'est à dire au pied de la potence. Alors vous auriez pu dire, que mon accélération sur le plan incliné, étoit à l'accélération que j'aurois eù, en tombant le long de la perpendiculaire, comme cette même perpendiculaire, étoit à l'hypothénuse. C'est cette accélération ainsi évaluée qui m'a fait tomber si rudement, et non pas le redoublement de ma vitesse, causé par le désir de vous échapper. Mais cela n'empêche pas, que vous soyez capitaine aux gardes Wallones. ” Après avoir ainsi parlé, l'inconnu reprit sa cuillère, et se remit à manger de la soupe au chocolat, me laissant dans l'incertitude sur la manière, dont je devois prendre ses raisonnements, et ne sachant même, s'il avoit parlé sérieusement, où s'il s'étoit moqué de moi.

Le chef Bohémien, me voyant quelques dispositions à me fâcher, voulut donner un autre tour à la conversation, et dit : “ Ce gentilhomme qui paroît savoir très bien la géometrie doit avoir besoin de repos. Il y auroit de l'indiscrétion à le faire parler aujourd'hui. C'est pourquoi, si la société le trouve

bon, je continuerai l'histoire que j'avois commencée hier. ” Rebecca dit, que rien ne pouvoit lui être plus agréable, et le chef commença en ces termes.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Au moment où l'on nous interrompit hier, je vous contois comment ma Tante Dalanosa étoit venue nous annoncer que Lonseto s'étoit évadé avec Elvire habillée en garçon, et toute la consternation où cette nouvelle nous plongea. La Tante Torrès qui avoit perdu à la fois sa nièce et son fils, en étoit dans une douleur inconcevable ; Et moi, il me sembloit qu'abandonné par Elvire il ne me restoit plus, qu'à devenir Vice Reine en sa place, où bien à recevoir un chatiment, que je craignois plus que la mort. J'étois à faire mes réflexions, sur cette cruelle alternative, lorsque le majordôme m'annonça qu'il falloit partir, et m'offrit son bras, pour descendre l'escalier. J'avois l'esprit si frappé de la nécessité de devenir vice reine, que par un mouvement involontaire, je me rengorgeai, et pris le bras du majordôme, avec un air de dignité, et de modestie, qui fit rire mes Tantes, malgré leur chagrin.

Ce jour là, le vice roi ne caracola point auprès de mes portières. Nous le trouvâmes à Torquemada à la porte de l'auberge. La faveur que je lui avois accordé la veille, l'avoit rendu hardi. Il me montra mon gand, caché dans son sein, et puis il me présenta la main, pour descendre de ma litière, la serra un peu, et la baisa. Je ne pus me défendre d'une sorte de plaisir, en me voyant ainsi traité par un Vice-Roi ; mais j'étois toujours troublé par l'idée du fouet, qui succèderoit probablement à tous ces témoignages de respect.

Nous passâmes un instant, dans l'appartement destiné aux femmes, et puis, l'on annonça le dîner. Nous fûmes placés à peu près comme la veille. Le premier service se passa dans un grand silence. Lorsque l'on commença de porter le second, le vice roi s'adressant à Madame Dalanosa, lui dit : “ J'ai appris, Madame, le tour que vous a joué votre neveu, avec ce petit coquin de valet d'écurie. Si nous étions au Mexique, ils seroient bientôt entre mes mains ; mais enfin, j'ai ordonné qu'on les cherche ; Si on les trouve, votre neveu recevra solennellement le fouet dans la cour des Théatins, et le petit valet fera un tour aux galères. ” Ce mot de galère, joint à l'idée de son fils, fit à l'instant évanouir Madame de Torrès, et l'idée du fouet dans la cour des Théatins me fit tomber de ma chaise.

Le vice roi mit à me secourir, la galanterie la plus empressée. Je me remis un peu, et fis assez bonne contenance pendant le reste du repas. Lorsque l'on fut levé de table, le vice-roi, au lieu de me conduire dans mon appartement, me mena avec les deux Tantes, sous des arbres qui étoient vis à vis de l'auberge, et nous ayant fait asseoir, il nous dit “ Mesdames ! Je me suis aperçu, que vous avez pris aujourd'hui quelqu'ombrage d'une apparente dureté que l'on voit dans mes manières, et qu'apparemment j'ai gagné dans les divers emplois que j'ai exercés. J'ai réfléchi aussi, que vous ne pouviez me connoître que sur quelques traits de ma vie, dont vous ignorez les motifs et l'enchaînement. Il me semble donc, que vous devez desirer de savoir mon histoire, et qu'il convient que je vous la raconte. J'espère au moins, qu'en me connoissant davantage, vous n'aurez plus de moi, les frayeurs, que je vous ai vues aujourd'hui ” Après avoir ainsi parlé, le vice roi se tût pour attendre notre réponse. Nous lui témoignâmes le plus vif desir de le connoître plus particulièrement. Il nous remercia de cette marque d'intérêt, & commença en ces termes :

Histoire du Comte de Penna-Velez

Je suis né dans le beau pays, qui environne Grenade, dans une maison de campagne que mon père avoit sur les bords du romantique Hénil. Vous savez que les poètes espagnols placent dans notre province le théâtre de toutes les scènes pastorales. Ils nous ont si bien persuadés, que notre climat devoit inspirer l'amour, qu'il n'est guères de Grenadin, qui ne passe sa jeunesse et quelquefois sa vie entière sans autre occupation que d'aimer.

Lorsque chez nous un jeune homme entre dans le monde, son premier soin, est de chercher une

Dame de ses pensées, & si elle accepte son hommage, il se déclare son Embecerido, c'est à dire, forcené de ses appas. La Dame, en le recevant pour tel, prend un engagement tacite, de ne confier qu'à lui, ses gands, et son éventail. Elle lui donne aussi la préférence lorsqu'il s'agit de lui apporter un verre d'eau, & l'Embecerido le présente à genoux ; de plus il a le droit de caracoler à ses portières, de lui offrir de l'eau bénite à l'église et quelques autres privilèges de la même importance. Les maris ne sont point jaloux de ces sortes de relations, et ils auroient tort de l'être, d'abord, parceque les femmes ne reçoivent point dans leurs maisons, où d'ailleurs elles sont toujours environnées de Duegnes et de Caméristes, et puis à vous dire le vrai, celles de nos femmes, qui se décident à être infidèles à leurs maris, ne donnent pas la préférence à leur Embecerido ; Elles jettent les yeux, sur quelque jeune parent qui ait accès dans la maison, et les plus corrompues prennent des amants dans les dernières classes de la société.

Tel étoit le ton de la galanterie Grenadine, lorsque je parus dans le monde ; mais la mode ne m'entraîna point ; ce n'est pas, que je fusse insensible. Bien loin de là, mon cœur avoit plus qu'un autre, senti la tendre influence de notre climat, et le besoin d'aimer fut le premier sentiment qui anima ma jeunesse.

Mais je ne tardai pas à me convaincre, que l'amour étoit toute autre chose, que ce commerce de fadaïses que nos dames entretenoient avec leur Embecerido, commerce qui véritablement n'avoit rien de coupable, mais dont l'effet étoit pourtant d'intéresser le cœur d'une femme, pour un homme, qui ne devoit jamais posséder sa personne, et d'affoiblir ses sentiments pour celui, auquel appartenoit sa personne et son cœur. Ce partage me révolta. Amour et Mariage me parurent ne devoir être qu'une seule et même chose ; et l'hymen embelli sous les traits de l'amour devint la plus secrète, comme la plus chère de mes pensées, l'idole de mon imagination. Enfin il faut vous l'avouer, à force de caresser cette idée favorite, elle s'empara si bien de toutes les facultés de mon ame, que ma raison en ressentit quelqu'atteinte, & quelquefois l'on m'eût pris pour un véritable Embecerido.

Entrai-je dans une maison, bien loin de m'occuper de la conversation que l'on y faisoit, je me plaisois à imaginer que la maison étoit à moi, et j'y logeois ma femme. Je meublois son sallon des plus belles toiles des Indes, de Nattes de la chine, et de tapis de Perse, sur lesquels je voyois déjà, l'empreinte de ses pas. Je croyois voir aussi les carreaux, sur lesquels elle s'asseyoit de préférence. Sortait-elle pour prendre l'air, elle trouvoit un balcon, orné des plus belles fleurs, avec un[e] volière peuplée des oiseaux les plus rares. Pour ce qui étoit de sa chambre à coucher, je n'osois y songer, que comme à un temple, que mon imagination craignoit de profaner. Pendant que je m'occupois ainsi, la conversation alloit toujours son train ; Je n'y prenois part, qu'en répondant à tort & à travers lorsque l'on m'adressoit la parole, et je répondois presque toujours avec un peu d'humeur, parceque je n'aimois pas à être troublé dans mes arrangements.

Telle étoit la façon singulière dont je me comportois dans les visites ; à la promenade c'étoit même folie. Si j'avois un ruisseau à passer, j'entrois dans l'eau jusqu'à mi-jambe ; ma femme passoit sur les pierres, s'appuyant sur mon bras et recompensant mes soins par un sourire céleste. Les enfants me ravissoient ; Je n'en rencontrais pas un, que je ne le mangeasse de caresses, et une femme nourrissant le sien, me sembloit le chef-d'œuvre de la nature.

Ensuite le vice-roi se tournant de mon côté d'un air tendre et respectueux, me dit “ Je n'ai pas changé d'avis sur ce point, et je me persuade que l'adorable Elvire, ne fera point passer dans le sang de ses enfants, le lait souvent impur d'une mercenaire. ”

Cette proposition me déconcerta, plus que vous ne pouvez l'imaginer ; je joignis mes mains, & je dis “ Monseigneur, au nom du ciel, ne me parlez jamais de choses pareilles, car je n'y entends rien du tout. ”

Le Vice Roi me répondit “ Mademoiselle je ne me console point d'avoir allarmé votre innocence. Je vais continuer mon histoire, sans retomber dans une faute pareille. ” En effet, il continua en ces termes :

Mes fréquentes distractions firent penser à Grenade, que j'avois perdu la raison, et véritablement il en étoit quelque chose ; ou plutôt je paroissois fou, parceque ma folie étoit différente de celle de mes concitoyens. J'aurois passé pour sage, si j'eusse pu me résoudre à être le fou déclaré de quelque

Grenadine. Cependant comme cette réputation n'a rien de flateur, je pris le parti de quitter ma patrie. J'y étois encore déterminé par un autre motif ; Je voulois être heureux avec ma femme, & heureux par elle. Si j'eusse épousé une Grenadine, autorisée par l'usage, elle se seroit crû permis, d'accepter les hommages d'un Embecerido, et, comme on l'a vû, ce n'étoit pas mon compte.

Je me déterminai donc à partir, et j'allai à la Cour. J'y trouvai les mêmes fadaïses, sous d'autres dénominations. Celle d'Embecerido qui de Grenade a passé aujourd'hui jusqu'à Madrid, n'étoit point alors en usage ; Les dames de la Cour appelloient Cortego leur amant préféré bien que malheureux ; et elles appelloient simplement Galanes les amoureux encore plus mal traités, qui n'étoient payés au plus, que d'un sourire, et cela une où deux fois par mois. Mais tous indistinctement portoient les couleurs de la belle, et caracoloient autour de sa voiture ; Ce qui faisoit tous les jours au Prado une promenade, qui rendoit inhabitables toutes les rues voisines de cette belle promenade.

Je n'avois ni assez de fortune, ni un rang assez illustre pour être remarqué à la cour ; mais je m'y fis connoître par mon adresse dans les combats des taureaux. Le Roi m'adressa plusieurs fois la parole, et les grands me firent l'honneur de rechercher mon amitié. J'étois entre autres fort connu du Comte de Rovellas, mais lorsque j'ai tué son taureau, il étoit privé de sentiment & n'a pu me reconnoître. Deux de ses piqueurs me connoissoient très bien, mais il est à croire qu'ils étoient occupés ailleurs, sans quoi ils n'eussent pas manqué de réclamer les mille pièces de huit, promises par le comte à qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur.

Un jour que je dînois chez le Ministre de la hacienda ou finance, je m'y trouvai placé à côté de Don Henrique de Torrès, le digne époux de Madame. Il étoit venu à Madrid pour affaire. C'étoit la première fois que j'avois l'honneur de lui adresser la parole, mais son air inspiroit la confiance, et je ne tardai pas, à mettre la conversation sur mon sujet favori, c'est à dire sur le mariage, et la galanterie. Je demandai à Don Henrique si les Dames de Ségovie avoient aussi des Embeceridos, Cortegos & Galanes.

“ Non (me répondit-il) nos mœurs n'ont encore admis aucun personnage de cette espèce ; Lorsque les Dames vont à la promenade, appelée le Zocodover, elles sont à demi voilées, & il n'est pas d'usage qu'on les aborde, soit qu'elles soyent à pied où en voiture. Nous ne recevons pas non plus dans nos maisons, que la première visite tant d'un homme que d'une femme ; mais il est d'usage de passer les soirées sur les balcons, qui sont peu élevés audessus de la rue. Les hommes s'arrêtent pour parler aux personnes de leur connoissance. Les jeunes gens, après avoir rodé de balcon en balcon, finissent leur soirée devant quelque maison, où il y a une fille à marier.

Mais (ajouta M^r de Torrès) de tous les balcons de Ségovie c'est le mien, qui reçoit le plus d'hommages, et il les doit à ma belle sœur Elvire de Norugna, qui à toutes les excellentes qualités de mon épouse, joint une beauté qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes ”

Ce discours de M^r de Torrès me fit une grande impression. Une personne aussi belle, douée de qualités aussi excellentes, et dans un pays où il n'y avoit point d'Embecerido, me parut destinée par le ciel à faire ma félicité. Plusieurs Ségoviens que je fis causer sur le même sujet, convenoient tous, que la beauté d'Elvire étoit incomparable. Je me déterminai à en juger par mes yeux.

Je n'avois pas encore quitté Madrid, que ma passion pour Elvire avoit déjà acquis une certaine force, mais ma timidité augmentoit d'autant, et lorsque je fus arrivé à Ségovie, je ne pus prendre sur moi, d'aller voir M^r de Torrès, ni aucune des connoissances, que j'avois faites à Madrid. J'aurois voulu que quelqu'un prévint Elvire en ma faveur, comme j'étois moi même prévenu pour elle. J'enviois ceux, qu'un grand nom ou des qualités brillantes annoncent, avant qu'ils arrivent ; et il me sembla que si au premier abord, je ne faisois pas sur l'esprit d'Elvire une impression favorable, il me deviendroit ensuite impossible d'obtenir d'elle un sentiment de préférence.

Je passai plusieurs jours à mon auberge, ne voyant personne ; enfin, je me fis conduire dans la rue où demuroit M^r de Torrès. Je vis un écriteau à la maison vis-à-vis. Je demandai s'il s'y trouvoit quelque chambre à louer ; on m'en montra une sous le toit ; je m'en accomodai pour le prix de douze Réales ; Je pris le nom d'Alonzo, et dis être venu, pour affaires de commerce.

Cependant toutes mes affaires se bernoient à regarder à travers une jalousie ; Et sur le soir, je vous vis paroître sur le balcon, avec l'incomparable Elvire. Vous le dirai-je ? Je crus au premier moment ne

voir qu'une beauté commune ; Mais après un court examen, je m'aperçus facilement, que la parfaite harmonie, que ses traits avoient entre eux, me rendoient sa beauté moins frappante ; mais qu'elle reprenoit tous ses avantages, dès que l'on la comparoit avec une autre femme. Vous même, Madame de Torrès, vous étiez très belle, et j'ose vous dire, que vous ne pouviez soutenir la comparaison.

Du haut de mon grenier, je remarquai avec un plaisir extrême, qu'Elvire étoit parfaitement indifférente à tous les hommages ; Que même elle en paroisoit ennuyée ; Mais cette observation m'ôta entièrement le desir d'augmenter la foule des adorateurs, c'est à dire, des gens qui l'ennuyoient. Je me résolus à la regarder de mes fenêtres, en attendant quelqu'occasion favorable de me faire connoître, et s'il faut tout dire, je comptois un peu sur les combats de Taureaux.

Vous vous rappellerez Madame, qu'alors je chantais assez bien. Je ne pus résister au desir de faire entendre ma voix. Lorsque tous les amoureux eurent gagné leur logis, je descendis, et sur ma guitarre je chantai une Seguedille du mieux qu'il me fut possible. J'en fis autant plusieurs soirs de suite ; Enfin je m'aperçus que l'on ne se retiroit chez vous, qu'après avoir entendu ma chanson. Cette observation remplit mon ame, de je ne sais quel sentiment très doux qui cependant étoit encore très loin de l'Espérance.

J'appris alors, que Rovellas étoit exilé à Ségovie. J'en fus au désespoir, et je ne doutai pas un instant qu'il ne devint amoureux d'Elvire. Je ne me trompai point ; se croyant toujours à Madrid, il se déclara publiquement le Cortègo de votre sœur, prit ses couleurs, ou ce qu'il imagina être ses couleurs, et en bariola ses livrées. Du haut de mon grenier je fus longtemps témoin de son impertinente fatuité, & j'eus le plaisir de voir, qu'Elvire le jugeoit sur ses qualités personnelles, plustôt, que sur tout l'éclat dont il étoit environné. Mais il étoit riche, sur le point d'obtenir la Grandezze ; que pouvais-je offrir, qui put entrer en comparaison avec de pareils avantages ? Rien, sans doute. J'en étois si convaincu, & j'aimois Elvire avec un tel désintéressement, que je finis, par desirer sincèrement, qu'elle épousât Rovellas. Je ne songeai plus, à me faire connoître, et je cessai de chanter mes tendres Tirannes.

Cependant Rovellas n'exprimoit sa passion, que par des galanteries, et ne faisoit aucune démarche pour obtenir la main d'Elvire. J'appris même que Monsieur de Torrès vouloit se retirer à Villaca. J'avois pris une douce habitude de demeurer vis-à-vis de sa maison. Je voulus m'assurer le même avantage à la campagne. J'allai à Villaca, j'y parus sous le nom d'un laboureur de Murcie. J'achetai la maison, qui étoit vis à vis de la vôtre. Je la meublai à ma fantaisie ; mais comme les amants déguisés ont toujours quelque chose qui les fait reconnoître, j'imaginai d'aller chercher ma sœur à Grenade, et de la faire passer pour ma femme, ce qui paroisoit devoir écarter tout soupçon. Lorsque j'eus pris tous ces arrangements, je retournai à Ségovie, où j'appris que Rovellas se préparoit à donner un magnifique Combat de Taureaux. Mais, Madame de Torrès, vous aviez alors un fils de deux ans ; voudriez vous bien, m'en donner des nouvelles ?

La Tante Torrès se rappelant que cet enfant étoit le même valet de mule, que le vice-roi destinoit aux galères une heure auparavant, ne sut que répondre, tira son mouchoir, et fondit en larmes.

“ Pardonnez (dit le vice roi) je vois, que je vous retrace quelque cruel souvenir ; mais la suite de mon histoire exige, que je vous parle de ce malheureux enfant. ”

Vous vous rappellerez qu'il eut alors la petite vérole. Vous eutes pour lui les plus tendres soins, et je sais qu'Elvire passoit aussi les jours et les nuits près du petit malade. Je ne pus résister au plaisir de vous informer, qu'il étoit encore un mortel, qui partageoit vos peines. Et toutes les nuits j'allai près de vos fenêtres, chanter quelques mélancoliques romances. Je ne sais Madame de Torrès, si vous vous en rappelez.

“ Je m'en rappelle très bien (répondit-elle) et je le racontois hier à Madame ” Le vice roi continua en ces termes :

La maladie de Lonseto, faisoit la nouvelle de toute la ville, car c'étoit elle qui retardoit la fête des taureaux. Le rétablissement de cet enfant causa une joye universelle. La fête eut lieu, et ne dura pas longtemps. Rovellas fut cruellement maltraité par le premier taureau. Lorsque j'eus plongé mon épée dans le flanc de l'animal, je jettai un coup-d'œil vers votre loge, et je vis, qu'Elvire se penchoit vers vous, et parloit de moi, avec une expression qui me fit plaisir. Cependant je me perdis dans la foule.

Le lendemain Rovellas un peu rétabli demanda la main d'Elvire ; on dit, qu'il ne fut pas accepté. Il

dit, qu'il l'étoit ; mais comme j'appris que vous vous disposiez à partir pour Villaca, j'en conclus, qu'il avoit été refusé. Je partis moi même pour me rendre à Villaca, où je pris toutes les manières d'un laboureur, conduisant moi même ma charrue, ou du moins en faisant le semblant, car je laissois tout faire à mon valet.

Au bout de quelques jours, comme je revenois chez moi, à la suite de mes bœufs, et donnant le bras à ma sœur, qui passoit pour ma femme, je vous vis avec Elvire & votre époux. Vous étiez assis devant la porte de votre maison, & vous preniez le chocolat. Vous me reconnutes, ainsi que votre sœur, mais je ne me trahis point. J'eus cependant la malice, pour accroître votre curiosité, de jouer, en rentrant chez moi, quelques uns des airs que j'avois fait entendre, pendant la maladie de Lonseto. Je n'attendis plus, pour me déclarer, que d'être sur, qu'Elvire avoit refusé Rovellas.

“ Ah, Monseigneur ! (dit Madame de Torrès) il est sûr, que vous étiez parvenu à intéresser Elvire, et il est aussi sûr, qu'elle avoit refusé Rovellas. Si elle l'a épousé ensuite, c'est peut-être, qu'elle vous a cru marié.

— Madame (reprit le Vice Roi) La providence avoit sans doute des desseins sur mon indigne personne. En effet si j'avois obtenu la main d'Elvire, les Chirigous, les Acapaleques, & les Apalaches n'eussent pas été convertis à la foi chrétienne, et la croix, signe sacré de nôtre rédemption, n'eût pas été plantée à trois degrés au Nord de la mer Vermeille.

— Cela peut être, (dit Madame de Torrès) mais ma sœur et mon mari vivoient encore ; Cependant, Monseigneur veuillez bien reprendre la suite de votre histoire. ”

Le Vice-roi continua en ces termes :

Quelques jours après vôtre arrivée à Villaca, un homme venu exprès de Grenade, m'apprit, que ma mère étoit dangereusement malade. L'amour fit place, à la tendresse filiale, et je partis avec ma sœur. La maladie de ma mère dura deux mois ; elle rendit l'ame dans nos bras. Je la pleurai, pas assez longtemps peut-être, et je repris le chemin de Ségovie, où j'appris qu'Elvire étoit devenue Comtesse de Rovellas. Je sus en même temps, que le Comte avoit promis une recompense de Cent pièces de huit à celui, qui découvroit son liberateur. Je lui répondis par une lettre anonyme, & je partis pour Madrid, où je sollicitai de l'emploi en Amérique. Je l'obtins, et m'embarquai le plus tôt qu'il me fut possible. Mon séjour à Villaca, avoit été un mystère connu seulement de ma sœur et de moi. Je le croyois du moins ; mais nos gens, sont des espions nés, auxquels rien n'échappe. Un domestique, qui n'avoit pas voulu me suivre dans le nouveau monde, entra au service de Rovellas, & lui raconta toute l'histoire de la maison achetée à Villaca, et de mon déguisement. Il fit cette confidence, à la femme de chambre de la duegna major de la Comtesse. La femme de chambre le dit à la duegne, et celle ci, pour se faire un mérite de sa diligence, redit le tout au Comte. Celui ci, combinant ce déguisement avec ma lettre anonyme, mon habileté à combattre le taureau, et mon départ pour l'Amérique, en conclut, que j'avois été l'amant heureux de son épouse. Je fus dans la suite informé de toutes ces circonstances ; Mais à mon arrivée en Amérique, je fus bien surpris de recevoir une lettre ainsi conçue :

Seigneur Don Sanche de Penna-Sombre !

Je suis informé du commerce secret, que vous avez eu avec l'infâme, que je ne reconnois plus pour Comtesse de Rovellas. Vous pouvez faire chercher, si vous le jugez à propos, l'enfant qui naîtra d'elle.

Quant à moi, je vous suivrai de près en Amérique, ou j'espère vous voir pour la dernière fois de ma vie.

Cette lettre me mit au désespoir, et ma douleur fut à son comble, lorsque j'appris la mort d'Elvire, celle de vôtre Epoux, et celle de Rovellas que j'aurois voulu convaincre de son injustice. Je fis cependant tout ce qui étoit en mon pouvoir, pour repousser la calomnie, et constater l'état de sa fille. Je pris donc l'engagement solennel de l'épouser dès qu'elle seroit en age d'être mariée. Après avoir rempli ce devoir, je crus qu'il m'étoit permis de chercher la mort, que ma religion m'empêchoit de me donner moi même.

Un peuple sauvage allié des Espagnols, avoit la guerre avec ses voisins. Je me fis recevoir dans la nation. Il falloit pour être reçu, souffrir, que l'on picotât tout mon corps avec une aiguille, pour y imprimer la figure d'un serpent, et d'une tortue. Il falloit que la tête du serpent fut dessinée sur mon

épaule droite, que son corps fit seize fois le tour du mien, et que sa queue aboutît à mon orteil gauche.

Pendant la cérémonie le sauvage qui opère, pique à dessin, les os des jambes, et autres parties sensibles, & il est défendu au récipiendaire de pousser une plainte. Tandis que l'on me martyrisoit, nos sauvages ennemis hurloient déjà dans la plaine, et les nôtres entonnèrent la chanson de mort.

Lorsqu'elle fut finie, je m'armai du casse-tête, et je volai au combat. Nous en rapportâmes deux cent trente chevelures, et je fus élu Cacique sur le champ de bataille. Au bout de deux ans, les nations du nouveau monde furent converties à la foi chrétienne, & soumises à la couronne d'Espagne. Vous devez savoir à peu près le reste de mon histoire. Je suis parvenu à la plus grande dignité dont un sujet du Roi des Espagnes puisse être revêtu ; Mais, charmante Elvire, je dois vous dire, que vous ne serez jamais Vice reine. La Politique du Conseil de Madrid, ne permet point que des hommes mariés aient en mains, d'aussi grands pouvoirs, dans le nouveau monde. Au moment ou vous daignerez m'épouser, je ne serai plus Vice roi. Je ne puis mettre à vos pieds, que mon titre de Grand d'Espagne & une fortune, sur laquelle je crois vous devoir quelques détails, puisqu'elle doit nous être commune.

Lorsque j'eus fait la conquête de deux provinces, au Nord du Nouveau Mexique, le Roi me permit d'y exploiter une mine d'argent à mon choix. Je m'associâmes un particulier de la Vera Cruz, et dans la première année nous eûmes un dividende de trois Millions de Piastres fortes ; Cependant comme le privilège étoit en mon nom, j'eus la première année six cent mille Piastres de plus, que mon associé.

“ Monsieur (dit l'inconnu) la part du Vice-Roi étoit d'Un Million, huit cent mille Piastres, & celle de son associé, d'Un Million deux cent.

— Cela se peut bien (dit le chef)

— Cela est (reprit l'inconnu) La moitié de la somme, plus la moitié de la différence. Tout le monde sait cela.

— À la bonne heure ! (dit le chef) ” et ensuite il continua en ces termes :

Le Vice roi voulant toujours m'instruire de l'état de sa fortune, me dit : “ Dès la seconde année nous avançâmes plus profondément dans le sein de la terre, et il nous fallut construire des galeries, des puisards, des avenues. Les dépenses qui n'avoient été que d'un quart, augmentèrent d'un huitième, et la quantité du minerai diminua d'un sixième. ”

Ici le Géomètre tira de sa poche des tablettes & un crayon ; mais s'imaginant tenir une plume, il trempa son crayon dans le chocolat. Voyant ensuite que le chocolat n'écrivoit pas à son gré, il voulut essuyer sa plume contre son habit noir, et l'essuya à la jupe de Rebecca ; après quoi, il se mit à chiffrer dans ses tablettes. Nous rîmes un peu de sa distraction, et le chef Bohémien, poursuivit en ces termes :

“ Les obstacles augmentèrent encore dans la troisième année ; nous fumes obligés de faire venir des mineurs du Pérou, auxquels nous donnâmes un quinzième du profit, sans les associer aux dépenses, qui cette année, augmentèrent de deux quinzièmes ; Mais le minerai augmenta de dix fois et un quart, de ce qu'il avoit été dans la seconde année. ”

Ici je vis bien, que le Bohémien cherchoit à embarasser le calcul du Géomètre : Et en effet, affectant de donner à son récit, toute la forme d'un problème, il continua en ces termes :

“ Depuis lors, Madame, nos dividendes ont toujours diminué de deux dix septièmes ; Mais comme je mettois à intérêt l'argent que je tirois de la mine, et que j'y laissois aussi les intérêts, que je joignois au Capital, il en est résulté une fortune de Cinquante Millions de Piastres, que je mets à vos pieds, ainsi que mes titres, mon cœur, & ma main ”

Ici l'inconnu se leva, et toujours chiffrant dans ses tablettes, il prit le chemin, par lequel nous étions venus ; mais au lieu de le suivre, il suivit un sentier, par lequel les Bohémiennes alloient chercher l'eau dont elles avoient besoin, et un instant après, nous l'entendîmes tomber dans le torrent.

Je courus à son secours, je me précipitai dans l'eau, et après avoir lutté contre le courant, j'eus le bonheur de ramener notre distrait au rivage. On lui fit rendre l'eau, qu'il avoit avalée, on alluma un

grand feu ; et après nous avoir tous fixé avec des yeux où la langueur étoit peinte, il nous dit :
“ Messieurs, soyez certains que le bien du Vice roi se montoit à Soixante Millions, vingt cinq mille, cent soixante & une piastres, en supposant que la part du Vice roi fut toujours à celle de son associé, comme dix huit cent, sont à douze cent, ou comme trois à deux ”

Après avoir ainsi parlé le Géomètre retomba dans une sorte de léthargie, dont nous ne voulumes pas le retirer, parcequ’il nous sembloit que le sommeil lui étoit devenu nécessaire. Il dormit jusqu’à six heures du soir ; mais il ne sortit de sa lethargie, que pour tomber dans une suite de distractions qui ne finirent plus. Dabord il demanda, qui étoit tombé dans l’eau ? On lui répondit, qu’il étoit tombé dans l’eau, et que c’étoit moi, qui l’en avois retiré. Alors se tournant de mon côté, avec un grand air de politesse et d’affabilité, il me dit : “ En verité je ne croyois pas nager aussi bien ; Je suis charmé d’avoir conservé au Roi, un de ses meilleurs officiers ; Car vous êtes Capitaine aux Gardes Wallones. Vous me l’avez dit, et je n’oublie jamais rien. ”

L’on rit ; mais notre Géomètre ne se déconcerta pas, et continua à nous amuser par ses distractions.

Le Cabaliste n’étoit guères moins préoccupé et ne parloit que du juif errant, qui devoit lui donner des renseignements sur les deux démons appellés Emina et Zibeddé.

Rebecca prit mon bras, et me conduisant en un lieu, d’où l’on ne pouvoit nous entendre, elle me dit : “ Seigneur Alphonse, je vous conjure de me dire votre opinion, sur tout ce que vous entendez, et voyez depuis que vous êtes dans ces montagnes, & ce que vous pensez de ces maudits pendus, qui jouent de si vilains tours. ”

Je lui répondis “ Madame, votre question m’embarrasse infiniment. Le point qui intéresse votre frère, est un secret que j’ignore. Pour ce qui me regarde, je suis persuadé, que l’on m’a porté sous le gibet, après m’avoir endormi, au moyen d’un breuvage assoupissant. D’ailleurs vous m’avez parlé du pouvoir que les Gomelez exercent secretement dans cette contrée

— Ah ! oui (dit Rebecca) je crois qu’ils veulent vous rendre Musulman, et peut-être ne feriez vous pas mal de céder à leurs desirs

— Comment ? (lui dis-je) seriez vous de moitié dans leurs vues ?

— Non (me répondit-elle) ce sont peut être, les miennes que je suis. Je vous ai déjà dit, que je n’aimerai jamais, ni un homme de ma religion, ni un chrétien ; mais rejoignons la société, nous traiterons ce sujet une autre fois ”

Rebecca alla trouver son frère, et moi je m’en fus de mon côté, réfléchir à ce que j’avois vu et entendu ; mais plus j’y réfléchissois, et moins je le pouvois comprendre.

DIX NEUVIEME JOURNÉE.

Toute la société se rassembla de bonne heure à la grotte ; mais le chef ne s'y trouva point. Le Géomètre étoit très bien remis, et toujours persuadé qu'il m'avoit tiré de l'eau ; il me regardoit avec cet air d'intérêt que l'on a pour ceux, à qui l'on a rendu d'importants services. Rebecca le remarqua, et s'en amusa beaucoup. Après que l'on eut mangé elle dit : “ Messieurs nous perdons beaucoup à l'absence du chef, car je meurs d'envie de savoir, comment il avoit reçu l'offre de la main & de la fortune du vice roi. Mais, voici un Gentilhomme qui pourroit nous dédommager, en nous contant son histoire à lui, qui doit être fort intéressante. Il paroît avoir cultivé des sciences qui ne me sont point étrangères, et tout ce qui a rapport à un homme comme lui, doit me plaire infiniment. ”

L'Inconnu répondit : “ Madame, je n'imagine pas que vous vous soyez appliquée aux mêmes sciences que moi, puisque les femmes n'en peuvent pour la plupart comprendre les éléments. Mais enfin vous m'avez reçu ici avec tant d'hospitalité que c'est un devoir pour moi, de vous instruire de tout ce qui me concerne. Je vous dirai donc que mon nom est... mon nom est...

— Comment (dit Rebecca) seriez vous assez distrait, pour oublier votre nom ?

— Point du tout (répondit le Géomètre) je ne suis point naturellement distrait... mais mon père a eu dans sa vie, une forte distraction ; Il a signé le nom de son frère à la place du sien, et cette distraction lui a fait perdre à la fois, sa femme, sa fortune, et la recompense de ses services. Ainsi pour qu'une pareille chose ne m'arrive pas, j'ai écrit mon nom, sur mes tablettes, & quand je veux signer, je copie, ce qui y est écrit.

— Mais (dit Rebecca) il s'agit ici, de dire votre nom, & non pas de le signer.

— Ah ! vous avez raison, (dit l'Inconnu,) ” puis il remit ses tablettes dans sa poche et commença en ces termes.

Histoire du Géomètre.

Mon nom, est Don Pèdre Velasquez. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre, ont tous servi dans l'artillerie, et ont donné à l'Espagne, les meilleurs officiers, qu'elle ait eù dans cette arme. Don Ramire Velasquez, grand maître d'artillerie, sous Philippe quatre, fut fait grand d'Espagne, par son successeur. Il avoit deux fils, mariés tous les deux. La branche ainée resta en possession des biens, et de la Grandezze ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour, les chefs de notre maison, sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux, auxquels ils devoient leurs honneurs ; Et ils se faisoient d'ailleurs un devoir, de soutenir & protéger la branche cadette.

Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquième Duc de Velasquez, arrière petit fils du fils ainé de Don Ramire. Ce digne Seigneur, fut, comme plusieurs de ses ancêtres, revêtu de la charge et dignité de Grand Maître de l'Artillerie. De plus il étoit Gouverneur de Galice, & résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur, que l'alliance de la maison d'Albe, étoit honorable à notre famille. Mais la fécondité de la Duchesse, ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle n'eut qu'une fille, qui fut apellée Blanche. Le Duc la destina à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadette, à laquelle elle transporterait la Grandesse et les biens, de la branche ainée.

Mon père, qui s'appelloit Don Henrique, et son frère Don Carlos, venoient de perdre leur père, qui descendoit de Don Ramire, au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux dans sa maison. Mon père avoit alors douze ans, et son frère onze. Leurs caractères étoient très très [*sic*] différents. Mon père étoit sérieux, appliqué à l'étude, et excessivement sensible. Son frère Carlos étoit

leger, étourdi, & incapable d'application. Le Duc, ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos à Paris, pour le faire élever, sous les yeux du Comte de la Hereria son parent, alors ambassadeur en France.

Mon Pere, par les excellentes qualités de son cœur, et son application extraordinaire, méritoit tous les jours davantage les bontés du Duc, et la jeune Blanche, qui savoit qu'elle lui étoit destinée, s'attachoit toujours plus, au choix qu'avoit fait son père. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant, et le suivoit de loin, dans la carrière des sciences. Imaginez un jeune homme, dont le génie précoce, embrassoit tout l'ensemble des connoissances humaines, dans un age, ou d'autres en conçoivent à peine les éléments. Imaginez ensuite, ce jeune homme amoureux d'une personne de son age, d'un esprit supérieur, avide de le comprendre, et heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager, Vous aurez alors quelqu'idée du bonheur dont mon père jouissoit à cette courte époque de sa vie ; et comment Blanche ne l'eut-elle pas aimé ? Il étoit l'orgueil du vieux duc, l'amour de toute la province, et il n'avoit pas encore vingt ans, que sa réputation commençoit déjà à s'étendre au-delà de l'Espagne. Blanche, aimoit son futur, et d'amour, & d'amour propre. Mais Henrique, qui étoit tout cœur, & tout ame, l'aimoit uniquement par tendresse. Il aimoit le Duc, presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frère Don Carlos. " Ma chère Blanche (disoit-il à sa maitresse) ne trouvez vous pas, que Carlos manque à nôtre bonheur. Nous avons ici, bien des demoiselles aimables, qui pourroient le fixer. Il est bien leger ; il m'écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre, achèveroit de former son cœur. Chere Blanche, je vous adore, je chéris votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il, que nous soyons toujours séparés ? "

Un jour le Duc, fit appeller mon père, & lui dit : " Don Henrique, je viens de recevoir du Roi notre maitre, une Lettre, que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon Cousin !

Nous en notre Conseil, avons pris la résolution de fortifier sur de nouveaux plans, les places qui servent à la défense de nos Royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée, entre les Systèmes de Vauban, & de Cohorn. Employez les plus habiles sujets, à écrire sur ces matières. Envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un, qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui même, d'exécuter les plans qu'il aura donnés, et nôtre magnificence royale le recompensera en conséquence.

Sur ce, nous prions Dieu, qu'il vous maintienne en sa sainte Garde.

Moi le Roi.

Eh bien ! (dit le Duc) mon cher Henrique, vous sentez vous en état d'entrer en lice ? Je vous avertis que je vous donnerai pour rivaux, les plus habiles Ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière. " Mon père réfléchit un instant, à ce que lui disoit le Duc, et puis il répondit avec assurance : " Oui, Monseigneur, j'entre dans la carrière, et je ne vous ferai pas de honte.

— Eh bien ! (dit le Duc) faites de votre mieux, et lorsque le travail sera achevé, rien ne retardera plus votre bonheur, Blanche sera à vous. "

Vous pouvez imaginer avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passoit les jours et les nuits, et lorsque son esprit épuisé le forçoit à prendre quelque repos, il passoit ce temps de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur futur, et souvent du plaisir qu'il auroit à revoir Carlos. Une année se passa ainsi.

Enfin divers mémoires arrivèrent de tous les coins de l'Espagne, et de toutes les parties de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon père vit qu'il étoit temps de mettre la dernière main à son travail, & il le porta à un point de perfection, dont je ne puis vous donner qu'une idée très foible. Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il monroit en quoi Cohorn s'étoit conformé à ces principes, et en quoi, il s'en étoit écarté ; Il mettoit Vauban fort au-dessus de Cohorn, mais il prédisoit qu'il changeroit une seconde fois de système, et l'évènement a justifié sa prédiction. Tous ces arguments étoient soutenus, non seulement par une savante théorie, mais encore, par des détails de Localités, des devis de dépenses, et surtout par des

calculs effrayants, même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eut écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts, qu'il n'avoit pas d'abord aperçus, et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain, en lui disant : " Mon cher Neveu, le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre nôce, elle se fera bientôt. "

Mon père se jeta aux pieds du Duc, et lui dit : " Monseigneur, ayez la bonté de faire venir mon frère ; mon bonheur ne sera point complet, si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence. "

Le Duc fronça le sourcil, et lui dit : " Je prévois que Carlos nous rebattra les oreilles de la grandeur de Louis Quatorze ; mais puisque tu le veux, faisons le venir. " Mon père baisa la main du Duc, et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de Géométrie ; l'amour remplissoit tous ses moments, et toutes les facultés de son ame.

Pendant le Roi, à qui le projet de fortification, tenoit fort à cœur, ordonna, que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il reçut du ministre une lettre, qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi Sa Majesté désiroit qu'il demandât lui même une récompense. Dans une autre lettre, adressée au Duc, le Ministre faisoit entendre, que si le jeune homme demandoit la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peut-être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc, qui lui communiqua celle qu'il avoit reçue. Mon père déclara ne pouvoir jamais demander un Grade, qu'il ne croyoit pas avoir mérité, et il conjura le Duc, de répondre au Ministre, pour lui. Le Duc s'y refusa. " C'est à vous (lui dit il) que le Ministre a écrit, et c'est vous, qui devez répondre. Surément le Ministre a ses raisons, et comme dans la lettre qu'il m'écrit, il vous appelle le jeune homme, il est à croire, que votre jeunesse intéresse le Roi, et qu'enfin, il veut mettre sous les yeux du Roi, une lettre du jeune homme. Enfin, nous saurons bien tourner la lettre de manière, à ne pas y faire paroître trop de présomption. " Après avoir ainsi parlé, le Duc se mit à son secretaire, et écrivit la lettre suivante :

Monseigneur !

La satisfaction du Roi, qui m'est annoncée par Votre Excellence, est une récompense, qui doit suffire à tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vos bontés j'ose demander l'agrément de sa Majesté pour mon mariage, avec Blanche de Velasquez, héritière des biens & titres de notre maison.

Cet établissement ne rallentira point mon zèle pour le service. Heureux, si je puis par mes travaux mériter un jour, le rang et charge de Colonel général d'Artillerie, que plusieurs de mes ancêtres ont exercée avec honneur.

De votre Excellence &c. &c.

Mon père remercia le Duc, de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui, et la copia, mot pour mot ; Mais au moment d'y mettre la signature, il entendit que l'on crioit dans la cour " Don Carlos est arrivé ! Don Carlos est arrivé !

— Qui ? mon frère ? ou est-il ? que je l'embrasse...

— Signez donc, Seigneur Henrique, dit le courier, qui devoit porter la Lettre au Ministre. " Mon père, plein de la joie que lui causoit l'arrivée de son frère, et pressé par le courier signa Don Carlos de Velasquez, au lieu de Don Henrique, cacheta la lettre, et courut embrasser son frère.

Les deux frères s'embrassèrent en effet, mais Don Carlos, se reculant aussitôt, se prit à rire de toutes ses forces, et dit : " Mon cher Henrique, tu ressembles comme deux gouttes d'eau, au Scaramouche de la Comédie Italienne. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe ; mais je t'aime comme cela ; Allons voir le bon homme. "

Ils montèrent chez le vieux Duc, que Don Carlos pensa étouffer en l'embrassant, ce qui étoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit : " Mon cher oncle, ce bon homme d'Ambassadeur, m'avoit donné une lettre pour vous ; Mais j'ai eù soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste, c'est égal ; Grammont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos (dit le Duc) je ne connois aucun de ces Messieurs.

— Tant pis pour vous (reprit Carlos) ils sont fort bons à connoître. Mais où donc est ma future

belle sœur ? elle doit être fort embellie. ”

Blanche entra dans ce moment. Don Carlos, s’avança vers elle d’un air dégagé, et lui dit : “ Ma divine sœur, la coutume chez nous à Paris, est d’embrasser les femmes ” et il l’embrassa en effet, au grand étonnement d’Henrique qui ne voyoit Blanche, qu’au milieu des Duegnes, et n’avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit encore mille choses inconvenables, qui affligèrent sincèrement Henrique, et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin, ce Seigneur lui dit du ton le plus sévère : “ Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir ; Rappelez vous, que ce qui passe pour gentillesse au delà des monts, passe pour impertinence de ce côté ci. ”

Carlos, sans se déconcerter, lui répondit : “ Mon cher oncle, je vais mettre le nouvel uniforme que Louis Quatorze a donné à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand, dans tout ce qu’il fait. J’engage ma belle Cousine pour une Sarabande ; C’est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que les François en ont fait. ” Après avoir ainsi parlé, Don Carlos se retira en fredonnant un air de Lully. Son frère très affligé de ses travers voulut l’excuser, auprès du Duc, et de Blanche ; mais il prenoit une peine inutile ; car le Duc étoit déjà trop prévenu contre lui, & Blanche ne l’étoit pas du tout.

Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l’Espagnole, mais à la Française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par l’Ambassadeur son grand oncle, et que son cousin l’avoit apporté. Mais cette explication ne satisfit point, et l’on ne laissa pas, que de s’étonner.

Don Carlos se fit longtemps attendre, enfin il parut habillé, comme on l’étoit à la cour de Louis Quatorze. Il avoit un juste au corps bleu, brodé en argent ; Echarpe et éguilletes de satin blanc, brodées de même. Un rabat de point d’Alençon, et une perruque blonde, d’un volume énorme. Cet ajustement magnifique en lui même, le paroissoit d’autant plus, que nos derniers Rois, de la maison d’Autriche, avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. L’on avoit même abandonné la fraise, qui l’auroit un peu relevé, pour adopter la Gonille telle que vous la voyez porter aujourd’hui aux Alguazils et aux gens de loi ; ce qui ressembloit assez bien, à l’habit de Scaramouche, comme l’avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi déjà très différent des cavaliers Espagnols par son costume, s’en distingua encore plus, par la manière dont il entra dans le bal. Au lieu de saluer, ou de faire la moindre politesse à qui que ce fut, du plus loin qu’on put l’entendre, il cria aux Musiciens : “ Taisez vous, marauts ; si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles ” Ensuite il distribua les partitions qu’il avoit apportées, alla chercher Blanche, et la conduisit au milieu de la salle pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche, qui avoit naturellement des graces infinies, se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut achevée, les Dames se levèrent toutes à la fois, pour faire compliment à Blanche, sur la manière dont elle avoit dansé ; mais tout en la comblant d’éloges, elles tournoient les yeux sur Carlos, de manière à lui faire comprendre, qu’il étoit lui, le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point, et le suffrage secret des femmes, releva à ses yeux, le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée, Carlos ne quitta plus Blanche, et lorsque son frère s’approchoit, il lui disoit : “ Henrique mon ami, vas-t’en un peu, résoudre quelque problème d’Algèbre, tu auras tout le temps d’ennuyer Blanche, lorsqu’elle sera ta femme. ” Blanche, par des rires immodérés, encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique, se retiroit confondu.

Lorsque le souper fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et alla se placer avec elle, au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos à souper, entretenit le monde, des fêtes que donnoit Louis Quatorze, et surtout du Ballet de l’Olympe amoureux, où ce Prince lui même, avoit rempli le rôle du soleil ; Il dit savoir très bien ce pas, et que Blanche feroit à merveille, le rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles, et avant que l’on se levât de table, le ballet de Louis Quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal, & Blanche ne s’aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin, mon père alla rendre ses devoirs à Blanche, à l’heure accoutumée, et la trouva

répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passèrent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre. Henrique dévorait ses douleurs ; Carlos disoit mille impertinences, que les femmes de la ville, retenoient comme autant d'oracles. Blanche avoit la tête remplie de Paris, du ballet de Louis quatorze, et ne savoit pas un mot de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour, comme l'on étoit à table, le Duc reçut une dépêche de la cour ; c'étoit une Lettre du Ministre, ainsi conçue :

Monseigneur le Duc Velasquez !

Le Roi nôtre maitre, agrée le mariage de votre fille avec Don Carlos de Velasquez, confirme la Grandesse, et lui donne la charge de Colonel Général de l'Artillerie.

Votre affectionné &c. &c.

“ Qu'est ceci ? (dit le Duc furieux) Qu'est ce que le nom de Carlos fait dans cette lettre. Blanche doit épouser Henrique. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit : “ Monseigneur, j'ignore comment le nom de Carlos se trouve ici, à la place du mien ; mais je suis sûr, qu'il n'y a point de la faute de mon frère, ou plustôt, il n'y a la faute de personne, et ce changement de nom, entroit dans les décrets de la providence. En effet vous devez vous être aperçu, que Mademoiselle Blanche, n'a point d'inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos ; ainsi sa main, sa personne, ses titres lui appartiennent et je n'y ai plus de droits. ”

Le Duc s'adressa à sa fille, et lui dit : “ Blanche ! Blanche ! est-il vrai que ton ame soit légère & perfide ? ”

Blanche s'évanouit, pleura, et finit par avouer, qu'elle aimoit Carlos.

Le Duc désespéré, dit à mon père : “ Cher Henrique, s'il t'a enlevé ta maitresse, il ne peut t'ôter la charge de Colonel Général d'Artillerie ; C'est toi, qui la mérites, et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur, (reprit Henrique) tout votre bien, appartient à Mademoiselle votre fille, et pour ce qui est de la charge de Colonel Général, le Roi l'a donnée à mon frère, et certes il a bien fait ; car l'état ou se trouve mon ame, ne me permet point de servir, ni dans ce grade, ni dans un autre ; Permettez moi de me retirer. Je vais dans quelque saint azile, répandre ma douleur aux pieds des autels, et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ”

Mon père quitta la maison du Duc, et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa Blanche ; sa nôce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche, tout en désespérant son père, s'affligeoit des maux qu'elle avoit causés ; Et Carlos, malgré son impertinence, se trouva un peu déconcerté par la tristesse générale.

Bientôt le Duc eut une goutte remontée, et sentit, qu'il n'avoit pas longtemps à vivre. Il envoya chez les Camaldules, et fit demander à voir encore le frère Henrique. Alvarèz major dôme du Duc, se rendit au couvent, et s'acquitta de sa commission. Les Camaldules ne lui répondirent point, parceque la règle leur défend de parler ; Mais ils le conduisirent à la cellule de Henrique ; Alvarèz le trouva couché sur la paille, couvert de haillons, et enchainé par le milieu du corps.

Mon père reconnut Alvarèz, et lui dit : “ Ami Alvar, comment trouves tu la Sarabande que j'ai dansé hier ? Louis Quatorze en a été content ; Ces marauds des Musiciens ont mal joué ; et Blanche qu'en dit-elle ? Blanche ! Blanche !... malheureux répons moi... ” Alors mon père agita ses chaines, se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage. Alvarèz se retira en fondant en larmes, & fit au Duc le triste récit, de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et l'on désespéra de ses jours. Prêt à mourir, il se tourna du coté de sa fille, et lui dit : “ Blanche ! Blanche ! Henrique me suivra de près ; Nous te pardonnons. ” Ce furent les dernières paroles du Duc : Elles s'insinuèrent dans l'ame de Blanche, et y portèrent le poison des remords. Elle tomba dans une affreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put, pour distraire sa jeune épouse ; mais ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse. Il fit venir de Paris, une fameuse courtisane appelée la Jardin, et Blanche se retira dans un couvent. La charge de Colonel Général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer, mais ne pouvant en venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission, et lui demanda une charge de cour. Le Roi le fit Grand-Maitre de la garde-robe, et il s'établit à Madrid,

avec la Jardin.

Mon père passa trois ans, chez les Camaldules ; enfin, ces bons pères par des soins assidus, et une patience angélique, parvinrent à lui rendre l'usage de la raison ; Alors il alla à Madrid, et se fit annoncer chez le Ministre. Ce seigneur le fit entrer dans son cabinet et lui dit : “ Seigneur Don Henrique, votre affaire est venue à la connoissance du Roi, qui m'en a voulu de cette méprise, ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montré votre lettre, signée *Don Carlos*, et la voici encore. Dites moi, s'il vous plaît, pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom ? ”

Mon père prit la lettre, reconnut son écriture, & dit au Ministre : “ Hélas, Monseigneur, je me rappelle qu'à l'instant où j'ai signé cette Lettre, on annonça l'arrivée de mon frère. La joie que j'en ai ressentie, m'aura fait mettre le nom de mon frère, à la place du mien ; Mais ce n'est pas cette méprise, qui a causé mes malheurs. Lors même, que le brevet de Colonel général eut été expédié en mon nom, je n'eusse point été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise, et je me crois capable de remplir les vues que le Roi avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique (reprit le Ministre) tous les projets de fortifications sont tombés dans l'eau ; et à la cour, nous n'avons pas coutûme de reparler des choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir, est la place de Commandant de Ceuta ; c'est là, tout ce que j'ai de vacant ; Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue, que cette place, est audessous de vos talents ; D'ailleurs il est cruel à votre âge, de se confiner sur un rocher de l'Afrique.

— C'est là précisément (répondit mon père) ce qui me fait accepter ce poste. Il me semble en quittant l'Europe, échapper à ma cruelle destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y deviendrai comme un autre homme ; et qu'enfin j'y trouverai la paix et le bonheur sous l'influence d'astres plus favorables. ” Mon Père se hâta de prendre ses provisions de Commandant, alla s'embarquer à Algésiras, et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant, il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au port, après de longs jours d'orages.

Le premier soin du nouveau Commandant fut de bien connoître ses devoirs, non seulement pour les remplir, mais pour aller au delà. Quelque gout qu'il eût pour les fortifications, il ne s'occupa guères de cet objet ; parceque la place, environnée d'ennemis barbares, étoit toujours assez bonne, pour leur résister ; Mais il employa toutes les ressources de son génie, à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible ; renonçant pour y parvenir, à mille profits et avantages, que les Commandants avoient eus jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie. Mon père prit encore des soins infinis, des prisonniers d'état, qui étoient sous sa garde, et quelquefois il s'écarta en leur faveur de la stricte règle de ses instructions, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leurs familles, soit pour leur procurer d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta, le moins mal possible, mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernouilly faisoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père les appelloit en badinant Etéocle et Polynice ; mais au fond il y prenoit le plus vif intérêt, et souvent il se mêloit au combat par des écrits anonymes, qui fournissoient des secours inattendus, à l'un, ou l'autre parti. Lorsque le grand problème des Iso-périmètres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands Géomètres de l'Europe, mon père leur fit parvenir des méthodes d'analyse, que l'on peut regarder comme des chefs d'œuvres d'invention, mais l'on n'imagina point, que leur auteur eut pû se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne manqua point, de les attribuer tantôt à l'un, et tantôt à l'autre des deux frères ; on se trompoit. Mon père aimoit les sciences, et non pas la réputation qu'elles procurent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide.

Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complète. Son frère resta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu'il s'étoit trompé en ne considérant que deux Elements de la courbe ; mais il ne voulut point prolonger une guerre qui faisoit la désolation du monde savant. Cependant Nicolas Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de l'Hopital, dont il revendiquoit toutes les découvertes, et quelques années après, il s'en prit à Newton lui même. Le sujet de ces nouvelles hostilités étoit l'analyse infinitésimale que Leibnitz avoit trouvée, en même temps que Newton, et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considérer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde, combattoient avec les armes les plus acérées, que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Cependant l'amour que mon père avoit pour les sciences exactes, ne lui faisoit pas négliger les autres. Les rochers de Ceuta sont l'asile de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près, à la nature des plantes, et forment la transition entre ces deux grands règnes. Mon père en avoit toujours quelques uns de renfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Mon père avoit encore une bibliothèque de livres latins, ou traduits en latin, que l'on peut considérer comme sources historiques. Il avoit fait cette collection, dans l'intention d'appuyer de preuves tirées des faits, les principes de probabilité développés par Bernouilly, dans son livre intitulé *Ars conjectandi*.

Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation, à la méditation, étoit presque toujours enfermé chez lui, et la tension continuelle de son esprit, lui faisoit souvent oublier cette cruelle époque de sa vie, où sa raison avoit succombé, sous le faîte du malheur ; mais souvent aussi, le cœur reprenoit tous ses droits, ce qui arrivoit surtout vers le soir. Lorsque sa tête s'étoit épuisée par le travail de la journée, alors, comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montoit sur sa terrasse, et regardoit la mer, et l'horizon borné au loin par les côtes de l'Espagne. Cette vue lui rapelloit les jours de gloire et de bonheur, où chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, son ame, enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mur, s'ouvroit à tous les sentiments qui font les délices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se rapelloit son frère, lui enlevant sa maîtresse, ses biens, son état ; et lui, étendu sur la paille, et privé de raison ; quelquefois il prenoit son violon, et jouait la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré, il se sentoit soulagé. Quinze ans se passèrent ainsi.

Un soir le Lieutenant de Roi de Ceuta, ayant à faire à mon père, vint chez lui, un peu tard, et le trouva dans ses accès de mélancolie. Après y avoir un peu réfléchi, il lui dit : “ Notre cher Commandant, je vous prie, de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux ; vous souffrez ; ce n'est point un secret. Nous le savons, et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vintes à Ceuta, et depuis lors, il ne s'est pas passé un seul jour, sans qu'elle ait entendu parler de vous, avec adoration ; Car vous êtes la divinité tutélaire de notre petite Colonie. Souvent elle m'a dit : “ Notre cher Commandant ne sent si fort ses peines, que parcequ'il n'a personne qui les partage ” Venez nous voir, Seigneur Don Henrique ; Cela vous fera plus de bien, que de compter les vagues de la mer. ”

Mon père se laissa conduire chez Inès de Cadanza. Il l'épousa au bout de six mois, et je suis né dix mois après leur mariage.

Lorsque mon foible individu, eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras, et levant les yeux au ciel, il dit : “ Ô Puissance ! qui as l'immensité pour exposant, dernier terme de toutes les progressions ascendantes ; ô mon Dieu ! voici encore un être sensible, jetté dans l'espace. S'il doit être aussi misérable, que l'a été son père, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction ! ”

Après avoir fait cette prière, mon père m'embrassa avec transport et dit : “ Non, mon pauvre Enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de Dieu, que jamais, je ne t'apprendrai les mathématiques ; mais tu sauras la Sarabande, le ballet de Louis quatorze, et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance ” Ensuite mon père me baigna de ses larmes, et me rendit à la sage-femme.

Or je vous prie de faire attention, à la bizarrerie de ma destinée. Mon père fait vœu, de ne jamais m'enseigner les mathématiques, et de me faire apprendre à danser ; eh bien ! c'est l'inverse qui a lieu. Il arrive que j'ai une grande connoissance des sciences exactes ; Et je ne puis apprendre, je ne dis pas la Sarabande, puisqu'elle n'est plus en usage, mais je dis, aucune autre danse ; et à la vérité je ne conçois pas, que l'on retienne les figures des contredanses. En effet il n'y en a aucune de produite par un point générateur, mu selon une règle constante. Elles ne peuvent point être représentées par des formules, et il me paroît inconcevable qu'il y ait des gens, qui puissent les garder dans leur mémoire.

Comme Don Pedro Velasquez en étoit à cet endroit de son récit, le chef Bohémien entra dans la grotte, et dit, que les intérêts de la horde exigeoient, que l'on se mit en marche, et que l'on s'enfonçât dans la chaîne des Alpuharras.

“ À la bonne heure (dit le Cabaliste) nous en rencontrerons d'autant plutôt le juif errant, et comme il ne lui est pas permis de se reposer, il nous suivra dans la marche, et nous en jouïrons d'autant mieux de sa conversation. Il a beaucoup vû, et il est impossible d'avoir plus d'expérience. ”

Ensuite le chef Bohémien s'adressa à Velasquez et lui dit : “ Et vous Seigneur Cavalier, voulez vous nous suivre, ou voulez vous, vous rendre sous escorte, dans quelque ville du voisinage ? ”

Velasquez réfléchit un instant, et puis il dit “ J'ai laissé quelques papiers à côté du mauvais grabat, où j'ai couché avant hier, pour me réveiller sous le gibet, où m'a trouvé Monsieur, qui est Capitaine aux Gardes Wallones. Veuillez bien envoyer à la Venta Quemada ; Si je n'ai pas mes papiers, il est inutile, que je continue ma route. Il faudra que je retourne à Ceuta. Tandis que vous enverrez à la Venta, je puis toujours faire route avec vous.

— Tous mes gens sont à votre service (dit le Bohémien) J'en enverrai quelques uns à la Venta, et ils nous rejoindront à la première halte. ” Tout le monde plia bagage, nous fîmes six lieues, et nous passâmes la nuit, sur je ne sais, quel sommet désert.

VINGTIÈME JOURNÉE

Nous passâmes la matinée, à attendre les gens, que le chef Bohémien avoit envoyés à la Venta, pour y chercher le[s] papiers de Velasquez ; et par un mouvement de badauderie, que je crois naturel à tous les hommes, nous avions les yeux fixés sur le chemin, par lequel ils devoient venir, à l'exception de Velasquez, qui ayant trouvé sur la pente d'un rocher une table d'ardoise polie par les eaux, l'avoit couverte de $x = de z$, et d'y Grecs. Lorsqu'il eut assez calculé, il se retourna vers nous, et demanda pourquoi nous nous impatientions. Nous lui répondîmes, que c'étoit, parceque ses papiers n'arrivoient pas. Il nous répondit, que nous étions bien bons de nous impatienter, & que dès qu'il auroit achevé son calcul, il s'impatienteroit avec nous. Alors il acheva ses équations, et nous demanda ce que l'on attendoit pour partir.

— “ Ma foi (dit le Cabaliste) Monsieur le Géomètre Don Pedre de Velasquez, si vous ne connoissez pas l'impatience pour vous même, vous devez l'avoir apperçue quelquefois dans ceux, à qui vous aviez à faire.

— Il est vrai (repondit Velasquez) j'ai souvent observé l'impatience chez les autres, et il m'a paru, que c'étoit un sentiment de mal aise, qui augmentoit de moment en moment, sans que l'on put assigner la loi de cet accroissement. Cependant on peut dire en termes généraux, qu'il est en raison inverse du quarré de la force d'inertie. En sorte que si je suis deux fois plus difficile à émouvoir que vous, je n'aurai au bout d'une heure qu'un degré d'impatience, au lieu que vous en aurez quatre. Il en est de même, de toutes les passions, que l'on peut très bien considérer comme des forces motrices.

— Il me semble (dit Rebecca) que vous connoissez parfaitement les ressorts du cœur humain, et que la Géométrie est la route la plus sûre, pour arriver au bonheur

— Madame (reprit Velasquez) cette recherche du bonheur, peut ce me semble, être comparée à la résolution d'une équation, d'un degré supérieur. Vous connoissez le dernier terme, et vous savez qu'il est le produit de toutes les racines ; mais avant d'avoir épuisé les diviseurs, vous arrivez à nombre de racines imaginaires. En attendant la journée se passe, et vous avez eu le plaisir de calculer. Il en est de même, de la vie humaine ; Vous y arrivez aussi à des quantités imaginaires, que vous avez prises pour des valeurs réelles ; mais en attendant vous avez vécu, et de plus vous avez agi ; or, l'action est la loi universelle de la nature. Rien n'y est en repos. Ce rocher vous paroît reposer, parceque la terre sur laquelle il repose, lui oppose une réaction supérieure à la pression ; Mais si vous mettiez le pied sous le roc, vous vous apercevriez de son action

— Mais (dit Rebecca) ce mouvement que l'on appelle amour, peut-il être soumis au calcul. On assure par exemple, que l'amour chez les hommes, diminue par l'intimité, et qu'il augmente chez les femmes. Pouvez vous m'en dire la raison ?

— Madame (dit Velasquez) ce problème que vous me proposez, suppose, que l'un des deux amours va en croissant et l'autre en diminuant ; en sorte qu'il y a nécessairement un instant quelconque, où les deux amants s'aimeront également, & précisément autant l'un que l'autre. Dès lors la question rentre dans les Maximis, & Minimis, et le probleme pourroit être représenté par une courbe. J'ai imaginé pour tous les problèmes de ce genre une demonstration très élégante ; Soit $x \dots$ ”

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de son analyse l'on apperçut les gens envoyés à la Venta. Ils apportèrent quelques papiers que Velasquez examina avec soin, après quoi il dit : “ Tous mes papiers s'y trouvent à l'exception d'un seul, qui à la vérité n'est pas très nécessaire ; mais qui m'a fort occupé la nuit où je me suis trouvé transporté sous le gibet. N'importe, que je ne vous arrête pas. ”

L'on partit en effet, l'on marcha une partie du jour ; on s'arrêta ; l'on se rassembla dans la tente du chef, et lorsque l'on eut soupé, on le pria de continuer l'histoire de sa vie ; Ce qu'il fit en ces termes :

Vous m'aviez laissé avec le terrible Vice Roi, qui daignoit m'instruire de sa fortune.

“ Je m'en rappelle très bien (dit Velasquez) & cette fortune se montoit à Soixante Millions, Vingt cinq Mille, Cent soixante et une Piastres.

— À la bonne heure (dit le Bohémien) ” & il reprit ainsi le fil de son discours :

Si le Vice Roi m'avoit fait peur, dès le moment ou je l'avois vù, il m'en fit bien davantage, lorsque je sus, qu'on lui avoit brodé à l'éguille un serpent, qui faisoit seize fois le tour de son corps, et aboutissoit à son orteil gauche. Je fis donc très peu d'attention à ce qu'il me disoit sur l'état de sa fortune ; Mais il n'en fut pas de même de la Tante Torrès ; Elle rassembla tout ce qu'elle avoit de courage, et dit au Vice Roi : “ Monseigneur, votre fortune est sans doute très grande ; mais celle de cette jeune personne doit aussi être considérable.

— Madame (reprit le Vice Roi) le Comte de Rovellas, avoit par ses prodigalités, fort entamé sa fortune ; Et quoique j'aye supporté tous les frais de la procédure, je n'ai pu tirer de son bien, que seize plantations à Saint Domingue ; Vingt deux actions actions [*sic*] dans la mine d'argent d'Argalahar ; Douze dans la Compagnie des Philippines ; Cinquante six dans l'Assiento, et d'autre menus effets. La somme totale ne montant, qu'à Vingt sept Millions de Piastres fortes plus où moins. ”

Alors le Vice-Roi, appella son Secrétaire, et se fit apporter une Casette d'un bois précieux des Indes. Puis mettant un genou en terre, il me dit “ Fille charmante, d'une mère que mon cœur n'a point cessé d'adorer, daignez recevoir le fruit de Treize années de soins ; Car il m'en a fallu tout autant pour tirer ce bien des mains, de vos avides collatéraux ” Je voulus d'abord prendre la Casette d'un air tendre et gracieux ; mais l'idée de voir à mes genoux l'homme qui avoit cassé la tête à tant d'Indiens, peut être la honte de jouer un rôle étranger à mon sexe, enfin je ne sais quel trouble, m'alloit faire défaillir ; Mais la Tante Torrès, dont les Vingt-sept Millions avoient singulièrement accru le courage, me retint dans ses bras ; et saisissant la Casette avec un mouvement ou il paroissoit un peu d'avidité, elle dit au Vice Roi : “ Monseigneur ! Cette jeune personne n'a jamais vu d'homme à ses genoux. Veuillez bien lui permettre de se retirer dans son appartement. ” Lorsque nous y fumes, nous fermâmes la porte à double tour, et la Tante Torrès s'abandonna à la joie la plus vive, baisant cent fois la cassette, et remerciant le ciel, de ce que le sort d'Elvire étoit non seulement assuré, mais très brillant.

Un instant après l'on frappa à la porte ; nous vîmes entrer le secrétaire du Comte, avec un homme de loi qui inventoria les papiers contenus dans la cassette, et exigea que Madame de Torrès en donnât un reçu ; Il ajouta qu'étant mineure, ma signature seroit superflue.

Ensuite, nous nous renfermâmes encore, les deux Tantes et moi : “ Mesdames (leur dis-je) voilà donc le sort d'Elvire assuré ; mais la fausse Rovellas, comment la ferons nous entrer aux Théatins ? et la véritable, où la trouverons nous ? ” À peine j'eus proféré ces paroles, que les deux Dames se répandirent en Hélas ! Madame Dalanosa, s'imaginant déjà, me voir entre les mains des fustigateurs, et Madame de Torrès craignant pour sa nièce & son fils, tant de dangers de toute espèce, auxquels étoient exposés de malheureux enfants, errants sans guide, et sans appui. Chacun s'alla coucher tristement. Je rêvai longtemps aux moyens de me tirer d'affaire ; Je pouvois fuir aussi ; mais le vice-roi m'eût fait chercher de tous les côtés. Je m'endormis, sans avoir rien trouvé, et nous n'étions plus, qu'à une journée de Burgos.

Le Vice roi, me donna la main pour descendre de ma litière ; mais au lieu de me conduire au déjeuner, il me mena un peu plus loin ; me fit asseoir à l'ombre, s'assit auprès de moi, et me dit : “ Charmante Elvire, plus j'ai le bonheur de vous approcher, et plus je me persuade, que le ciel vous a destinée à embellir le soir d'une vie orageuse, consacrée au bien de mon pays, et à la gloire de mon Roi. J'ai assuré à l'Espagne la possession de l'archipel des Philippines ; j'ai découvert la moitié du nouveau Mexique ; J'ai fait rentrer dans le devoir, la race turbulente des Incas ; J'ai eu sans cesse à disputer mon existence aux vagues de l'océan, aux intempéries de la Ligne, aux funestes exhalaisons des mines, que je faisois ouvrir ; Qui me payera ce nombre d'années, les plus belles de ma vie ? Je pouvois les consacrer au repos, aux doux loisirs, à l'amitié, aux sentiments les plus délicieux. Sans

doute le Roi des Espagnes et des Indes, quelque puissant qu'il soit, ne l'est point assez, pour me récompenser ; Mais vous, adorable Elvire, cette récompense est en votre pouvoir. Votre destinée unie à la mienne, ne me laissera rien à désirer. Passant mes jours sans autre affaire, que celle d'épier tous les mouvements de votre belle ame, je serai heureux, par un de vos sourires, et transporté de plaisir à la moindre marque d'affection, qu'il vous plaira de me donner. L'image de cet avenir paisible, succédant aux agitations de ma vie passée, me ravit au point, que j'ai pris cette nuit la résolution de hâter l'instant, où vous serez à moi. Je vous quitte donc, belle Elvire ; mais c'est pour me rendre à Burgos, où vous verrez les effets de mon empressement. ”

Après avoir ainsi parlé le Vice Roi, mit un genou en terre, me baisa la main, remonta à cheval, et partit au grand galop.

Je n'ai pas besoin de vous dire, quelles étoient mes angoisses. Je m'attendois aux scènes les plus désagréables ; et cette perspective désespérante étoit toujours terminée par la fustigation, que je ne manquerois pas de recevoir dans la cour des Théatins. J'allai rejoindre les deux Tantes, qui déjeunoient ; je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du Vice roi ; mais il n'y eut pas moyen. L'impitoyable Majordôme me pressa de remonter en litière, et il fallut obéir.

Arrivés aux portes de Burgos, nous y trouvâmes un page de mon futur époux, qui nous dit, que nous étions attendues au palais Episcopal. Une sueur froide que je sentis couler de mon front, m'avertit que j'existois encore ; Car d'ailleurs la peur m'avoit plongé dans une sorte d'anéantissement, dont je ne sortis, que lorsque je me trouvai vis-à-vis de l'Archévêque. Ce Prélat étoit dans un fauteuil, vis-à-vis du Vice roi ; son clergé étoit audessous de lui. Les principaux habitants de Burgos étoient assis du coté du Vice roi. À l'autre bout de la salle, étoit un autel, préparé pour la Cérémonie. L'archevêque se leva, me bénit, et me baisa au front.

Surmonté par tous les sentiments dont mon ame étoit agitée, je tombai aux pieds de l'Archévêque, & alors, comme inspiré, par je ne sais quelle présence d'esprit, je lui dis “ Monseigneur, ayez pitié de moi ! Je veux être Religieuse ; oui ! je veux être Religieuse. ” Après cette déclaration, dont toute la salle retentit, je crus convenable de m'évanouir. Je ne me relevai donc, que pour tomber dans les bras de mes Tantes, qui avoient bien de la peine à se soutenir elles mêmes, tant elles étoient émues. J'avois les yeux entreouverts, & je vis que l'Archevêque se tenoit respectueusement devant le Vice-roi, et sembloit attendre qu'il prit quelque résolution.

Le Vice-roi pria l'Archévêque de reprendre sa place, et de lui laisser le temps de la réflexion. L'Archevêque s'assit donc, et me laissa voir la physionomie de mon auguste adorateur, qui plus sévère encore que de coutume, avoit une expression à faire trembler les plus hardis. Il parut quelque temps, absorbé dans ses réflexions. Puis, mettant son chapeau, il dit : “ Mon incognito est fini, je suis le Vice Roi du Mexique. L'Archevêque peut rester assis ” Tout le reste de l'assemblée se leva avec respect.

“ Messieurs ! (dit alors le Vice roi) Il y a aujourd'hui quatorze ans, que d'infâmes calomnieux, m'ont accusé d'être le père de cette jeune personne. Je ne trouvois alors d'autre moyen de leur fermer la bouche, que de prendre l'engagement de l'épouser dès qu'elle auroit l'age requis. Tandis qu'elle croissoit en graces et en vertus, le Roi agréant mes services, me faisoit monter de grade, et m'a enfin revêtu de la dignité eminente qui me rapproche du trône. Cependant le temps d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au Roi, la permission de venir en Espagne et de m'y marier. La réponse du Conseil de Madrid fut, que je pouvois venir, mais que je n'aurois les honneurs de Vice-roi, qu'au moment où je renoncerois au mariage. Il m'étoit en meme temps défendu, d'approcher de Madrid de plus, de cinquante lieues. Je compris aisément que j'avois à renoncer au mariage, ou à la faveur de mon maître ; mais j'avois promis, et il n'y avoit pas à balancer. Lorsque j'ai vu la charmante Elvire, j'ai cru, que le ciel vouloit me tirer de la voye des honneurs, et me faire trouver la félicité nouvelle, dans les jouissances paisibles de la retraite ; Mais, puisque ce ciel jaloux appelle à lui, une ame, dont le monde n'étoit pas digne, je vous la remets ; faites la conduire au Couvent des annonciades, et qu'elle y commence son noviciat. Je vais écrire au Roi, et lui demander la permission de venir à Madrid. ”

Après avoir ainsi parlé, le terrible Vice Roi salua tout le monde, remit son chapeau, l'enfonça sur

ses yeux, de l'air le plus sévère, et reprit le chemin de son carosse. Il fut reconduit par l'Archevêque, les magistrats, le clergé et toute leur suite. Nous restâmes seuls dans la salle avec quelques Sacristains, qui déshabillaient l'autel. Alors les deux Tantes et moi, nous nous jettâmes dans une chambre voisine, et je courus à la fenêtre, pour voir, s'il n'y avoit pas moyen de m'échaper, et d'esquiver le couvent.

La fenêtre donnoit sur une cour intérieure, où il y avoit une fontaine. J'y vis deux petits garçons déguénillés, et harassés de fatigue, qui sembloient pressés de se désaltérer. Je reconnus sur l'un d'eux, les habits que j'avois échangés avec Elvire. Je la reconnus elle même ; l'autre garçon déguénillé étoit Lonzeto. Je poussai un cri de joie. Il y avoit quatre portes dans la chambre où nous étions. La première que j'ouvris donnoit sur un escalier, qui conduisoit à la cour intérieure, où étoient mes polissons. Je courus les chercher, et la bonne Torrès pensa mourir de plaisir, en embrassant ses enfants.

En ce moment nous entendîmes l'Archevêque qui ayant reconduit le Vice roi, venoit me chercher, pour me conduire au Couvent des Annonciades. Je n'eus que le temps de me jeter sur la porte, et de la fermer. Ma Tante cria, que la jeune personne avoit eu un second évanouissement, et qu'elle n'étoit pas en état de voir du monde. Nous nous hatâmes d'échanger encore une fois nos habits, on banda la tête d'Elvire, comme si elle se fut blessée en tombant, et l'on eut soin, de lui cacher une partie du visage, afin qu'on s'aperçût plus difficilement de l'échange.

Lorsque tout fut prêt, je m'échappai avec Lonzeto et l'on ouvrit la porte. L'Archevêque n'y étoit plus ; mais il y avoit laissé son grand Vicaire, qui conduisit au Couvent Elvire, et Madame de Torrès. Ma Tante Dalanosa, se rendit à l'auberge de Las Rosas, où elle m'avoit donné rendez vous. Nous y prîmes un appartement, et pendant huit jours, nous ne songeâmes qu'à nous réjouir de l'heureuse fin de cette aventure, et des peines qu'elle nous avoit causées. Lonzeto qui n'étoit plus muletier, logeoit avec nous, et il étoit connu pour le fils de Madame de Torrès.

Ma Tante fit plusieurs visites au couvent des Annonciades ; Il y fut convenu qu'Elvire témoigneroit d'abord un grand desir d'entrer en religion ; que la ferveur de sa vocation iroit toujours en diminuant ; qu'enfin on la feroit sortir, et que l'on demanderoit à Rome les dispenses nécessaires, pour lui faire épouser son cousin germain.

Bientôt nous apprîmes que le Vice-roi avoit été à Madrid, et qu'on l'y avoit fort distingué. Il obtint même l'agrément de Sa Majesté, pour faire passer ses biens et titres, à son neveu, fils de cette sœur, qu'il avoit menée à Villaca, et peu de temps après, il s'embarqua pour l'Amérique.

Quant à moi, les agitations d'un voyage aussi singulier, avoient fort ajouté, à ce que mon humeur avoit déjà de léger, et de vagabond, et je ne songeai qu'avec répugnance à l'instant, où il faudroit se cloîtrer chez les Théatins ; Mais mon Grand oncle l'avoit résolu, & il fallut s'y déterminer, après tous les délais que je pus imaginer.

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de son histoire, on vint le chercher. Chacun de nous fit quelques réflexions sur une aventure aussi bizarre ; Mais le Cabaliste nous promit des récits bien plus extraordinaires, que devoit nous faire le juif errant, et il nous assura, que le lendemain sans faute, nous rencontrerions l'extraordinaire personnage.

Fin du Second Décameron

TROISIÈME DÉCAMERON

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE.

On se mit en marche, et le Cabaliste qui nous avoit promis le juif errant pour ce jour là, ne pouvoit modérer l'impatience qu'il avoit de ne point le voir paroître ; enfin nous aperçûmes sur un sommèt éloigné un homme qui marchoit très vîte, et sans suivre de chemin. " Ah ! le voyez vous ? (dit Uzeda) Le paresseux ! Le coquin ! Mettre huit jours, à venir du fond de l'Afrique ! " En un instant le juif errant arriva jusqu'à nous. Lorsqu'il fut à la portée de la voix, le Cabaliste lui cria : " Eh bien ! puis-je encore prétendre aux filles de Salomon ?

— Non, non, (lui cria le juif,) vous n'y avez plus aucun droit, et vous avez même perdu tout pouvoir sur les esprits audessus de la vingt-deuxième classe. J'espère, que vous ne conserverez pas longtemps le pouvoir, que vous avez su prendre sur moi. "

Le Cabaliste parut rêver quelques instants, puis il dit : " À la bonne heure ! je ferai comme ma sœur. Nous parlerons de cela quelqu'autre fois. En attendant, Monsieur le voyageur, je vous ordonne de marcher entre la mule de ce jeune cavalier, et celle qui porte cet autre jeune homme, l'honneur de la géométrie. " Le Juif errant sembla vouloir résister, mais le Cabaliste lui adressa quelques mots inintelligibles, et l'infortuné vagabond commença en ces termes :

Histoire du Juif errant.

Ma famille est du nombre de celles, qui suivirent le grand pontife Onias, et bâtirent un temple dans la basse Egypte, avec la permission de Ptolomée Philométor. Mon grand père s'apelloit Hiskias. Lorsque la fameuse Cléopâtre épousa son frère Ptolomée Denis, Hiskias entra dans sa maison, en qualité de jouaillier de la reine ; Mais il étoit aussi chargé d'acheter les étoffes, les parures, et dans la suite ce fut lui, qui dirigea les fêtes. Enfin je puis vous assurer que mon grand père étoit un homme très important à la cour d'Alexandrie. Je ne le dis pas, pour m'en vanter ; Que m'en reviendrait-il ? Il y a dix-sept siècles qu'il est mort, et même quelque chose de plus, car il est mort dans la quarante et unième année d'Auguste. J'étois alors très jeune, et je m'en rappelle à peine ; Mais un certain Dellius m'a souvent entretenu de tous les évènements de ce temps là.

Velasquez interrompit ici le juif errant, pour lui demander si ce Dellius, étoit le musicien de Cléopâtre, dont il est beaucoup question dans Flavien ?

" C'est précisément le même, dit le juif " ; Ensuite il poursuivit en ces termes.

Ptolomée ne pouvant avoir d'enfans de sa sœur, la crut stérile, et la répudia après trois ans de mariage. Cléopâtre se retira dans un port sur la mer rouge. Mon grand père la suivit dans son exil, et c'est alors qu'il eut occasion d'acheter pour sa maitresse, les deux perles dont l'une fut dissoute en un festin et avalée par Antoine.

Cependant la guerre civile éclata dans toutes les parties du monde romain. Pompée se réfugia chez Ptolomée Denys, qui lui fit couper la tête. Cette trahison qui devoit lui concilier la faveur de César, produisit un effet tout contraire. César voulut remettre Cléopâtre sur le trône. Les Alexandrins prirent le parti de leur roi avec un zèle dont l'histoire offre peu d'exemples ; Mais ce prince s'étant noyé par accident, rien ne s'opposa à l'ambition de Cléopâtre, qui ne mit pas non plus de bornes, à sa reconnoissance.

César avant de quitter l'Egypte, fit épouser à Cléopâtre le jeune Ptolomée, qui étoit son frère, & son beau frère, étant le cadet de Ptolomée Denys qu'elle avoit épousé en premières nœces. Ce Prince n'avoit que onze ans. Cléopâtre étoit enceinte, et son enfant fut appellé Césarien, pour que l'on n'eût

pas de doutes sur son origine.

Mon grand père qui avoit alors vingt cinq ans, songea à se marier. C'étoit assez tard pour un juif : mais il avoit toujours eù de la répugnance à prendre une femme dans les familles d'Alexandrie. Ce n'est pas que nous fussions regardés comme schismatiques par les juifs de Jérusalem. Cependant dans l'esprit de nôtre religion, il ne devoit y avoir qu'un seul temple. L'opinion générale étoit, que notre temple d'Egypte, fondé par Onias, deviendroit l'occasion d'un schisme, comme avoit été celui de Samarie, ce que les juifs regardoient comme l'abomination de la désolation.

Ces motifs de piété, et les dégouts qui ne manquent jamais dans les cours, faisoient desirer à mon père [*sic*] de se retirer dans la ville sacrée du Seigneur, et de s'y marier ; mais vers ce temps là, un juif de Jerusalem appelé Hillel, vint à Alexandrie avec sa famille, pour quelques affaires de commerce. Sa fille aînée appelée Milka fixa le choix de mon grand père. La noce se fit avec une magnificence extraordinaire ; Cléopâtre & son époux l'honorèrent de leur présence.

Quelques jours après la Reine fit appeler mon grand père & lui dit : “ Mon cher Hiskias, je viens d'apprendre que César est nommé Dictateur perpétuel. Maître des vainqueurs du monde, la fortune l'a mis à une élévation, où elle n'avoit encore placé aucun mortel, et bien audessus des Bélus, des Sésostris, audessus de Cyrus & d'Alexandre. Je suis plus glorieuse que jamais, de l'avouer pour le père du petit Césarion. Cet enfant a bientôt quatre ans, je veux que César le voye et l'embrasse. D'ici à deux mois je veux être partie pour Rome. Vous jugez bien, que je dois y paroître en Reine. Je veux que le dernier de mes esclaves soit vêtu d'étoffes d'or, et que les plus vils de mes meubles soyent massifs d'or, et enrichis de pierreries. Quant à moi, je ne porterai que des perles, et mes habits ne seront que de legers tissus du plus fin Byssus. Prenez tous mes écrains, tout l'or qu'il y a dans mon palais. De plus mon trésorier vous comptera cent mille talents d'or ; c'est le prix de deux provinces, que j'ai vendues au roi des Arabes. Je saurai bien les lui reprendre à mon retour de Rome. Allez, et que tout soit prêt dans deux mois. ”

Cléopâtre avoit alors vingt cinq ans. Son jeune frère, qu'elle avoit épousé depuis quatre ans, et qui n'en avoit alors que quinze, l'aimoit avec une passion extraordinaire. Lorsqu'il sut qu'elle devoit partir, il fit éclater le plus affreux désespoir ; et lorsqu'il prit congé de la Reine, et qu'il vit son vaisseau s'éloigner, il en fut affecté au point, que l'on craignit pour ses jours.

Cléopâtre mit à la voile, et arriva au port d'Ostie en moins de trois semaines. Elle y trouva des gondoles magnifiques, qui l'attendoient pour lui faire remonter le Tybre ; et l'on peut dire, qu'elle entra en Triomphe dans cette même ville, où les rois ne venoient guères, qu'attachés au char des généraux Romains.

César qui étoit le plus aimable des hommes, comme le plus grand, reçut Cléopâtre avec des graces infinies ; mais avec un peu moins de tendresse, qu'elle ne s'y attendoit. La Reine, plus ambitieuse que sensible, n'y fit pas beaucoup d'attention, et ne songea, qu'à bien connoître Rome. Comme elle ne manquoit pas de pénétration, elle ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qui menaçoient le Dictateur. Elle lui en parla ; mais tout ce qui ressemble à la crainte, ne sauroit trouver accès chez les héros. Cléopâtre voyant que César ne vouloit pas l'entendre, songea à tirer parti pour elle même de ses observations. Il lui paroissoit certain que César seroit la victime de quelque conspiration, & qu'alors le monde Romain se partageroit en deux partis ; L'un, qui étoit celui des amis de la liberté, avoit pour chef visible, le vieux Cicéron, personnage vaniteux, qui croyoit avoir fait de grandes choses, parcequ'il avoit fait de grands discours : qui auroit bien voulu se livrer à un loisir studieux dans sa retraite de Tusculum, et cependant jouir de toute la consideration attachée à la vie active des hommes d'état. Tous les gens de ce parti vouloient le bien, et ne savoient le faire, parcequ'ils n'avoient aucune connoissance des hommes. L'autre parti, étoit celui, des amis de César ; braves guerriers, et meilleurs buveurs, qui se livroient à toutes leurs passions, et savoient tirer parti de celles des autres. Le choix de Cléopâtre fut bientôt fait. Elle témoigna beaucoup de considération pour Antoine, et très peu pour Cicéron, qui ne le lui a point pardonné, comme vous le pouvez voir, dans plusieurs lettres qu'il écrivoit alors à Atticus.

Cléopâtre ne voulant point attendre le dénouement du drame, dont elle avoit démêlé l'intrigue, reprit le chemin d'Alexandrie. Son jeune époux la revit avec des transports de joye immodérés. Le

peuple d'Alexandrie fut dans l'yvresse. Cléopâtre paroissant partager le délire qu'elle inspiroit, gagna tout à fait les cœurs des Alexandrins ; mais les gens qui la connoissoient, s'aperçurent aisément, qu'il entroit beaucoup de politique dans ses démonstrations, et qu'il y avoit dans ses sentimens plus d'affectation, que de sincérité. En effet lorsqu'elle se crut assurée d'Alexandrie elle alla à Memphis, ou elle parut habillée en Isis, et coiffée avec des cornes de vache, ce qui lui gagna le cœur des Egyptiens. Elle parvint de même, à se faire aimer des Nabathéens, des Lybiens, et de tous les peuples qui bordent l'Egypte.

Enfin la Reine revint à Alexandrie ; César fut assassiné, et la guerre civile éclata dans toutes les provinces de l'Empire. Depuis ce moment Cléopâtre parut sombre et pensive, et ceux qui l'approchoient de plus près, pénétrèrent son dessein, qui étoit d'épouser Antoine, et de régner à Rome.

Un matin mon grand père alla chez la Reine, et lui présenta des pierreries nouvellement venues des Indes. Elle en parut fort contente, loua mon grand père sur son goût, exalta son zèle, et puis elle lui dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'excellentes Bananes confites, qui je crois ont été apportées des Indes par les mêmes marchands de Sérendive, de qui vous tenez ces pierres précieuses ; faites moi le plaisir de porter ces fruits à mon jeune époux et dites lui, qu'il les mange pour l'amour de moi. ”

Mon grand père s'acquitta de sa commission, & le jeune roi lui dit : “ Puisque la Reine veut que je mange ces confitures pour l'amour d'elle, je veux que vous soyez témoin, que je n'en laisserai pas une seule. ” Mais, il n'eut pas mangé trois Bananes, que ses traits se défigurèrent, ses yeux semblèrent s'efforcer à sortir de sa tête ; Il poussa un cri douloureux & tomba sans vie sur le parquet. Mon grand père vit tout de suite qu'il avoit été l'instrument du plus affreux de tous les crimes. Il se retira, déchira ses habits, se revêtit d'un sac, et se couvrit la tête de cendres.

Six semaines après, la Reine le fit chercher et lui dit : “ Mon cher Hiskias, vous devez savoir que Octave Antoine, et Lépide ont partagé entre eux l'empire du monde. L'orient est tombé en partage à mon cher Antoine, et j'ai pris la résolution de l'aller joindre en Cilicie. Je veux mon cher Hiskias, que vous me fassiez construire un vaisseau, qui ait la forme d'une conque, & qui soit revêtu de nacre, en dedans et en dehors. Je veux que sur tout le pont de ce vaisseau, il règne un filet d'or d'un tissu délicat, à travers lequel on me verra, avec les attributs de Vénus, entourée des graces & des amours. Allez, exécutés mes ordres avec votre intelligence accoutumée. ”

Mon grand père se jeta aux pieds de la Reine, et lui dit : “ Ah Madame ! daignez considérer que je suis Hébreu ; tout ce qui a rapport aux divinités de la Grèce, me semble un sacrilège, et je ne puis m'en mêler en aucune manière.

— J'entends (reprit la Reine) Vous regrettez mon jeune époux ; votre douleur est juste, et j'en ressens moi même plus que je ne m'y serois attendue. Hiskias, vous n'êtes pas fait pour la cour, et je vous dispense d'y paroître. ”

Mon grand père, ne se le fit pas dire à deux fois ; Il alla chez lui, fit ses paquets, et se retira dans une maison qu'il avoit sur les bords du lac Mareotis. Là il ne s'occupa qu'à mettre ses affaires en ordre, pour exécuter le plus tôt possible, le projet qu'il méditoit depuis longtemps, d'un établissement à Jérusalem. Il vivoit d'ailleurs dans la plus grande retraite, et ne recevoit aucun des gens, qu'il avoit vù à la cour, à l'exception du musicien Dellius, pour lequel, il avoit toujours eu beaucoup d'amitié.

Cependant Cléopâtre ayant fait exécuter un navire, tel à peu près, qu'elle l'avoit projeté, fit voile pour la Cilicie, dont les peuples la prirent réellement pour Vénus ; Et Marc Antoine qui trouvoit que les Ciliciens ne se trompoient pas de beaucoup, suivit Cléopâtre en Egypte, ou leurs nœces furent célébrées avec une magnificence, audessus de toute description.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, le Cabaliste lui dit : “ Mon ami, en voila assez pour aujourd'hui, car nous sommes au gîte. Tu passeras la nuit à tourner autour de cette montagne, et demain, tu nous joindras sur la route ; Quant à ce que j'ai à te dire, ce sera pour une autre fois. ”

Le juif errant, jeta un regard affreux au Cabaliste, et se perdit dans le creux du vallon.

VINGT DEUXIEME JOURNÉE.

Nous nous mîmes en chemin d'assez bonne heure, et lorsque nous eumes fait un couple de lieues, nous fumes joints par le juif errant, qui sans se le faire repèter, se plaça entre mon cheval, et la mule de Velasquez, et commença en ces termes :

Suite de l'histoire du Juif errant.

Cléopâtre devenue l'épouse d'Antoine, jugea bien, que le rôle qu'elle devoit jouer pour conserver son cœur, devoit tenir du personnage de Phryné, plustot que de celui d'Artémise, ou plustot cette femme artificieuse, passoit avec une extrême facilité du ton d'une courtisane, à celui d'une Reine, et faisoit même parfaitement l'épouse tendre et fidèle. Elle savoit qu'Antoine étoit le plus voluptueux de tous les hommes, et c'étoit surtout par les raffinements de la séduction, qu'elle cherchoit à le captiver. La cour imita les maitres. La ville, imita la cour, et tout le pays, la capitale, si bien, qu'en peu de temps l'Egypte ne fut qu'un vaste théâtre de prostitutions. Ces horreurs gagnèrent même la colonie juive.

Mon grand père se seroit depuis longtemps retiré à Jerusalem, mais les Parthes venoient de prendre cette ville, et d'en chasser Hérode fils d'Antipas, qui fut ensuite fait Roi de Judée par Marc Antoine. Mon grand père fut forcé à prolonger son séjour en Egypte, et ne savoit plus où se retirer ; Car le lac Mareotis, toujours couvert de gondoles, offroit jour et nuit, les plus scandaleux spectacles. Enfin mon grand père prit le parti de faire murer celles de ses fenêtres, qui donnoient sur le lac, et de se renfermer absolument chez lui, avec sa femme Milka, et un enfant auquel il avoit donné le nom de Mardochée. D'ailleurs sa porte n'étoit ouverte, qu'à son ancien ami, Dellius. Plusieurs années se passèrent ainsi. Hérode fut fait Roi, et mon grand père reprit son projet d'établissement à Jerusalem.

Un jour Dellius vint à la maison, et dit à mon grand père : “ Mon cher Hiskias, je suis venu prendre vos ordres pour Jerusalem, où je suis envoyé par Antoine et Cléopâtre ; Donnez moi une lettre pour votre beau père Hillel, je veux le regarder comme mon hôte, quoique d'ailleurs je sois bien sûr, que l'on me retiendra à la cour, et que l'on ne me permettra pas de loger chez un particulier. ” Mon grand père voyant un homme qui partoit pour Jérusalem versa beaucoup de larmes. Il lui donna une lettre pour Hillel, et une somme de vingt mille Dariques, avec la commission de lui acheter la plus belle maison de Jerusalem.

Dellius fut de retour au bout de trois semaines. Il fit tout de suite savoir son arrivée à mon grand père, mais il lui fit dire en même temps, qu'il ne pouvoit le voir que dans quatre jours, parcequ'il avoit des affaires à la cour. Enfin il vint à la maison et dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'abord le contrat de vente de la plus belle maison de Jerusalem, qui est celle de votre beau-père. Tous les juges y ont mis leur seing, et l'acte est en bonne forme. Voici encore une Lettre de Hillel, qui continuera d'habiter sa maison, jusqu'à votre arrivée, et vous en payera le loyer. Quant à mon voyage, il a été des plus agréables. Hérode n'étoit pas à Jérusalem lorsque j'y suis arrivé. Sa belle mère Alexandra, m'a invité à souper avec ses deux enfants, Marianne, qui vient d'épouser Hérode, et le jeune Aristobule, que l'on destinoit à la prêtrise, mais qui s'est vu préférer un homme de la lie du peuple. Je ne puis vous dire à quel point j'ai été frappé de la beauté de ces deux personnes. Aristobule surtout, paroît un dieu, descendu sur la terre. Imaginez la tête de la plus belle femme, sur les épaules du plus beau jeune homme. Comme je ne parlois pas d'autre chose à mon arrivée, Antoine dit, qu'il faudroit les faire venir tous les deux. “ Je vous le conseille (a répondu Cléopâtre) faites venir la femme du Roi de Judée, & vous aurez bientôt les Parthes dans les provinces Romaines.

— Eh bien ! (dit Antoine) faisons au moins venir ce beau jeune homme. Nous le ferons notre

premier échanson ; Aussi bien ne fais-je aucun cas, de la beauté d'un esclave. Je veux, que mes pages soyent des premières familles de Rome, et tout au moins fils de roi.

— A la bonne heure, (a répondu Cléopatre) faisons venir Aristobule. ”

“ Dieu d'Israel & de Jacob, (s'écria mon grand-père) l'ai-je bien entendu ? Un Asmonéen, le pur sang des Macchabées, le successeur d'Aaron, seroit mis au nombre des pages d'Antoine, d'un incirconcis adonné à toutes sortes d'impuretés ! J'ai trop vécu, Dellius ; je vais me retirer, déchirer mes habits, me revêtir d'un sac, & couvrir ma tête de cendres. ”

Mon grand père le fit, comme il le disoit. Il se renferma chez lui, pleurant les malheurs de Sion, et ne se nourrissant presque que de larmes ; et surément il eût succombé à son chagrin, si au bout de quelques semaines Dellius ne fut venu crier à sa porte : “ Aristobule ne sera point page d'Antoine. Hérode l'a fait grand prêtre ! Hérode l'a fait grand prêtre ! ”

Mon grand père ouvrit sa porte, se consola un peu, et recommença à vivre avec sa famille, comme il avoit fait auparavant.

Quelque temps après, Antoine partit pour l'Arménie avec Cléopatre, qui le suivit dans l'intention de se faire donner l'Arabie Pétrée & la Judée. Dellius fut du voyage, & il en raconta toutes les particularités. Alexandra arrêtée dans son palais, par les ordres d'Hérode avoit voulu s'enfuir avec son fils, pour aller voir Cléopatre, qui au fond, étoit très curieuse, de voir le charmant Grand prêtre. Ce projet fut découvert par un certain Gabion. Hérode avoit fait noyer Aristobule, tandis qu'il prenoit le bain. Cléopatre avoit sollicité sa vengeance ; mais Antoine avoit répondu : Qu'un roi devoit être maître chez lui ; Cependant pour contenter Cléopatre, il lui avoit fait présent de quelques villes, appartenantes à Hérode.

“ Ensuite (ajouta Dellius) nous avons eù bien d'autres scènes. Hérode, en véritable juif, a pris en ferme de Cléopatre les provinces, qu'elle lui avoit enlevées. Nous avons été à Jerusalem, pour traiter cette affaire. Notre Reine a voulu donner aux conférences une tournure assez vive, mais la bonne Princesse a ses trente cinq ans. Hérode est amoureux fou de Marianne, qui n'en a que vingt. Au lieu de répondre à nos agaceries, il a rassemblé son conseil, et a proposé de faire étrangler Cléopatre, assurant même, qu'Antoine en étoit fort las, & qu'il lui en auroit obligation. Heureusement, le conseil lui a observé, qu'Antoine, bien que charmé d'être défait de Cléopatre, n'en vengeroit pas moins sa mort, & ils avoient bien raison. Mais arrivés ici, nous avons trouvé bien d'autres nouvelles. Cléopatre est accusée à Rome, d'avoir ensorcelé Antoine : Le procès n'a pas encore commencé, mais il ne tardera pas. Que dites vous, de tout cela ? Mon cher Hiskias, avez vous toujours envie de vous retirer à Jerusalem ?

— Pas pour le moment, (répondit mon grand père) Je ne pourrais cacher mon attachement pour le sang des Macchabées, et je suis assuré qu'Hérode fera périr tous les Asmonéens, les uns après les autres.

— Puisque vous voulez rester ici (reprit Dellius) donnez moi une retraite chez vous. J'ai quitté la cour d'hier. Nous nous renfermerons ensemble, & nous ne partirons plus, que lorsque ce pays sera devenu province Romaine, ce qui ne peut pas tarder. Quant à ma fortune, je l'ai remise à votre beau père ; Elle se monte a trente mille dariques. Il m'a aussi chargé de vous remettre le prix du loyer de votre maison. ”

Mon grand père accepta avec joye la proposition de son ami Dellius.